



DSB  
SB  
BERQUIN, M.A.  
AMI  
V. 2  
1798



THE  
JOHN SULLIVAN HAYES  
COLLECTION

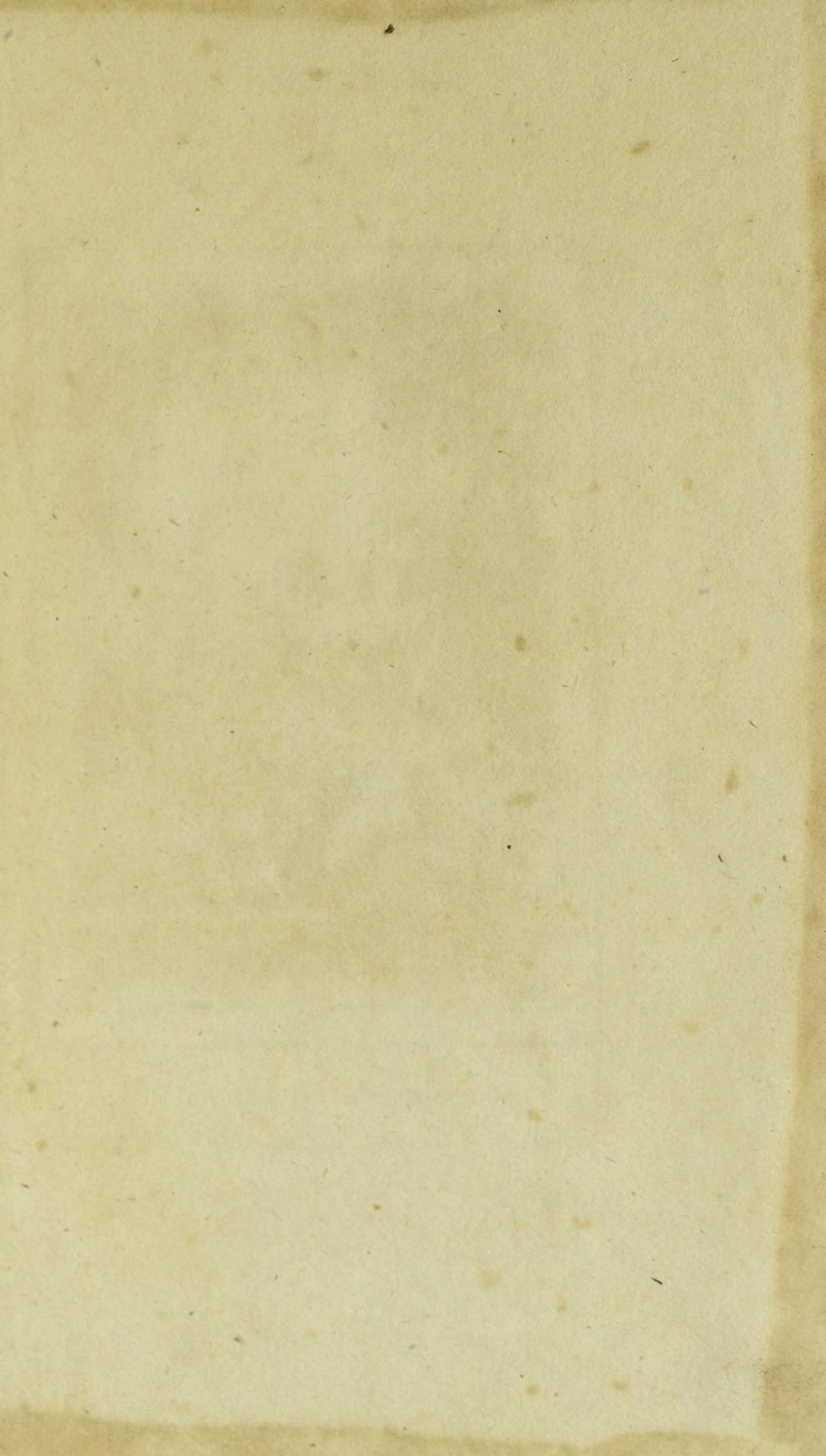
---

*A Bequest to*  
THE OSBORNE COLLECTION - TORONTO PUBLIC LIBRARY  
*in memory of*

JOHN SULLIVAN HAYES & JO ANN ELLIOTT HAYES  
*from their children*  
ANN ALYCIN AND ELLIOTT HAYES

---

98E04NVE 37131032 415 309







FRONTISPICE.

L'Escarpolette.

V. II.

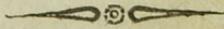


*Les plaisirs deviennent bien  
doux, lorsque l'amitié les  
procure et les partage à son  
tour.*

L'AMI  
DES  
ENFANS,

PAR

*M. BERQUIN.*



NOUVELLE ÉDITION,  
REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,  
PAR NICOLAS SALMON.

---

---

TOME SECOND.

---

---



À LONDRES :

Chez J. JOHNSON ; C. DILLY ; J. SEWELL ; F. & C. RIVINGTON ;  
J. STOCKDALE ; VERNOR & HOOD ; C. LAW ;  
& W. CREECH, Edinburgh.

1798.



# TABLE DES MATIÈRES.

## TOME II.

	Page
MAURICE (Voyez aussi Tome III)	1
Le Parricide	19
Jacinthe	21
La Vanité punie	23
Les Douceurs du Travail	37
Le Nid de Moineaux	42
Les deux Pommiers	45
Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit	47
Le Bon Fils (Voyez aussi Tome IV)	51
La Phyfionomie	72
Narcisse & Hypolite	79
Le Parvenu	83
La Levrette & la Bague	87
La Poule	106
Les Petites Couturières	112
L'Amour de Dieu & de ses Parens	119
Le Congé	121
George & Cécile	140
Couplet chanté par Caroline (Voyez aussi Tome I)	145
L'Esprit de Contradiction	ib.
Castor & Pollux	149
	La

## TABLE DES MATIÈRES.

La Petite Fille à Mouftaches	-	-	151
La Cicatrice	-	-	153
Le Fourreau de Soie	-	-	155
L'Incendie	-	-	159
Le Grand Jardin	-	-	175
Colin-Maillard	-	-	184

---

### FAUTES D'IMPRESSION.

P. 49,	l. 41,	<i>mettez</i> ces mots, <i>au lieu de</i> cet mots.
103,	33,	ne vous, <i>au lieu de</i> en vous.
120,	16,	leurs mains, <i>au lieu de</i> leur mains.
122,	25,	est de même, <i>au lieu de</i> de est même.
143,	8,	genoux, <i>au lieu de</i> jenoux
144,	29,	répliqua, <i>au lieu de</i> rpéliqua.
148,	39,	expérimentées, <i>au lieu de</i> expérimentées.
152,	36,	Seroit, <i>au lieu de</i> Servit.
	37,	Semblable, <i>au lieu de</i> Sembable
154,	28,	au bout, <i>au lieu de</i> an hout.
186,	8,	en a jusqu'au, <i>au lieu de</i> en jusqu'au.

Voyez d'ailleurs l'*Avis au Public*, en tête du premier Tome.

---

# L'AMI DES ENFANS.

---

M A U R I C E.

I.

*Orléans.*

MON CHER FILS,

NE t'afflige pas trop de ce que j'ai à t'apprendre par cette lettre. Je voudrois bien te le cacher ; mais je ne le puis pas. Ton père est dangereusement malade ; & sans un miracle exprès du ciel, nous allons le perdre. Ah ! Dieu ! Dieu ! mon cœur se brise, lorsque j'y pense. Depuis six jours je n'ai pas fermé l'œil ; & je suis si foible, que j'ai peine à tenir ma plume. Il faut que tu reviennes sur le champ à la maison. Le cocher qui te remettra cette lettre, doit te prendre dans sa voiture. Je t'envoie un bon manteau pour t'envelopper, afin que tu n'ayes point froid en chemin. Ton père désire ardemment de te voir. " Maurice ! mon cher Maurice ! si je pouvois l'embrasser avant de mourir ! " voilà ce qu'il a répété plus de cent fois dans la journée. Oh ! que n'es-tu déjà ici ! Ne perds pas un moment à faire ton paquet. Le cocher m'a promis toute la vitesse possible. Chaque moment sera un siècle de souffrances pour moi, jusqu'à ce que je te serre contre mon cœur. Adieu, mon enfant, que le Seigneur daigne veiller sur toi dans ta route. J'attends la journée de demain avec la plus vive impatience, & je suis toujours ta bonne mère,

CÉCILE LAFORET.

TOME II.

B

*Orléans.*

## II.

*Orléans.*

MONSIEUR ET CHER COUSIN,

C'EST à vous seul que je m'adresse ; c'est près de vous que j'espère trouver des secours dans des malheurs trop accablans pour une femme. Dieu m'a ravi ce que j'avois de plus cher sur la terre, mon digne époux. Vous savez comme il étoit tout pour moi. Il y a huit jours qu'il me fit rappeler notre fils du collège. Lorsque Maurice arriva près de son lit, il lui tendit la main ; & à peine lui eut-il donné sa bénédiction qu'il mourut. Avec lui sont passés les jours de mon repos & de mon bonheur. Me voilà plongée dans l'état le plus défolant pour une femme, et pour une mère. Encore si je souffrois toute seule ! mais auprès de moi soupire mon pauvre fils. Il ne fait pas encore combien est malheureux un jeune orphelin ! Il me brise le cœur, lorsqu'il presse mes mains, qu'il prononce le nom de son père en versant des larmes, et en me regardant. Il n'y a qu'une mère qui puisse se former une idée de ces supplices. Je crois lire alors sur son visage ces tristes paroles : "Maintenant, ma mère, c'est à toi seule de me nourrir." En quelque endroit que j'aïlle, il est auprès de moi, et il essuie ses yeux pleins de larmes à mes habits. Lorsque je veux chercher à le consoler, ma tristesse m'en empêche ; car c'est lui qui fait ma plus grande douleur. Comment le nourrirai-je ? Mon pauvre mari ne m'a rien laissé, et mes mains sont trop foibles pour le travail. Auprès de qui chercherai-je donc des secours, si ce n'est auprès de vous ? C'est sur vous seul que repose mon espérance. Dieu, sans doute, disposera votre cœur à secourir une pauvre et malheureuse veuve. Montrez que les nœuds du sang qui nous lient vous sont sacrés. Je vous remets mon fils. Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi, et pour la mémoire d'un homme qui vous aimoit. Ce que Dieu m'a laissé de forces et de courage, je l'emploierai à gagner ma vie par mon travail ; mais pour élever convenablement mon fils, je n'en suis pas en état. Je vous l'abandonne entièrement. Il me fera cruel de le voir sortir de mes mains ; mais je fais obéir à la nécessité. Cependant

dant une pensée me console, c'est que je le confie à la grâce d'un Dieu bienfaisant, et aux bontés d'un parent généreux. Soyez pour lui ce qu'étoit son père, et mettez-le en état d'adoucir un jour mon malheur. Je ne puis en dire davantage. Mes larmes, qui mouillent cette feuille, vous témoignent assez ce que mon cœur ressent. Vous tenez dans vos mains mon repos, et le bonheur de mon fils. Dieu vous bénira à jamais pour votre générosité. Il vous récompensera, même en ce monde, de ce que vous aurez fait en faveur de deux malheureux de votre sang. Je suis avec la plus profonde douleur d'une mère infortunée, &c.

CÉCILE LAFORÊT.

---

III.

*Paris.*

MADAME ET CHÈRE COUSINE,

VOTRE lettre du 7 du courant, dans laquelle vous m'annoncez la mort de votre époux, m'a extrêmement affligé. Vous pouvez être sûre que je partage votre douleur, et que je suis encore plus sensible à votre perte qu'à la mienne. Cependant je ne puis m'empêcher d'être fort surpris que vous veuilliez chercher votre secours auprès de moi seul. Est-il donc absolument nécessaire que votre fils continue ses études, et qu'il donne au monde un demi-savant de plus? N'est-il pas beaucoup d'autres professions, où il puisse rendre d'aussi grands services à la société, et travailler plus utilement à sa fortune? Considérez vous-même comment il pourroit s'avancer sans biens et sans appui. Vous connoissez trop bien le monde, pour qu'il me soit nécessaire de vous en démontrer l'impossibilité. D'un autre côté, il vous seroit insupportable à vous-même de le voir à charge à des personnes étrangères. Vous ne parlez des nœuds du sang; mais ma propre famille, qui est très-nombreuse, me les rappelle plus fortement encore; et je vous prie de croire que j'ai beaucoup de peine à l'entretenir d'une manière convenable. Me charger encore d'un nouveau fardeau, cela m'est absolument impossible, &

je suis sûr qu'après une plus mûre réflexion, vous me le pardonneriez. Tout ce que je puis faire, c'est de placer votre fils chez un Marchand d'étoffes de Rouen, nommé M. Dupré, avec qui je suis en liaison d'affaires. Je vous donne ma parole qu'il sera fort bien traité chez lui. Réfléchissez mûrement à ce que je vous propose, & mandez-moi votre résolution, & celle de votre fils. S'il persiste à vouloir continuer ses études, je me vois absolument hors d'état de contribuer à son entretien. Recevez, je vous prie, la lettre de change de quatre louis d'or ci-incluse, comme une preuve de l'intérêt que je prends à votre malheureuse situation. Je vous prie de me croire toujours, Madame et chère cousine, &c.

---

 IV.

*Orléans.*

MONSIEUR LE PRINCIPAL,

**J'**AUROIS bien des choses à vous écrire, si j'en avois la force. Je commence d'abord en pleurant ; & maman, qui est assise auprès de moi, me regarde, & elle pleure aussi. Je ne fais trop ce que sera cette lettre. J'ai toujours un peu de consolation à vous l'écrire. Vous devez déjà savoir que mon papa est mort. Vous voyez que ce que vous m'avez prédit n'est pas arrivé. Vous me disiez de ne pas être inquiet, que je trouverois peut-être en arrivant ici mon papa hors de tout danger. Hélas ! il est pourtant mort : maman n'est plus qu'une pauvre veuve, & moi, je ne suis qu'un pauvre orphelin. Ah ! j'en avois une frayeur terrible, lorsque j'arrivai près de la maison. Je m'étois endormi dans la voiture : je rêvai que mon papa étoit dans le ciel, & que j'étois auprès de lui. Il me prit par la main, me conduisit devant Dieu, et lui dit : "Voilà mon fils Maurice." Dieu me regarda d'un air d'amitié, & me dit : "Console-toi, mon fils ; c'est moi qui serai ton père sur la terre." Comme il disoit cela, je m'éveillai ; et en m'éveillant, j'entendis des cloches qui sonnoient comme pour un enterrement. Cependant nous n'étions pas encore près de la maison, et nous avions au moins plus d'une lieue à faire. Enfin quand j'y arrivai, maman étoit sur la porte à m'attendre ;

tendre ; elle pleuroit, et sanglottoit de tout son cœur. Elle m'embrassa et me conduisit à mon papa, qui étoit dans son lit, & qui ne pouvoit plus parler. Lorsque je lui fautai au cou, Dieu fait comme je pleurois, & comme je sanglottois. Cela lui fit rouvrir les yeux, et il lui échappa quelques mots que je n'entendis guère. Il mit sa main sur ma tête, et me donna sa bénédiction ; ensuite il se souleva un peu, tourna ses yeux vers le ciel, poussa un grand soupir, et mourut. Ah ! vous ne sauriez imaginer combien nous avons pleuré ma mère et moi. Tous les gens du village ont pleuré aussi à ses funérailles ; mais maman & moi plus que personne. Je commence à boire et à manger quelque chose ; mais maman n'a absolument rien pris. Aussi elle est pâle comme la mort ; et il faut que je la prie sans cesse de ne pas mourir, parce qu'autrement je ne saurois plus que devenir dans ce monde. Hélas ! Monsieur le Principal, vous saurez que je ne peux plus continuer mes études. Ah ! c'est un grand chagrin pour maman et pour moi. Mais cela ne peut pas être autrement ; et j'ai déjà pris mon parti. Maman a écrit à son cousin de Paris, qui est un Banquier fort riche, pour l'engager à me soutenir au Collège ; mais il ne le veut pas, et il dit que je ne serois bon qu'à être un demi-savant. Pour moi je pense que je pourrois être un Savant tout-à-fait, si ma mère avoit la dixième partie de son argent. Mais non ; il faut que je devienne apprenti de commerce, & que j'aille à Rouen, chez M. Dupré. Je ne peux pas vous dire combien cela me fait de peine. Maman cherche toujours à me consoler, et me dit que les Marchands sont aussi d'honnêtes gens, et des gens utiles, et que lorsqu'ils ont appris quelque chose, ils n'en font que mieux leurs affaires. Mais à quoi cela vous sert-il, quand vous n'avez pas de goût pour le métier ? Vous savez, Monsieur le Principal, combien j'aimois à m'instruire. J'aurois voulu être un aussi grand Médecin que mon Papa. J'avois toujours des livres à la main, et je n'y aurai plus qu'une aune ! Mais j'aime mieux me taire, puisque cela ne peut pas être autrement. Portez-vous bien, Monsieur le Principal ; je penserai toujours à vous. J'espère aussi que vous ne m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me mènera dans ses voyages. S'il va du côté de Paris, j'irai vous voir ; et si je deviens jamais gros Marchand, vous pourrez prendre de mon magasin tout ce qu'il vous plaira, sans qu'il vous en coûte jamais un sou.

Vous verrez, vous verrez ! Adieu, Monsieur le Principal ; je suis et je serai toujours, comme vous m'appeliez, votre petit ami,

MAURICE.

V.

Orléans.

Maurice, Mde. Laforêt.

Maurice.

AH ! ma chère maman ! voilà déjà la voiture. Mde. Laforêt (les yeux baignés de larmes). Mon cher fils, tu vas donc me quitter ?

Maurice. Oh ! ne pleurez pas tant, je vous prie, autrement je serois triste dans toute la route. Où sont mes gants ? Ah ! je les ai aux mains. Je ne fais plus ce que je fais.

Mde. Laforêt. Qu'il m'en coûte de me séparer de toi ! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la dernière barrière.

Maurice. Mais, ma chère maman, vous êtes déjà si malade et si foible !

Mde. Laforêt. Ce n'est qu'une demi-lieue, et je saurai bien m'en retourner à pied.

Maurice. Je le voudrois aussi ; mais vous savez que le Médecin a dit qu'il falloit vous ménager. Si vous reveniez encore plus malade à la maison, que vous fussiez obligée, comme mon papa, de vous coucher, et de mourir, c'est moi qui en serois la cause. Non ; je ne veux pas que vous sortiez, ou je reste.

Mde. Laforêt. Eh bien, mon cher fils, c'est moi qui resteraï.

Maurice. Oüï, oüï, demeurez-ici ; et quand je serai au détour de la rue, allez vous coucher, et tâchez de bien dormir.

Mde. Laforêt. Oüï, si je pouvois.

Maurice. Adieu, adieu, ma chère maman.

Mde. Laforêt. Porte-toi bien, mon cher fils. Que le bon Dieu

Dieu soit toujours avec toi. Sois pieux, honnête, appliqué; fais la joie de ta mère.

*Maurice.* Vous verrez, vous verrez, je ferai votre joie.

*Mde. Laforêt.* Ecris-moi, régulièrement, au moins tous les quinze jours.

*Maurice.* Toutes les semaines, maman : vous m'écrirez aussi ?

*Mde. Laforêt.* Peux-tu me le demander ? Je n'aurai plus d'autre plaisir sur la terre. Mais nous reverrons-nous encore en ce monde ?

*Maurice.* Oh ! sûrement nous nous reverrons. Je remplirai si bien mon devoir, que j'obtiendrai la permission de venir vous voir dans six mois.

*Mde. Laforêt.* Oui mon enfant ; et tu resteras ici quinze jours. Oh ! si ce temps étoit déjà venu !

*Maurice.* Maman, voyez le cocher qui s'impatiente. Il faut que je vous quitte.

*Mde. Laforêt.* Encore un baiser, mon cher fils. Adieu, Maurice, adieu.

(*Ils se font signe de la main, jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue*).

## VI.

*Rouen.*

*M. Dupré, Marchand d'étoffes de soie, Maurice.*

*M. Dupré.*

**Q**UE m'apportez-vous là, mon joli Monsieur ?

*Maurice.* Une lettre qui nous regarde, vous & moi. Je suis le petit Laforêt ; vous devez savoir de quoi il est question.

*M. Dupré.* Ah ! tu es le petit Laforêt ! Je suis bien aise de te voir. Ta physionomie me revient assez. As-tu du goût pour le commerce ?

*Maurice (en soupirant).* Hélas ! oui, Monsieur.

*M. Dupré.* Tu as été quelque temps au Collège, fais-tu lire ?

*Maurice.* Je le savois déjà, que je n'avois que cinq ans ; & j'en ai dix.

*M. Dupré.* Il faut que ton père t'ait fait instruire de bonne heure. Sais-tu aussi écrire & compter ? Combien font 6 fois 8 ?

*Maurice.* 48 ; & 6 fois 48 font 288 ; & 6 fois 288 font ...attendez un peu...font 1728 ; & ajoutez-y 58, cela fait 1786, tout juste le compte de l'année où nous sommes.

*M. Dupré.* Comment donc ? tu comptes déjà comme un Banquier. Je suis enchanté d'avoir un petit garçon aussi instruit dans mon comptoir.

*Maurice.* Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier Commis : j'espère aussi que vous me traiterez avec douceur.

*M. Dupré.* C'est selon la manière dont tu te comporteras.

*Maurice.* Je ne demande pas mieux. Mais, Monsieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman n'entend pas que je mange avec les domestiques.

*M. Dupré.* Je ne peux pas te répondre de cet article. C'est l'usage parmi les apprentis.

*Maurice.* Je vous en prie de grâce, Monsieur. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter. Mais ne m'envoyez pas manger à la cuisine. J'aime mieux faire mes repas tout seul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'est tout ce qu'il me faut.

*M. Dupré.* J'en parlerai à ma femme, & nous verrons à te satisfaire.

*Maurice.* Oh ! quand vous me présenterez à elle, je veux lui baiser la main, & la prier si instamment...

*M. Dupré.* Ha ! ha ! est-ce que tu as aussi du talent pour la cajolerie ?

*Maurice.* Avez-vous des enfans, Monsieur ?

*M. Dupré.* Oui, un fils & une fille.

*Maurice.* Tant mieux. Sont-ils plus grands ou plus petits que moi ?

*M. Dupré.* Ils sont à peu près de ton âge.

*Maurice.* Vous voudrez bien me laisser jouer avec eux, lorsque j'aurai fini ma besogne. Je fais une foule de petites drôleries. Et puis, je chiffre assez joliment ; je peux leur montrer ce que je fais.

*M. Dupré.* Tu vas devenir le Précepteur de toute la mai-  
son.

fon. Je vois que nous ferons bons amis, si tu te comportes comme il convient.

*Maurice.* Oh ! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'exposer à l'affliger.

*M. Dupré.* Allons, viens avec moi ; je veux te présenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour la cajoler.

*Maurice.* Je ne veux que lui parler de maman, pour m'en faire aimer à la folie, puisqu'elle est mère aussi, & qu'elle est sans doute aimée de ses enfans.

## VII.

*Madame de S. Aulaire, jeune & riche Veuve, Maurice.*

*Maurice (portant un rouleau de satin sous son bras).*

VOTRE serviteur, Madame. M. Dupré vous présente ses très-humbles respects, & vous envoie 12 aunes de satin, sur l'échantillon que vous lui avez donné. Vous savez le prix ?

*Mde. de St. Aulaire.* Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'est un peu cher.

*Maurice.* N'auriez-vous pas une aune chez vous, Madame ?

*Mde. de St. Aulaire.* M. Dupré est un honnête homme ; je ne mesure jamais après lui. Combien cela fait-il ?

*Maurice.* 156 L. Madame.

*Mde. de St. Aulaire.* C'est beaucoup d'argent. Mais c'est aujourd'hui ma fête ; & je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant ?

*Maurice.* Ouï, Madame, si vous me le donnez.

*Mde. de S. Aulaire.* Voilà six louis & demi. Prends garde à n'en rien perdre.

*Maurice.* Oh ! sûrement... Mais vous ne voulez donc pas marchander, Madame ?

*Mde. de S. Aulaire.* A quoi bon cette question ?

*Maurice.* A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi.

*Mde. de St. Aulaire.* Et pourquoi donc ?

*Maurice.* C'est qu'alors j'aurois vingt sous par aune à rabattre : M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puisqu'il peut vous la donner à meilleur marché.

*Mde. de S. Aulaire.* Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas-là, mon enfant, je marchandé.

*Maurice.* Eh bien ! C'est douze francs à vous rendre.

*Mde. de S. Aulaire.* Ils sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.

*Maurice.* Madame, je ne les prendrai pas.

*Mde. de S. Aulaire.* Tu les prendras ; je te les donne.

*Maurice.* Et si M. Dupré ne le trouvoit pas bon ?

*Mde. de S. Aulaire.* Cela me regarde. Je le prends sur moi.

*Maurice.* Oh ! que je suis aise ! Je vous remercie mille & mille fois, Madame. Cet argent ne restera pas longtemps dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma chère maman ; & je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussitôt.

*Mde. de S. Aulaire.* Non, non. je ne te laisse pas aller si vite. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends moi d'abord qui est ta maman, & où elle demeure.

*Maurice.* Ah ! maman est la pauvre veuve d'un Médecin d'Orléans. Mon papa est mort, il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimoit mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis il a resté deux ans malade ; c'est ce qui l'a ruiné. Il avoit cependant gagné assez dans le commencement pour me tenir en pension à Paris, au Collège d'Harcourt. On m'en a rappelé, parce que mon papa vouloit m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprenti de commerce. Si mon cousin, lui qui est si riche, avoit voulu, je serois retourné au Collège, & j'aurois été Médecin. Ah ! j'aurois eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le Médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes ; & mes Régens étoient bien contents de moi. La première fois que vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du Principal, que j'ai reçue il y a huit jours. Vous verrez s'il m'aimoit. Oh ! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

*Mde. de S. Aulaire.* Je n'ai pas de peine à le croire, mon cher

cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la première fois. Mais dis-moi, serois-tu bien aise de quitter le comptoir, & de retourner à ta pension ?

*Maurice.* Ah ! si Dieu le vouloit ! Mais maman ne le peut pas : elle n'a pas d'argent ; & pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

*Mde. de St. Aulaire.* Cela est vrai ; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent ! Que dirois-tu, si je t'adressois à quelqu'un qui t'examinât, pour voir si tu as bien profité du temps que tu as passé au Collège, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès ?

*Maurice.* O Madame ! avec quelle joie je subirois cet examen ! Envoyez-moi tout de suite, je vous prie, à cette personne. Vous verrez ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis, ce que je ne fais pas encore, je puis l'apprendre.

*Mde. de S. Aulaire.* Sais-tu où est le Collège Royal de cette ville ?

*Maurice.* Hélas ! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

*Mde. de S. Aulaire.* Eh bien, attends un peu.

*(Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, & la remettant à Maurice.)*

Tiens, cours au Collège, et demande le Principal. Il faut lui parler à lui-même. Tu lui feras bien mes complimens, et tu le prieras de faire un mot de réponse à mon billet.

*Maurice.* Mais c'est que je suis bien pressé d'envoyer les douze francs à maman.

*Mde. de St. Aulaire.* Tu peux attendre jusqu'à demain. Peut-être auras-tu de plus heureuses nouvelles encore à lui donner.

*Maurice.* Je vais d'abord porter votre lettre, et puis je courrai chez M. Dupré, qui m'attend.

*Mde. de S. Aulaire.* Prends bien garde de t'égarer.

*Maurice.* Oh ! je saurai bien trouver mon chemin. Adieu, ma noble et généreuse Dame. En moins d'une heure M. le Principal aura votre billet. J'y vole comme un oiseau.

## VIII.

Rouen.

*Le Principal du Collège, Maurice.**Maurice.*

**M**ONSIEUR le Principal, c'est un billet que je vous apporte de la part de Madame.....Ah! j'ai perdu son nom. Je vais courir chez elle, pour le rattraper.

*Le Principal.* Cela n'est pas nécessaire, mon enfant. Elle se nomme sans doute dans le billet (*Il l'ouvre & regarde la signature*). *De S. Aulaire!* Oh! c'est d'une main bien connue. (*Il lit.*)

“ MONSIEUR,

L'enfant que je vous envoie est un pauvre orphelin. Son père vient de mourir, & sa mère s'est vue dans la nécessité de le retirer du Collège, pour le placer en apprentissage. Il paroît cependant qu'il a un goût très-vif pour l'étude. Je vous prie en grâce de vouloir bien l'examiner; & s'il vous donne quelques espérances, je m'engage à pourvoir à son éducation. Ma fête, que je célèbre aujourd'hui, m'impose le devoir de faire une œuvre utile, & le ciel semble m'avoir adressé cet enfant pour en être l'objet. Je vous prie, Monsieur, de me mander ce que vous pensez sur son compte. J'ai l'honneur d'être, &c.”

*Le Principal.* Prends un siège, mon petit ami. Je suis à toi dans la minute. J'ai une lettre pressée à finir.

*Maurice.* Ah! Monsieur, que vous avez là de beaux livres! Il y a bien long-temps que je n'en ai feuilleté. Me permettez-vous d'en ouvrir un pendant que vous écrirez?

*Le Principal.* Je le veux bien, mon enfant.

*Maurice (prenant un livre).* Oh! c'est Homère! Mais il est en Grec; c'est trop fort pour moi. Je ne l'ai jamais lu qu'en François.

*Le Principal.* Comment? Tu as lu Homère? Et qu'en penses-tu?

*Maurice.* Il est plein de belles choses: il a sur-tout de superbes comparaisons. Je voudrois seulement qu'Achille ne fût pas si violent & si opiniâtre.

*Le Principal.* Et quels traits de violence & d'obstination as-tu à lui reprocher?

*Maurice.*

*Maurice.* Est-ce bien fait à lui de laisser les Grecs dans l'embarras ? Est-ce leur faute, s'il avoit une querelle avec Agamemnon ? Ils ne lui avoient fait aucun tort à lui-même. N'auroit-il pas dû se laisser fléchir, lorsque les Députés vinrent lui faire des soumissions dans sa tente ? Mais, non ; il reste inébranlable comme un rocher. Ils n'auroient pas eu besoin de me prier si long-temps. Je les aurois suivis au premier mot.

*Le Principal.* Tu es donc bien indulgent ?

*Maurice.* Ne faut-il pas l'être pour tous les hommes, & encore plus pour nos compatriotes ? Oh ! vous avez aussi un Sophocle ! C'est de lui, je pense, qu'est la Tragédie de Philoctète. Notre Régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'est une pièce bien touchante ; mais savez-vous ce qui m'y a fait le plus de plaisir ?

*Le Principal.* Je suis curieux de le savoir.

*Maurice.* C'est ce jeune Grec... Comment s'appelle-t-il maintenant ?

*Le Principal.* Néoptolème.

*Maurice.* Oui, oui, Néoptolème. C'est lorsqu'il revient, & qu'il rapporte à Philoctète son arc & ses flèches. Je sens que j'aurois fait comme lui. Mais je vous demande pardon, Monsieur, je vous trouble peut-être par mon babil.

*Le Principal.* Point du tout. Je t'écoute avec plaisir. Aussi-bien voilà ma lettre finie.

*Maurice.* Tant mieux : je vous prierai de me dire ce que c'est que ce beau livre d'estampes qui est ouvert sur votre pupitre.

*Le Principal.* C'est un recueil des meilleures gravures de la galerie de Florence.

*Maurice.* Voilà Jupiter ; je le reconnois.

*Le Principal.* Comment le trouves-tu ?

*Maurice.* J'aime l'estampe ; mais je n'aime pas Monsieur Jupiter.

*Le Principal.* Pourquoi donc cela ?

*Maurice.* C'est que c'étoit un vilain personnage. Je ne fais comment les Grecs & les Romains ont eu la bêtise de l'adorer. C'est un franc libertin, et il se querelle toujours avec Junon. Est-ce que c'est être Dieu, cela ?

*Le Principal.* Tu as raison. C'est une indigne et méprisable Divinité. Au reste, on ne nous a transmis, sur son compte, que des imaginations populaires. Et tu fais que le peuple a toujours été aveugle et superstitieux.

*Maurice.*

*Maurice.* Oh ! nos payfans font aujourd'hui bien plus avisés. Figurez-vous un Curé de village qui monteroit en chaire, et qui diroit que le bon Dieu a une femme qu'il trompe, et qu'il se chamaille tous les jours avec elle. Ses paroissiens n'en croiroient rien du tout.

*Le Principal.* Et d'où vient donc que la plus grossière populace est aujourd'hui plus sensée que dans les temps de l'antiquité ?

*Maurice.* De la lumière de l'Évangile. C'est là que tout est d'un Dieu juste et bon. Si j'eusse vécu dans la Grèce avec un livre pareil, jamais on n'y auroit adoré que le Dieu que j'adore.

*Le Principal.* Embrasse-moi, mon cher enfant. Comment t'appelles-tu ?

*Maurice.* Maurice Laforêt.

*Le Principal.* En vérité, mon cher Maurice, il seroit dommage que tu passasses ta vie derrière un comptoir. Il faut absolument que tu reprennes tes études.

*Maurice.* Ah ! je le voudrois bien, si cela dépendoit de moi.

*Le Principal.* Je vais te donner ma réponse à Mde. de S. Aulaire.

*Maurice.* Je m'en chargerai avec joie. Mais, Monsieur, elle vous prie, je crois, d'avoir la complaisance de m'examiner.

*Le Principal.* Tu viens de faire cet examen toi-même. Je connois ta tête et ton cœur. Peut-être aurai-je le plaisir de contribuer à te procurer un destin plus heureux. Amuse-toi à parcourir ces estampes, je vais écrire ma réponse.

*Maurice.* Donnez-moi plutôt une feuille de papier et une plume, je veux écrire aussi.

*Le Principal.* Est-ce à ta bienfaitrice ?

*Maurice.* Non, c'est à une autre personne.

*Le Principal.* Et ne puis-je savoir à qui ?

*Maurice.* Quand ma lettre sera écrite, pas plutôt.

*Le Principal.* Il me tarde de la voir.

(*Il s'assied, & se met à écrire ; Maurice écrit aussi la lettre suivante*).

“ MONSIEUR LE PRINCIPAL,

Je vous remercie mille et mille fois de la bonté que vous avez de vous occuper de moi, et d'écrire en ma faveur à Mde. de St. Aulaire. J'aurois eu beaucoup de plaisir à retourner dans ma première pension, où tout le monde m'aime

encore ; mais puisque vous aurez fait mon bonheur, c'est près de vous que je veux le goûter. Ah ! si je pouvois être admis dans votre Collège ! je vous aimerois de tout mon cœur ; je serois bien studieux et bien sage, et j'apprendrois tout ce que vous auriez la complaisance de m'enseigner. Je n'ose espérer que cela s'arrange ainsi. C'est à la volonté de Dieu, et à la vôtre. Mais s'il faut que je reste chez M. Dupré, vous ne me refuserez pas la permission de venir vous voir de temps en temps, de causer un peu avec vous, et de lire dans vos beaux livres : autrement j'aurois bientôt oublié tout ce que j'ai appris au Collège ; et j'en aurois du regret, quoique ce ne soit pas grand' chose. Oh ! ayez cette bonté, M. le Principal. Dieu vous en bénira, et je l'écrirai à-maman, pour la soulager dans ses chagrins ; car elle m'aime beaucoup, et je l'aime beaucoup aussi. Peut-être qu'un jour..."

*Le Principal.* Et bien, Maurice, ta lettre est-elle finie ?

*Maurice.* Non, pas encore tout-à-fait. J'ai plus de choses à dire que vous. Mais la voilà telle qu'elle est. Lisez.

*Le Principal.* Comment ! C'est à moi qu'elle s'adresse ? Oh ! voilà qui est charmant. Non, mon cher Maurice, tu ne resteras pas chez M. Dupré, tu feras auprès de moi, je t'en donne ma parole. Retourne vers Mde. de S. Aulaire, présente-lui mes très-humbles respects, & remets-lui ma réponse. Tu me feras savoir ce qu'elle en aura dit.

*Maurice.* Quoi ! je serois assez heureux !...

*Le Principal.* Va seulement, et que Dieu t'accompagne.

*Maurice.* Oh ! je cours, et je reviens. (*Lui baisant la main.*) Adieu, Monsieur le Principal.

## IX.

*Rouen.*

*Madame de S. Aulaire, Maurice.*

*Mde. de S. Aulaire.*

**E**H bien, Maurice, m'apportes-tu une réponse ?

*Maurice.* Oüi, Madame, la voici.

*Mde. de S. Aulaire.* Je suis curieuse de savoir ce qu'elle dit ; rien de trop favorable, je crains.

*Maurice,*

*Maurice.* Rien qui me fasse tort, j'en suis sûr.

*Mde. de S. Aulaire* (lit tout bas :) )

“ MADAME,

Vous ne pouviez me procurer un plus sensible plaisir que l'entretien de cet aimable enfant. Sa physionomie remplie de candeur & d'innocence, l'esprit vif & plein de feu qui brille dans ses yeux, & qui se répand dans ses discours, m'ont pénétré d'attachement pour lui. Son génie le destine à un genre de vie plus élevé que celui où la mort de son père, & la pauvreté de sa famille, le forceroient de vivre. Je vous félicite, Madame, d'avoir choisi pour objet de votre générosité, un enfant qui donne de si belles espérances. Le Ciel ne vous l'a pas adressé sans dessein le jour de votre fête. Je suis intimement persuadé que vous n'aurez qu'à vous louer de sa conduite, & de ses sentimens ; & je m'estimerai fort heureux de féconder, par mes soins, vos généreuses dispositions.

J'ai l'honneur, &c.”

*Mde. de S. Aulaire.* Le Principal ne me paroît content de toi qu'à demi.

*Maurice.* Oh ! il l'est tout-à-fait, Madame, il me l'a dit ; & je le vois aussi dans vos yeux.

*Mde. de S. Aulaire.* Comment, tu y vois cela, mon petit devin ? Mais parlons sérieusement : s'il se trouvoit une personne qui prît soin de toi, & qui se chargeât de ton entretien & de ton éducation, que ferois tu pour elle ?

*Maurice.* Ce que je ferois ?.... Je ne fais pas trop. Je ne peux rien par moi-même ; mais je prierois pour elle du fond du cœur, & le jour, & la nuit.

*Mde. de S. Aulaire* (l'embrassant). Prie donc pour moi, mon cher fils, prie pour ta seconde mère,

*Maurice.* Pour vous, pour vous, maman ?

*Mde. de S. Aulaire.* Oui, je veux l'être. Ton père est mort. Je remplirai sa place. Je ferai pour toi ce qu'il auroit fait. Tu reprendras tes études, & rien ne manquera à ton éducation.

*Maurice* (se jetant à ses genoux). Ah Dieu ! mon Dieu ! maman ! je ne peux plus parler.

*Mde. de S. Aulaire.* Lève-toi, & viens dans mes bras. Si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman, entends-tu, mon fils ?

*Maurice.* Oh ! oui, maman. Je suis dans le paradis.

*Mde.*

*Mde. de St. Aulaire.* Tu es hors de toi-même. Tâche de te remettre, et allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mère.

## X.

Rouen.

*M. Dupré, Maurice.*

*M. Dupré.*

Où donc as-tu resté si long-temps ?

*Maurice.* Ah ! M. Dupré, si vous saviez...

*M. Dupré.* Je fais, je fais qu'il ne faut pas être si long-temps dans tes courses. Que cela ne t'arrive plus une autre fois. Est-ce que tu n'as pas trouvé Madame de S. Aulaire ?

*Maurice.* Oh ! je l'ai trouvée, et j'ai trouvé en elle une seconde maman.

*M. Dupré.* Quel galimatias viens-tu me faire ? Est-ce que tu es fou ?

*Maurice.* Non, non, je ne le suis pas. Je vais reprendre mes études, j'entrerai dans trois jours au Collège, et maman de S. Aulaire viendra demain vous le dire à vous-même.

*M. Dupré.* Comment donc ? est-ce que tu ne restes plus chez moi ?

*Maurice.* Je ne veux pas être Marchand, je veux étudier.

*M. Dupré.* Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en fortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

*Maurice.* Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

*M. Dupré.* Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres ?

*Maurice.* Mais, M. Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas de vos gens.

*M. Dupré* (*s'avançant vers lui d'un air & d'un geste menaçant*). Dis encore un mot, ingrat.

*Maurice.* Et que vous ai je donc fait ? Vous ai-je causé quelque perte ?

*M. Dupré.*

*M. Dupré.* Tu m'as trompé; je commençois à t'aimer, & je voudrois ne t'avoir jamais vu.

*Maurice.* Non, Monsieur, je ne vous ai point trompé, je vous assure. Je serois resté chez vous, & je ne songeois pas à en fortir. Mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'étoit pas mort, je ne serois pas sorti du Collége, pour entrer dans votre maison. Une bonne Dame prend pour moi le cœur de mon papa; je fors de votre maison pour rentrer au Collége. Est-ce qu'il y a là de ma faute?

*M. Dupré.* Tu as raison. Mais pourquoi es-tu si aimable? Je m'accoutumois à te regarder comme mon fils.

*Maurice.* Embrassez-moi donc, Monsieur Dupré.

*M. Dupré.* Non. Il m'en coûteroit encore plus de te perdre. (Il sort.)

*Maurice.* Il est brusque, M. Dupré; mais c'est un brave homme. J'aurai du regret à le quitter, et sur-tout ses enfans et sa femme. Mais il faut que j'écrive à maman. Oh! comme elle va se réjouir, en lisant ma lettre! Je voudrois qu'elle l'eût déjà dans les mains, et arriver auprès d'elle un moment après.

(Il se met à écrire.)

“ MA CHÈRE MAMAN,

De la joie! de la joie! vous êtes hors de peine, et moi aussi. Ne pleurez pas trop de plaisir, pour pouvoir lire ma lettre. Voici l'histoire de notre bonheur. M. Dupré m'a envoyé ce matin porter des étoffes à une Dame de St. Aulaire. Oh! l'excellente Dame! Ah! si vous étiez déjà ici! Savez-vous bien, maman, que vous y viendrez avant huit jours? Elle vous donnera un appartement dans son hôtel, et vous vivrez avec elle; et moi j'irai au Collége, & je viendrai vous voir tous les jours. Oh! ce sera un plaisir! un plaisir! Vous souvenez-vous pourtant, lorsque je partis, comme vous pleuriez? Vous disiez que nous nous embrassions peut-être pour la dernière fois. Eh bien, il ne tiendra qu'à nous de nous embrasser mille fois le jour. Maman doit vous envoyer de l'argent pour faire le voyage: car elle est aussi ma maman comme vous, et je suis sûr que vous n'en ferez pas fâchée. Tout l'argent que vous recevrez pourtant n'est pas d'elle; il y a douze francs de moi; elle me les avoit donnés, et moi, je vous les donne. Dépêchez-vous bien à faire votre paquet; plutôt vous arriverez, plus nous serons contents. Je lui ai dit tant de bien de vous, qu'elle désire presque autant que moi de vous voir.

Partez,

Partez, partez. J'irai vous attendre à l'arrivée de la Diligence, pour vous conter toute l'histoire, avant que vous entriez chez elle ; mais elle vous la conte sans doute dans la lettre qu'elle vous écrit aujourd'hui. Adieu, ma chère maman, je craindrois que ma lettre ne fût retardée d'un courrier, si je vous écrivois tout ce que j'ai à vous dire.

MAURICE."

---

XI.

MADAME,

*Orléans.*

Où trouver des paroles pour vous exprimer mes transports et ma reconnoissance ? Grand Dieu ! mes malheurs sont donc à leur fin ! Je suis heureuse, mon fils l'est aussi ; et c'est à vous que nous le devons. Comment s'élever, sans mourir, d'un abyme de douleur au comble de la joie ! Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaisance. Vous avez désiré d'être mère ; vous pourrez peut-être vous former une idée de mon bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai peut-être encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, et serré dans nos bras entrelacés : mais vous entendrez mon silence ; et mon attachement et mes soins acheveront de vous l'expliquer à chaque instant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

LE PARRICIDE.

QUEL temps affreux ! je meurs de froid, et je n'ai point d'asile contre les vents et les frimats, point de lit où réchauffer mes membres engourdis. Je suis vieux, et mes forces sont épuisées par le travail. Fils barbare ! Cette pensée me navre et me déchire ! Fils barbare ! c'est moi qui t'ai donné le jour, c'est moi qui t'ai nourri, c'est moi qui t'ai

t'ai soigné dans les maladies de ton enfance. En te voyant souffrir, mes larmes couloient sur tes joues. Tu m'aimois alors, & tu me disois, en me caressant : Mon papa, qu'as-tu donc à pleurer ? Je ne suis plus malade ; ne t'afflige plus, voilà que je me porte bien. Tu te relevois sur ton lit ; tes petites mains jouoient dans ma chevelure ; tu me disois encore : Ne fais plus chagrin, je suis guéri ; & en disant ces mots, tu retombois de foiblesse. Tu voulois parler, & tu ne pouvois pas. Enfin, ton corps s'est fortifié. Tu es devenu sain & robuste. Tu aurois dû être le soutien de ma vieilleffe ; j'avois travaillé toute ma vie pour toi : & tu me chasses de ta maison dans les vents & dans la neige. Nous ne pouvons plus vivre ensemble, mon père, m'as-tu dit en fureur. Et pourquoi donc, mon fils ? Que t'ai-je fait ? Je t'ai exhorté à la vertu ; voilà mon crime. En te voyant consumer dans la débauche les fruits de soixante ans de travail, ces biens dont je m'étois fait une joie de me dépouiller pour t'enrichir, je t'ai montré l'abyme où tu courois te précipiter. Dieu m'est témoin que j'étois plus inquiet sur toi que sur moi-même. N'avois-je pas gardé assez long-temps le silence, dans la crainte de t'affliger ? Mais mon silence & mes gémissemens secrets, tu ne les entendois pas. Il a donc fallu parler. J'ai cru devoir alors reprendre les droits d'un père. J'ai cependant tempéré l'autorité par la douceur. Mes discours étoient aussi tendres que pressans. Je t'ai parlé de ta mère, que tes défords ont fait mourir de chagrin. Je t'ai parlé de moi-même, qu'ils alloient aussi plonger dans le tombeau. Je t'ai montré mes joues creusées par les larmes que tu m'as fait répandre. Je t'ai montré mes cheveux blancs, hérissés sur ma tête, d'angoisse & de douleur. Je t'ai ouvert mes bras, pour t'inviter à venir sur mon sein. Je ferois tombé à tes genoux, si ton père, dans cette humiliante posture, avoit pu t'attendrir. Et toi, mon fils.... Non, je ne puis le croire encore, tu es venu contre moi d'un air menaçant ; ton bras s'est roidi, & ta porte s'est refermée sur moi. Toi, mon fils ? Tu ne l'es plus. Pourquoi sens-je encore dans mes entrailles que je suis ton père ? Que je voudrois pouvoir te maudire ! Mais, non ; je n'ose même exhaler tout haut mes plaintes. Je crains que Dieu ne les entende, & que cette maison, dont tu me chasses, ne s'écroule sur toi. Je vais me caucher sur cette pierre, devant ta porte. Demain, tu ne pourras sortir sans me voir. Je ne puis penser que ton cœur ne s'attendrisse, en voyant ce que j'aurai souffert

souffert dans cette affreuse nuit. Mais si la rigueur de la saison, si l'épuisement de ma vieillesse, & plus encore les déchiremens de ma douleur, ont terminé ma vie, frémis de ton crime, pleure sur moi, pleure encore plus sur toi-même; je bénirai ma mort, si elle peut servir à te changer.

Telles furent les plaintes de ce vieillard; & l'Aquilon emporta ses soupirs dans toute la longue durée de la nuit. Les airs retentissoient d'affreux sifflemens: la forêt courboit ses arbres fracassés: toute la nature sembloit frémir d'horreur sur ce crime. Le lendemain au matin, on trouva le vieillard mort sur la pierre. Il avoit les mains jointes, & le visage tourné vers le Ciel. Le nom de son fils étoit le dernier mot qu'il avoit prononcé. Il avoit prié jusqu'au dernier moment pour le Parricide.

---

## JACINTHE.

**J**ACINTHE, Jardinier de Livry, étoit regardé comme le plus habile de tout le canton. Ses fruits surpassoient en grosseur ceux de tous ses voisins, & on leur trouvoit un goût plus favorable & plus exquis. Tous les grands Seigneurs, dans leurs festins d'apparat, se faisoient honneur de ses pêches à leur dessert. Il n'avoit pas besoin d'envoyer ses melons à la halle; on venoit les mettre à l'enchère sur ses couches: souvent même à prix d'or, on ne pouvoit s'en procurer.

L'espèce de gloire qu'il trouvoit dans son travail, & le gain qu'il en retiroit, l'attachoient assidument à ses cultures. Riche & laborieux comme il l'étoit, il ne lui fut pas difficile de trouver un bon parti. Il épousa Colette, jeune fille des environs, dont la sagesse égaloit la beauté.

La première année de leur mariage fut très-heureuse. Colette secondoit son mari dans ses travaux; & jamais les fruits de leur jardin n'avoient si bien prospéré.

Malheureusement pour Jacinthe, à côté de sa maison, demuroit un autre Jardinier, nommé Grégoire, qui, dès la pointe du jour, alloit s'établir dans un cabaret pour n'en sortir qu'à la nuit. L'humeur joviale de Grégoire avoit séduit Jacinthe, qui ne tarda pas long-temps à prendre ses goûts. Au commencement il n'alloit le trouver au cabaret  
que

que pour lui parler de jardinage ; bientôt dans son jardin même, il ne lui parloit que de vin.

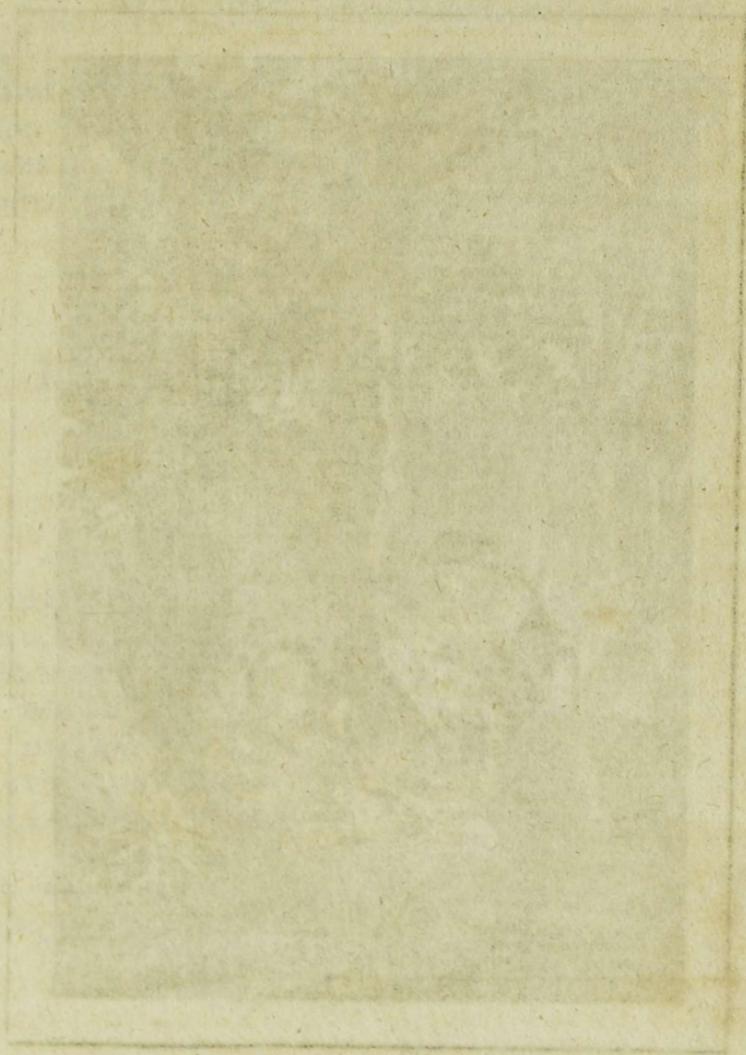
Colette gémissoit de ce changement dans la conduite de son mari. Comme elle n'avoit pas encore acquis assez d'expérience, pour gouverner elle-même ses espaliers, elle étoit souvent obligée d'aller le chercher au milieu de ses verres & de ses bouteilles, pour le ramener à son travail. Hélas ! il auroit bien mieux valu qu'il ne s'en fût pas du tout occupé ! Il ne tailloit plus ses arbres que la tête prise de vin. Sa serpette jouoit au hasard dans les branchages. Les branches à fruit étoient coupées indistinctement, comme les branches gourmandes ; & ces beaux pêcheurs, où, l'année précédente, il n'y avoit pas un seul jet oisif, ne firent plus, selon la jolie expression d'une jeune Demoiselle très-aimable, qu'étendre lâchement leurs bras, comme de grands paresseux.

Plus Jacinthe voyoit languir son jardin, plus il sentoit se fortifier en lui le goût de la crapule. Ses fruits & ses légumes avoient perdu toute leur renommée ; & ne trouvant plus dans son travail de quoi satisfaire sa honteuse passion, il se défaisoit peu à peu de ses meubles, de son linge & de ses habits. Enfin, un jour que sa femme étoit allée porter au marché quelques racines qu'elle avoit cultivées elle-même, il alla vendre tous ses outils, pour en boire le produit avec Grégoire.

On auroit de la peine à se figurer quelle fut la douleur de Colette à son retour. Tomber d'une douce aisance dans une affreuse misère, ce n'étoit pas là son plus grand supplice. Elle gémissoit plus douloureusement encore sur le sort de son mari, & sur celui d'un jeune enfant de six mois qu'elle nourrissoit.

Qui croiroit que ce fut cet enfant qui sauva toute la famille de sa perte !

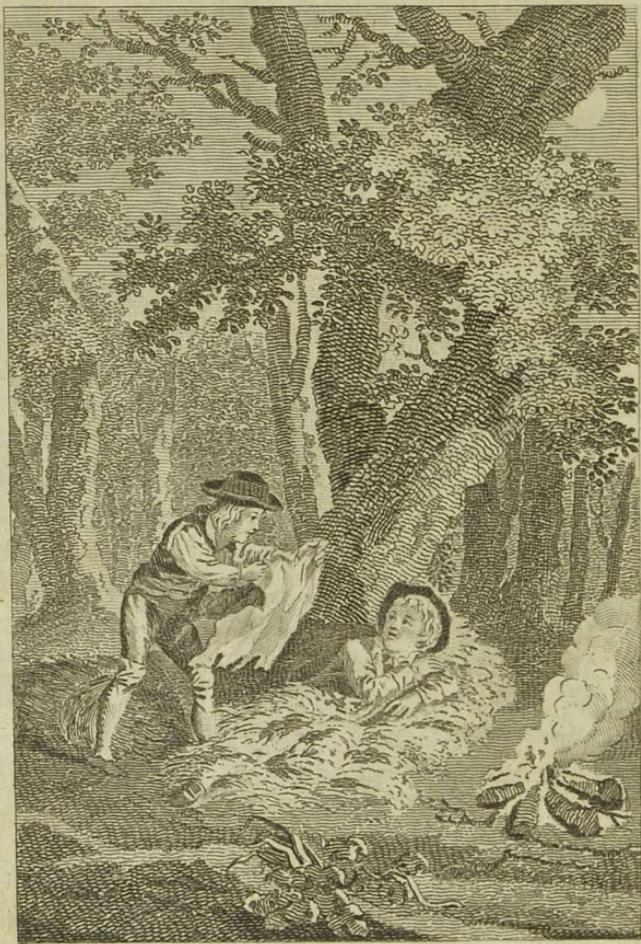
Le soir du même jour Jacinthe rentrant chez lui en jurant, étoit allé s'accouder sur la table, & demandoit brutalement à sa femme de quoi manger ; Colette lui présenta un grand couteau & une corbeille couverte de son tablier. Jacinthe ôte brusquement la couverture. Quelle est sa surprise de voir dans la corbeille son fils paisiblement endormi ! Mange, lui dit Colette, voilà tout ce qui me reste à te donner. Tu es le père de cet enfant, tu as plus de droits à le dévorer que la Faim. Jacinthe pétrifié à ces paroles, demeure sans voix & les yeux stupidement fixés sur son fils. Enfin, sa douleur éclate



*[Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.]*

La Vanité punie .

v. II. p. 23.



*Matthieu étend sur Valentin le reste du  
foin, puis ôtant sa Camisolle: Les  
nuits sont fraîches - Tenez, couvrez-vous  
encore avec cela. —*

éclate par ses cris & par ses larmes. Il se lève, se jette au cou de sa femme, lui demande pardon, & lui promet de changer. Il tint sa parole. Son beau-père, qui, depuis long-temps, refusoit de le voir, instruit de ses bonnes dispositions, lui fit des avances pour le remettre en état de reprendre son travail. Jacinthe profita de ces secours; & bientôt son jardin fructifia plus heureusement que jamais. Il redevint, jusqu'à sa vieillesse, actif, industrieux, bon mari & bon père.

Il se plaisoit quelquefois, en rougissant, à raconter cette histoire à son fils, qui, à son exemple, prit la crapule & l'oisiveté dans une telle horreur, qu'il fut toute sa vie aussi sobre que laborieux.

---

## LA VANITÉ PUNIE.

### DRAME EN UN ACTE.

#### PERSONNAGES.

M. DE VALENCE.

MDE. DE VALENCE.

VALENTIN, leur fils.

M. DE REVEL, }  
M. DE NANCÉ, } *Amis de M. de Valence.*

MATTHIEU, petit Paysan.

MATHURIN, Jardinier.

*La Scène est tour à tour dans un appartement du Château, sur la terrasse du jardin, & dans une forêt contiguë.*

#### SCENE I.

*M. & Mde. de Valence.*

*M. de Valence.*

**V**OILÀ notre Valentin qui se promène dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit par vanité, plutôt que par un véritable désir de s'instruire, qu'il a toujours l'air occupé de quelque lecture.

*Mde.*

*Mde. de Valence.* D'où te vient cette pensée, mon ami ?

*M. de Valence.* Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue en dessous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui ?

*Mde. de Valence.* Cependant ses Maîtres rendent un témoignage très-flatteur de son application, & ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

*M. de Valence.* Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons, si les petites connoissances qu'il peut avoir acquises, lui ont donné de la vanité, j'aimerois cent fois mieux qu'il ne sût rien, & qu'il fût modeste.

*Mde. de Valence.* Quoi ! rien, mon ami ?

*M. de Valence.* Oui, ma femme. Un homme sans connoissances bien relevées, mais honnête, modeste & laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération qu'un Savant, à qui ses études ont tourné la tête, & enflé le cœur.

*Mde. de Valence.* Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

*M. de Valence.* Que le ciel nous en préserve ! Mais nous voici arrivés à la campagne : j'aurai plus d'occasions de l'observer moi-même ; & je suis résolu de profiter de la première qui se présentera, pour éclaircir mes conjectures. Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

## SCENE II.

*M. de Valence, Valentin.*

*Valentin (à Matthieu, qu'il repousse).* Non, laissez-moi. Mon papa, c'est ce petit sot de paysan qui vient toujours m'interrompre dans ma lecture.

*M. de Valence.* Pourquoi traiter de petit sot cet honnête garçon ?

*Valentin.* C'est qu'il ne fait rien.

*M. de Valence.* De ce que tu as appris, à la bonne heure ; mais il fait aussi bien des choses que tu ignores : & vous pourriez vous instruire tous les deux, en vous communiquant vos connoissances.

*Valentin.* Il peut apprendre beaucoup de moi ; mais que puis-je apprendre de lui ?

*M. de*

*M. de Valence.* Si tu dois posséder quelque jour une terre, crois-tu qu'il te soit inutile de prendre, de bonne heure, une idée des travaux de la campagne, d'apprendre à distinguer les arbres & les plantes, de connoître le temps des semences & des récoltes, d'étudier les merveilles de la végétation? Matthieu possède déjà toutes ces connoissances, & ne demande qu'à les partager avec toi. Elles te feront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrois lui communiquer, ne lui seroient à rien. Ainsi, tu vois que, dans ce commerce, tout l'avantage est de ton côté.

*Valentin.* Mais, mon papa, me feroit-il bien d'apprendre quelque chose d'un petit paysan?

*M. de Valence.* Pourquoi non, s'il est en état de t'instruire? Je ne connois de véritable distinction entre les hommes, que celle des talens utiles & de l'honnêteté; & tu conviendras que, sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

*Valentin.* Comment donc? sur l'honnêteté aussi?

*M. de Valence.* Elle consiste, dans tous les états, à remplir ses devoirs. Il remplit les siens envers toi, en te montrant de l'attachement & de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, en lui témoignant de la bienveillance & de la douceur? Il paroît cependant les mériter. Il est actif & intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractère, de l'élévation dans le cœur, & de la finesse dans l'esprit. Tu devrois t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi aimable, & avec qui tu peux profiter, en t'amusant. Son père est mon frère de lait, & m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Matthieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rode sur la terrasse pour te chercher. Songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur & de probité dans sa chaumière, que dans beaucoup de palais. Sa famille cultive nos terres de père en fils; & je serois bien aise que cette liaison se perpétuât entre nos enfans.

(*Il sort.*)

### SCENE III.

*Valentin (seul).* Oûi; la belle liaison à former! Mon papa se moque, je crois. Ce petit paysan auroit quelque chose à m'apprendre? Oh! je vais si bien l'étonner de mon savoir, qu'il ne s'avisera pas de me parler du sien.

## SCENE IV.

*Valentin, Matthieu.*

*Matthieu.* Vous ne voulez donc pas mon petit bouquet, Monsieur Valentin?

*Valentin.* Fi de ton bouquet! il n'y a ni renoncule, ni tulipe.

*Matthieu.* Il est vrai, ce ne sont que des fleurs des champs; mais elles sont jolies, & je pensois que vous n'aurez pas été fâché de les connoître par leur nom.

*Valentin.* C'est une chose bien intéressante à savoir que le nom de tes herbes. Tu peux les reporter où tu les as prises.

*Matthieu.* Si je l'avois su, je n'aurois pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulois pas rentrer hier au soir, sans vous apporter quelque chose; & comme je revenois un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

*Valentin.* Tu me parles de la lune; fais-tu combien elle est grande?

*Matthieu.* Eh morguienne! comme un fromage.

*Valentin.* O l'ignorant petit rustre!

*(Matthieu le regarde fixement avec de grands yeux, & demeure immobile. Valentin se promène devant lui d'un air important.)*

*Valentin (lui montrant son livre).* Tiens, voilà T<sup>h</sup>él<sup>é</sup>maque. As-tu lu cet ouvrage?

*Matthieu.* Il n'est pas dans notre Catéchisme; & Monsieur le Curé ne m'en a jamais parlé.

*Valentin.* Bon! comme si c'étoit un livre de paysan!

*Matthieu.* Pourquoi voulez-vous donc que je le connoisse? Oh! laissez-moi le voir.

*Valentin.* Ne t'avise pas d'y toucher avec tes vilaines mains *(il lui en saisit une)*. Où as-tu donc pris ces gants de peau de buffe?

*Matthieu.* Sous votre bon plaisir, ce sont mes mains, Monsieur.

*Valentin.* La peau en est si épaisse, qu'on pourroit la tailler en femelles.

*Matthieu.*

*Matthieu.* Ce n'est pas de paresse qu'elles se font épaissies. Vous savez très-bien parler, à ce que je crois ; & cependant je ne voudrois pas me changer avec vous. Travailler bravement, & laisser les autres en paix, voilà ce que je fais faire, & ce que vous devriez apprendre. Adieu, Monsieur.

## SCÈNE V.

*Valentin (jeul).* Je crois que ce petit drôle vouloit se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la terrasse. Je veux me donner devant elle un air de Savant. *(Il s'assied, en affectant une grande attention à lire dans son livre.)*

## SCÈNE VI.

*M. & Mde. de Valence, M. de Revel, M. de Nancé, Valentin*  
*(assis sur un banc à l'écart).*

*M. de Valence.* La belle soirée ! Voudriez-vous, mes chers amis, monter sur cette colline, pour voir le coucher du soleil ?

*M. de Revel.* J'allois vous le proposer. Ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident.

*M. de Nancé.* J'aurai du regret de m'éloigner du rossignol. Madame, entendez-vous ses cadences harmonieuses ?

*Mde. de Valence.* J'étois dans la rêverie. Mon cœur se fondoit de plaisir.

*M. de Revel.* Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante saison ?

*M. de Valence.* Valentin, veux-tu monter avec nous sur la colline, pour voir le coucher du soleil ?

*Valentin.* Non, mon papa, je vous remercie. Je lis ici quelque chose qui me fait plus de plaisir.

*M. de Valence.* Si tu dis vrai, je te plains ; & si tu ne le dis pas.....Messieurs, il n'y a pas un moment à perdre, pour jouir de ce spectacle ravissant.

*(Ils s'avancent vers la colline.)*

## SCENE VII.

*Valentin (les voyant s'éloigner).* Bon ! les voilà bien loin ; je n'ai plus besoin de me contraindre (*il met le livre dans sa poche*). Que vont penser ces Messieurs de mon application ? Je voudrois bien être un oiseau, & voler après eux, pour entendre les louanges qu'ils me donnent.

(*Il se promène en bâillant sur la terrasse, pendant un quart d'heure.*)

Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, & j'entends la compagnie qui revient ; je vais me glisser dans le bois, & m'y enfoncer de manière qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, & on me comparera avec ces grands Philosophes qu'on a vus se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit ! Allons, allons.

(*Il se jette dans le bois.*)

## SCENE VIII.

*M. & Mde. de Valence, M. de Revel, M. de Nancé.*

*M. de Revel.* Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur & plus touchant.

*M. de Valence.* Le mien a doublé de charme, en le partageant avec vous, mes chers amis.

*M. de Nancé.* Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un accent plus voluptueux & plus tendre. Je suis fâché que Mde. de Valence ne paroisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

*Mde. de Valence.* C'est que je suis inquiète de mon fils ; je ne l'aperçois pas sur la terrasse. (*Elle l'appelle.*)

Valentin ! Il ne répond pas.

(*Elle aperçoit le jardinier, & l'appelle.*)

Mathurin, as-tu vu mon fils ?

*Mathurin.* Oûï, Madame ; il y a un petit quart d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt.

*Mde.*

*Mde. de Valence.* Vers la forêt? S'il alloit s'y égarer! Mon ami, cours après lui, & ramène-le-moi.

*Mathurin.* Oui, Madame, j'y vais. (*Il s'éloigne.*)

*Mde. de Valence.* Monsieur de Valence, n'allez-vous pas avec lui?

*M. de Valence.* Non, Madame, je n'ai pas d'inquiétude, moi. Mathurin saura bien le retrouver.

*Mde. de Valence.* Mais, s'il alloit prendre un côté opposé! Je suis dans des tranfes!.....

*M. de Nancé.* Tranquillisez-vous, Madame, M. de Revel & moi, nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu; nous ne pouvons manquer de le joindre.

*Mde. de Valence.* Ah, Messieurs! je n'osois vous en prier; mais vous connoissez le cœur d'une mère.

*M. de Valence.* Ne vous donnez pas cette peine, Messieurs, vous me désobligeriez.

*M. de Revel.* Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de Madame, plutôt qu'aux vôtres.

*Mde. de Valence.* Je ne puis vous dissimuler que c'est contre mon gré.

*M. de Nancé.* Nous recevrons vos reproches à notre retour. (*Ils marchent vers la forêt.*)

## SCENE IX.

*M. & Mde. de Valence.*

*Mde. de Valence.* Comment donc, mon ami? d'où te vient cette indifférence sur le sort de ton fils?

*M. de Valence.* Crois-tu, ma femme, que je l'aime moins que toi? C'est que je fais mieux l'aimer.

*Mde. de Valence.* Et si on ne le trouvoit pas?

*M. de Valence.* Je le voudrois.

*Mde. de Valence.* Qu'il passât la nuit dans une forêt nébreuse? Que deviendrait ce pauvre enfant? Que deviendrois-je moi-même?

*M. de Valence.* Vous guéririez l'un & l'autre; lui de sa vanité, & toi de ton fol aveuglement, qui la nourrit.

*Mde. de Valence.* Que veux-tu dire, mon ami?

*M. de Valence.* Je viens de me convaincre de ce que je ne

faisois que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité défordonnée. Toutes ses lectures ne sont que par ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher, et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son ame me fait plus de peine, que si ses pas s'étoient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure ; & il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

*M. de Valence.* Mais considères-tu bien....

*M. de Valence.* Tout est considéré. Il a près de onze ans : s'il fait tirer parti de son intelligence, aidé par la clarté de la lune, et par la direction du vent du soir, il s'orientera assez bien pour regagner le château.

*Mde. de Valence.* Mais, s'il n'a pas cet avisement ?

*M. de Valence.* Il en sentira mieux le besoin de profiter des leçons que je lui ai données à ce sujet. D'ailleurs, nous devons l'envoyer au service l'année prochaine ; à ce métier, il y a bien des nuits à passer en pleine campagne. Il en aura fait l'expérience, & il n'arrivera pas tout neuf dans un camp, pour servir de risée à ses camarades. L'air n'est pas bien froid dans cette saison ; & pour une nuit, il ne mourra pas de faim. Puisque, par sa folie, il s'est jeté dans l'embarras, qu'il s'en tire de lui-même, ou qu'il en effuie tous les désagrémens.

*Mde. de Valence.* Non, je n'y puis consentir ; et j'y vais moi-même, si tu n'envoies du monde après lui.

*M. de Valence.* Eh bien, ma chère femme, je veux te tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte de ne pas suivre mon projet dans toute son étendue. Je vais ordonner au petit Matthieu de l'aller joindre, comme par hasard. Colas se tiendra aussi à une petite distance pour courir à eux, en cas d'accident. Du reste, ne m'en demande pas davantage ; mon parti est pris, & je ne veux pas, pour une aveugle foiblesse, priver mon fils d'une épreuve importante. Voici mes amis qui reviennent avec Mathurin.

*Mde. de Valence.* Dieu ! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé.

*M. de Valence.* Je m'en réjouis.

## SCENE X.

*M. & Mde. de Valence, M. de Revel, M. de Nancé.*

*M. de Nancé.* Nos recherches ont été inutiles, mais si M. de Valence veut nous donner des flambeaux & des domestiques.....

*M. de Valence.* Non, Messieurs, vous avez cédé aux prières de ma femme : vous écouterez les miennes à leur tour. Je suis père, & je fais mon devoir. Entrons dans le salon, & je vous rendrai compte de mes projets.

## SCENE XI.

*(Au milieu de la forêt.)*

*Valentin.* Qu'ai-je fait, malheureux ? Il est déjà nuit, et je ne fais de quel côté me tourner. *(Il crie.)* Papa ! mon papa ! Personne ne répond. Pauvre enfant que je suis ! Que vais-je devenir ? *(Il pleure.)* O maman ! où êtes-vous ? Répondez donc encore à votre fils. O Ciel ! Qui court à travers le bois ? Si c'étoit un loup ! Au secours ! au secours !

## SCENE XII.

*Valentin, Matthieu (accourant au cri).*

*Matthieu.* Qui est là ? Qui est-ce qui crie de la sorte ? Quoi ! c'est vous, Monsieur ? Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est ?

*Valentin.* O mon cher Matthieu ! mon cher ami ? je me suis égaré.

*Matthieu (le regardant d'abord d'un air étonné, & poussant ensuite un éclat de rire).* Y pensez-vous, Monsieur ? Moi, votre cher Matthieu ? votre cher ami ? Vous vous trompez ; je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus ? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en semelles.

*Valentin.* Mon cher ami, pardonne-moi mes outrages ;

& par pitié, reconduis-moi au château. Tu auras une bonne récompense de maman.

*Matthieu (le regardant du haut en bas).* Avez-vous achevé de lire votre Télémaque ?

*Valentin (baissant les yeux d'un air confus).* Ah !

*Matthieu (mettant son doigt contre le nez, & regardant le ciel).* Dites-moi, mon petit Savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci ?

*Valentin.* Epargne-moi, de grâce, & tire-moi, je t'en supplie, de cette forêt.

*Matthieu.* Vous voyez donc, Monsieur, qu'on peut être un vilain petit paysan, & cependant être bon à quelque chose ? Que ne donneriez-vous pas à présent pour savoir votre chemin, au lieu de savoir la grandeur de la lune ?

*Valentin.* Je reconnois mon injustice, & je te promets de ne plus faire le fier à l'avenir.

*Matthieu.* Voilà qui est à merveille. Mais ce repentir de nécessité pourroit bien ne tenir qu'à un fil. Il n'est pas mal qu'un petit Monsieur sente un peu plus long-temps ce que c'est que de regarder le fils d'un honnête homme comme un chien, dont on peut se jouer à sa fantaisie. Mais afin que vous sachiez aussi qu'un brave paysan n'a pas de rancune, je veux passer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai passé tant d'autres auprès de mes moutons, en les faisant parquer. Demain, de bonne heure, je vous remènerai à votre papa. Approchez, je veux partager ma chambre à coucher avec vous.

*Valentin.* O mon cher Matthieu !

*Matthieu (s'étendant sous un arbre).* Allons, Monsieur, arrangez-vous à votre aise.

*Valentin.* Où donc est ta chambre à coucher ?

*Matthieu.* Nous y sommes. *(En frappant sur la terre.)* Voici mon lit, prenez place. Il est assez large pour nous deux.

*Valentin.* Quoi ! nous coucherons ici à la belle étoile ?

*Matthieu.* Je vous assure, Monsieur, que le Roi, lui-même, n'est pas mieux couché. Voyez sur votre tête quel beau pavillon ; de combien de gros diamans il est enrichi ! & puis notre belle lampe d'argent *(en montrant la lune).* Eh bien, que vous en semble ?

*Valentin.* Ah ! mon cher Matthieu, je meurs de faim.

*Matthieu.* Je peux encore vous tirer d'affaire. Tenez, voici

voici des pommes de terre, que vous accommoderez comme vous savez.

*Valentin.* Elles sont crues.

*Matthieu.* Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites du feu.

*Valentin.* Il en faut pour allumer. Et puis, où trouver du charbon & du bois?

*Matthieu (en souriant).* Est-ce que vous ne trouveriez pas de tout cela dans vos livres?

*Valentin.* Mon Dieu! non, mon cher Matthieu.

*Matthieu.* Eh bien, je vais vous montrer que j'en fais plus que vous, & que tous vos Télémaques.

*(Il tire de sa poche un briquet, une pierre à fusil & de l'amadou.)*

Pink! voici déjà du feu! & vous allez voir.

*(Il ramasse une poignée de feuilles sèches, qu'il met autour de l'amadou, & il fait le moulinet de son bras, jusqu'à ce que le feu prenne.)*

Le foyer sera bientôt bâti.

*(Il met des morceaux de bois mort sur les feuilles allumées)*

Voyez-vous?

*(Il met les pommes de terres à côté du feu, & les saupoudre de terre, qu'il pulvérise entre ses mains.)*

Voici qui fera la cendre, pour les empêcher de brûler.

*(Lorsqu'elles sont bien proprement arrangées & recouvertes de terre, il renverse sur elles les feuilles allumées, & les charbons de branchages. Il ajoute encore du bois sec, & souffle de toute son haleine.)*

Avez-vous un plus beau feu dans votre cuisine? Allons; voilà qui sera bientôt cuit.

*Valentin.* O mon cher ami! comment pourrai-je te récompenser de ce que tu fais pour moi?

*Matthieu.* Fi de vos récompenses! n'est-on pas assez payé, lorsqu'on fait du bien? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes de terre cuisent, je vais vous chercher du foin qui est encore en meule dans la prairie. Vous dormirez là-dessus comme un Prince. Prenez garde à bien gouverner le rôti.

*(Il s'éloigne, en chantant.)*

## SCENE XIII.

*Valentin (seul).*

Insensé que j'étois ! Comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant ? Que suis-je auprès de lui ? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne ! Mais cela ne m'arrivera plus. Désormais, je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, & je ne serai plus si orgueilleux, ni si vain.

*(Il va çà & là, en ramassant, à la lueur du brasier, quelques branches sèches, qu'il porte à son feu.)*

## SCENE XIV.

*Valentin, Matthieu (traînant deux bottes de foin).*

*Matthieu.* Voici votre lit de plume, vos matelats & votre couverture. Je vais vous en faire un lit tout neuf, & bien douillet.

*Valentin.* Je te remercie, mon ami. Je voudrais bien t'aider ; mais je ne fais comment m'y prendre.

*Matthieu.* Je n'ai pas besoin de vous, je saurai faire tout seul. Allez vous chauffer.

*(Il dénoue la botte de foin, en étend une partie sur la terre, & réserve l'autre pour servir de couverture.)*

Voilà qui est fait, songeons maintenant au souper.

*(Il retire une pomme de terre de dessous le feu, & la tâte.)*

Les voilà cuites. Mangez-les, tandis qu'elles sont chaudes ; elles ont meilleur goût.

*Valentin.* Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi ?

*Matthieu.* Pour cela, non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

*Valentin.* Comment, tu veux...

*Matthieu.* Vous avez trop de bonté. Je n'y toucherai pas. Je n'ai pas faim. Et puis, j'ai tant de plaisir à vous les voir manger ! Sont-elles bonnes ?

*Valentin.* Excellentes, mon cher Matthieu.

*Matthieu.* Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table ?

*Valentin.*

*Valentin.* Oh ! je t'en répons.

*Matthieu.* Vous avez fini ? Allons, voilà votre lit qui vous attend.

*(Valentin se couche. Matthieu étend sur lui le reste du foin, puis ôtant sa camisole :)*

Les nuits sont fraîches. Tenez, couvrez-vous encore avec cela. Si vous avez froid, vous reviendrez près du feu ; je vais prendre garde qu'il ne s'éteigne. Bonne nuit.

*Valentin.* Mon cher Matthieu, je pleurerois de regret de t'avoir maltraité.

*Matthieu.* N'y pensez pas plus que moi. Nous ferons réveillés demain au jour naissant par l'alouette.

*(Valentin s'endort, & Matthieu veille assis auprès de lui pour entretenir le feu.)*

## SCENE XV.

*(Vers le point du jour.)*

*Valentin (dormant encore), Matthieu.*

*Matthieu (l'éveillant).* Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égoillée, & le soleil va bientôt paroître derrière la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

*Valentin (se frottant les yeux).* Quoi ! déjà ? déjà ? Bonjour, mon cher Matthieu.

*Matthieu.* Bonjour, Monsieur Valentin. Comment avez-vous dormi ?

*Valentin (se levant).* Tout d'un fomme. Voici ta camisolle ; je te remercie mille & mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

*Matthieu.* Ne parlons plus de remerciemens. Je suis plus content que vous. Allons, suivez-moi ; je vais vous conduire.

*(Il partent.)*

## SCENE XVI.

*(Au Château.)*

*M. & Mde. de Valence.*

*Mde. de Valence.* Dans quelle agitation j'ai passé toute cette

cette nuit ! Je crains, mon ami, qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Il faut envoyer du monde pour le chercher.

*M. de Valence.* Tranquillise-toi, ma chère amie. J'y vais moi-même ? Mais qui frappe ? (*La porte s'ouvre.*) Tiens, le voici.

## SCENE XVII.

*M. & Mde. de Valence, Valentin, Matthieu.*

*Mde. de Valence (courant à son fils).* Ah ! je te vois donc enfan, mon cher fils ?

*Matthieu.* Oui, Madame, le voilà, un peu meilleur, peut-être, que vous ne l'avez perdu.

*M. de Valence.* Est-il vrai ?

*Valentin.* Oui, mon papa, j'ai été bien puni de mon orgueil. Que donneriez-vous à celui qui m'auroit corrigé ?

*M. de Valence.* Une bonne récompense, & de grand cœur.

*Valentin (lui présentant Matthieu).* Eh bien, voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié ; & il l'aura pour la vie.

*M. de Valence.* Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or, pour t'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

*Mde. de Valence.* Et moi, je lui en fais une de la même somme, pour m'avoir conservé mon fils.

*Matthieu.* Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudroit donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

*M. de Valence.* Non, mon petit ami, nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais allons déjeuner tous les quatre ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

*Valentin.* Oui, mon papa, & je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

*M. de Valence.* O mon fils ! combien tu nous rendras heureux, ta mère & moi, en nous prouvant que ton changement est sincère, & qu'il sera sans retour !

(*Valentin prend Matthieu par la main. M. de Valence présente la sienne à sa femme, & ils passent tous ensemble dans le salon voisin.*)

## LES DOUCEURS DU TRAVAIL.

*Madame de Sauseuil, Victoire, sa Fille.*

*Mde. de Sauseuil.*

**Q**U'AS-TU donc, Victoire? tu parois bien triste?

*Victoire.* Je le suis aussi, maman.

*Mde. de Sauseuil.* Et pourquoi donc, ma fille? J'espérois te voir revenir toute joyeuse de ta promenade.

*Victoire.* Elle m'a d'abord réjouie; mais en passant, à mon retour, devant la maison du menuisier, j'ai vu ses trois enfans assis sur la porte, qui pleuroient à faire compassion. Ils mouroient de faim.

*Mde. de Sauseuil.* Comment cela est-il possible? Leur père a un bon métier; & il n'y a pas encore huit jours que je lui payai vingt écus pour des armoires qu'il a faites dans mon appartement.

*Victoire.* C'est ce que ma bonne a dit à une voisine qui étoit accourue aux cris des enfans, & qui leur donnoit un morceau de pain.

*Mde. de Sauseuil.* Et qu'a-t-elle répondu?

*Victoire.* Ce pauvre homme est bien à plaindre, a-t-elle dit. Il travaille nuit & jour, & n'en est pas plus riche. Sa femme est une si mauvaise ménagère! Elle n'entend rien de tout ce qu'une femme doit faire. Elle ne fait ni coudre, ni tricoter, ni filer; elle ne fait pas même tenir le linge en bon état. Si son mari veut mettre une chemise, il faut qu'il la fasse blanchir & raccommoder hors de la maison.

*Mde. de Sauseuil.* Voilà qui est fort triste; & tu as raison d'être affligée de trouver une femme qui ne remplit aucun de ses devoirs. Dieu veuille que ce soit la seule qui se présente jamais à toi!

*Victoire.* Ah! ce n'est pas encore là tout. Ecoutez, ma chère maman. Comme elle ne fait s'occuper de rien, absolument de rien, l'oisiveté l'a conduite à s'adonner au vin. Lorsque le mari, après un rude travail, croit trouver un bon souper en rentrant chez lui, il trouve sa femme étendue ivre morte dans son lit; & ses enfans n'ont souvent pas eu,

de

de toute la journée, un morceau de pain à manger. Ne trouvez-vous pas ces petits malheureux bien à plaindre ?

*Mde. de Sausueil.* Je les plains comme toi, ma chère fille. Mais dans cette triste occasion, tu as eu l'avantage de faire une remarque dont l'utilité peut s'étendre sur toute ta vie.

*Victoire.* Et laquelle, maman ?

*Mde. de Sausueil.* C'est qu'une femme qui néglige les occupations de son sexe & de son état, est la plus méprisable & la plus malheureuse créature qui soit au monde. Tu peux maintenant comprendre mieux que jamais pourquoi ton père & moi ne cessons de t'exhorter au travail.

*Victoire.* Oh oui, maman ! je sens aujourd'hui combien vous m'aimez en m'apprenant à travailler. Mais, dites-moi, je vous prie, les Demoiselles riches & de condition, ont-elles besoin d'apprendre tant de choses ? Lorsqu'elles sont mariées, n'ont-elles pas des femmes-de-chambre pour leur faire tout ce qu'elles désirent ?

*Mde. de Sausueil.* Non, ma chère Victoire, le travail est d'une nécessité aussi indispensable pour elles, que pour les enfans des pauvres. Je ne te parlerai pas des revers de fortune qui peuvent un jour ne laisser de moyens de subsistance à une femme que dans le travail de ses mains. Ces révolutions sont cependant assez communes. Mais dans l'état le plus brillant, au milieu d'une foule de domestiques empressés à s'occuper pour elle, ne doit-elle pas connoître, par elle-même, le travail, pour savoir les employer chacun selon son talent, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire, pouvoir récompenser leur diligence en facilitant leur service, & se concilier, de cette manière, leur attachement & leur respect ? Obligée, par son rang et par sa richesse, d'occuper un grand nombre d'ouvriers, sans connoître le travail par elle-même, comment saura-t-elle apprécier celui des autres, ne pas retrancher du juste salaire de l'artisan utile, et se défendre des tromperies de l'artisan de luxe et de frivolités, satisfaire, d'un côté, la noble générosité de son cœur, et prévenir, de l'autre, la ruine de sa maison ? Quel plaisir d'ailleurs pour une femme sensible, de se voir elle et ses enfans parés de l'ouvrage de ses mains, d'employer le produit de cette économie à soulager les malades, à nourrir les indigens, & à donner de l'éducation à leurs enfans, pour qu'ils puissent soutenir leur famille !

*Victoire.* Ah ! ne perdons pas un moment, je vous prie. Instruisez-moi de tout cela, ma chère maman.

*Mde.*

*Mde. de Sausfeuil.* Je le ferai pour m'acquitter de mon devoir, & pour t'aider à remplir le vœu de la nature & de la religion, pour te sauver sur-tout des dissipations dangereuses, dont l'oïfiveté pourroit faire naître en toi le goût & le besoin. Je le ferai pour te faire aimer le séjour de ta maison, pour te rendre un jour agréable aux yeux de ton mari & respectable aux yeux de tes enfans, pour te ménager une distraction des chagrins qui pourroient t'accabler, si tu ne savois leur opposer cette diversion puissante; enfin, pour t'assurer le calme d'une bonne conscience, & te rendre heureuse dans tous les momens de ta vie. Tu as vu par l'exemple de la femme du menuisier, dans quel vice détestable peut conduire le désœuvrement. Que te dirai-je du dégoût & de l'ennui, les deux plus insupportables tourmens d'une femme! Je ne peux t'en donner qu'une idée légère & proportionnée à ton intelligence, dans l'histoire d'une petite fille de ton âge.

*Vicfoire.* O ma chère maman! voyons vite l'histoire de cette petite fille.

*Mde. de Sausfeuil.* La voici.

“ Madame de Fayeuse aimoit à s'occuper, & ne passoit jamais un quart d'heure de la journée dans l'inaction.

“ Angélique, sa fille, avoit bien de la peine à l'en croire, lorsqu'elle lui parloit des plaisirs du travail, et des désagrémens attachés à l'oïfiveté. Il est vrai qu'elle travailloit toutes les fois que sa mère le lui prescrivoit, car elle étoit accoutumée à l'obéissance; mais on imagine aisément combien peu elle étoit heureuse, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût.

“ Ma chère fille, lui disoit souvent Madame de Fayeuse, en la voyant travailler la tête pendante, et les mains distraites, puisses-tu bientôt éprouver toi-même l'ennui où jette le désœuvrement, et le bonheur qu'on se procure par une douce occupation! Ce vœu, inspiré par sa tendresse, ne tarda pas à s'accomplir.

“ Angélique, alors âgée de onze ans, devoit un jour se rendre, avec sa mère, dans une maison de campagne, éloignée de quelques lieues. Madame de Fayeuse, à son départ, prit à son bras un sac à ouvrage, et recommanda bien à Angélique de ne pas oublier le sien. Angélique vouloit obéir à sa mère; mais avec quelle facilité on perd la mémoire d'un devoir qu'on ne remplit qu'avec répugnance! Le sac à ouvrage fut oublié.

“ Le voyage s’annonça d’abord très-heureusement. Le ciel étoit serein, toute la nature sembloit leur fourire. Mais vers l’heure du midi, les nuages s’amoncèrent sur l’horizon, le tonnerre traversoit tout l’espace des cieux, en roulant avec un horrible fracas. La frayeur les obligea de descendre dans un village; & l’instant d’après, une pluie bruyante se précipita par torrens sur la terre.

“ Comme les approches de l’orage avoient forcé beaucoup de voyageurs à chercher un asile dans l’hôtellerie, Madame de Fayeuse & sa fille ne purent y trouver une chambre pour se reposer. Elles firent remiser leur voiture, & se rendirent à pied chez une bonne Vieille du voisinage, qui leur céda honnêtement sa chambre à coucher & son lit; c’étoit le seul qu’elle avoit.

“ Combien Madame de Fayeuse s’applaudit d’avoir porté son ouvrage! La bonne Vieille s’assit à son côté en filant sa quenouille; & la longue soirée d’automne s’écoula, sans ennui pour elles, entre la conversation & le travail.

“ La pauvre Angélique eut bien à souffrir dans tout cet intervalle. La chaumière étoit petite; & lorsqu’elle en eut visité tous les recoins, il ne lui restoit plus rien absolument à faire. La pluie qui tomboit toujours avec grande abondance, ne lui permettoit pas de mettre le pied dans le jardin; le bruit effrayant du tonnerre lui ôtoit l’envie de dormir; & les discours de la Vieille, qui ne savoit parler que de son travail, n’étoient guères propres à l’amuser.

“ Elle voulut prier sa mère de lui céder un moment son ouvrage; mais Madame de Fayeuse lui répondit, avec justice, qu’elle ne vouloit pas s’ennuyer pour elle; qu’ayant eu l’attention de porter de quoi s’occuper, il étoit naturel qu’elle goûtât le fruit de sa prévoyance, & qu’elle, au contraire, portât la peine de sa négligence & de son oubli. Angélique n’eut rien à répondre à des raisons si fortes.

“ Après bien des bâillemens d’ennui, des soupirs d’impatience, & des murmures très-inutiles contre le temps, Angélique enfin attrapa le bout de la soirée. Elle fit, sans appétit, un léger repas, & se mit au lit, bien mécontente de ses plaisirs.

“ Avec quelle joie elle se réveilla le lendemain aux premiers rayons d’un soleil sans nuages! Avec quelle ardeur elle pressa le moment du départ!

“ Enfin, la voiture se trouva prête, & Madame de Fayeuse, ayant généreusement récompensé la bonne Vieille de

ses secours, se remit en route, aussi satisfaite de la journée de la veille, qu'Angélique étoit pleine d'humeur & de dépit.

“ La pluie avoit rompu tous les chemins ; l'eau qui les couvroit encore, empêchoit d'apercevoir les ornières ; la voiture tomboit d'un trou dans un autre ; on entendoit crier l'essieu, & craquer les soupentes : enfin, une roue se brisa, et la voiture fut renversée. Heureusement ni Madame de Fayeuse ni sa fille ne furent blessées dans la chute.

“ Elles se remirent peu à peu de leur frayeur. On découvroit, à quelque distance, un joli hameau bâti sur le penchant d'une colline. Madame de Fayeuse prit d'une main celle de sa fille, passa l'autre sous le bras de son domestique, et s'achemina vers ce hameau, pour envoyer du secours à son cocher.

“ Il n'y avoit, dans cet endroit, ni ferrurier, ni charron. Il fallut attendre près de deux jours pour faire venir des roues de la ville.

“ La pauvre Angélique ! comme elle pleuroit ! comme elle se plaignoit de la longueur du temps ! L'impression de frayeur qu'elle avoit gardée de sa chute, lui déroboit l'usage de ses jambes. Elle n'étoit pas en état de marcher. Que pouvoit Madame de Fayeuse pour la distraire de son ennui ? La justice exacte qu'elle s'étoit imposée avec sa fille, l'empêchoit de lui céder son ouvrage ; et d'ailleurs Angélique avoit si fort négligé de cultiver son talent pour la broderie, qu'elle auroit tout gâté.

“ Elle commença alors à sentir le prix du travail ; et toute honteuse, elle dit à sa mère :

“ Ah ! maman, j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Je comprends aujourd'hui, pour la première fois, pourquoi vous m'exhortiez si vivement au travail. J'ai bien senti l'ennui du désœuvrement ! Elle se jeta dans les bras de sa mère, et pressant sa main sur son cœur : Pardonnez-moi, maman, de vous avoir affligée par mon indolence. Je vous ai vue chagrine de me voir souffrir. Ah ! pour vous et pour moi, me voilà corrigée pour toute ma vie.

“ Madame de Fayeuse embrassa sa fille, la loua de sa résolution ; et profitant de la leçon qu'Angélique avoit reçue d'elle-même, elle lui fit sentir combien le goût du travail nous sauve d'ennuis, et combien il peut adoucir les peines de la vie, en nous fournissant une distraction agréable et salutaire. Elle bénit les accidens d'un voyage qui avoit opéré

un changement si heureux dans sa fille. Angélique tint la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle alla même au-delà de ce qu'elle avoit promis; & Madame de Fayeuse n'eut plus de reproches à lui faire que sur l'excès de son activité."

---

## LE NID DE MOINEAUX.

**L**E petit Robert aperçut un jour un nid de moineaux sous le bord du toit de sa maison. Aussitôt il courut chercher ses sœurs, pour leur faire part de sa découverte; & ils cherchèrent ensemble comment ils pourroient se rendre maîtres de la couvée.

Il fut convenu entre eux, qu'il falloit attendre que les petits se fussent couverts de leurs premières plumes, qu'alors Robert appliqueroit une échelle à la muraille, & que ses sœurs la tiendroient par le pied, tandis qu'il grimperoit en haut, pour atteindre le nid.

Lorsqu'ils jugèrent que les oisillons s'étoient bien emplumés, ils se mirent en devoir d'exécuter leur projet. Le succès en fut heureux. Ils trouvèrent dans le nid trois petits. Le père & la mère jetoient des cris plaintifs, en se voyant enlever leurs enfans, qu'ils avoient eu tant de peine à nourrir; mais Robert & ses sœurs étoient si transportés de joie, qu'ils ne firent aucune attention à ces plaintes.

Ils se trouvèrent d'abord un peu embarrassés sur l'usage qu'ils devoient faire de leurs prisonniers. Adeline, la plus jeune, d'un caractère doux et compatissant, vouloit qu'on les mît dans une cage. Elle se chargeoit d'en avoir soin, et de leur donner tous les jours leur nourriture. Elle peignit vivement à son frère et à sa sœur le plaisir qu'ils auroient de voir et d'entendre ces jeunes oiseaux, lorsqu'ils seroient devenus grands.

Cette proposition fut combattue par Robert. Il soutint qu'il valoit mieux les plumer tout vifs; et qu'il y auroit bien plus de plaisir à les voir sautiller tout nus dans la chambre, qu'à les voir tristement renfermés dans une cage.

Cécile, qui étoit l'aînée, se déclara pour l'avis d'Adeline: Robert s'obstina dans le sien. Enfin, comme les deux petites filles virent que leur frère ne vouloit point céder, et que d'ailleurs il tenoit le nid en son pouvoir, elles consentirent à tout ce qu'il vouloit.

Il n'avoit pas attendu leur aveu pour commencer son exécution. Il avoit déjà plumé le premier. En voilà un de déshabillé, dit-il, en le mettant à terre. Dans un moment, toute la petite famille fut dépouillée de ses plumes naissantes. Les pauvres bêtes jetoient des cris douloureux, elles trembloient, elles agitoient tristement leurs ailes; mais Robert, au lieu de se laisser attendrir par leurs souffrances, ne borna pas là ses persécutions. Il les pouffoit du pied, pour les faire avancer; et lorsqu'elles faisoient une culbute, il pouffoit de grands éclats de rire. A la fin, ses sœurs se mirent à rire avec lui.

Tandis qu'ils se livroient à cet amusement barbare, ils virent, de loin, venir leur Précepteur. Pst! chacun met un oiseau dans sa poche, et se sauve à toutes jambes.

Eh bien, leur cria le Précepteur, où allez-vous? approchez.

Cet ordre les obligea de s'arrêter. Ils s'avancèrent lentement, et les yeux baissés vers la terre.

*Le Précepteur.* Pourquoi donc fuyez-vous de ma présence?

*Robert.* C'est que nous étions en train de jouer.

*Le Précepteur.* Vous savez que je ne vous ai pas interdit les amusemens, et que je n'ai jamais tant de plaisir que lorsque je vous vois bien joyeux.

*Robert.* Nous avons peur que vous ne vinssiez nous gronder.

*Le Précepteur.* Est-ce que je vous gronde, lorsque vous prenez une récréation innocente? Vous avez fait, je le vois, quelques malices. Pourquoi avez-vous tous une main dans la poche? je veux favoir ce que c'est. Présentez-moi votre main et ce que vous y tenez.

(Ils présentent chacun la main avec un oiseau plumé.)

*Le Précepteur* (avec un mouvement mêlé de pitié & d'indignation). Et qui vous a donné l'idée de traiter de la sorte ces pauvres petites bêtes?

*Robert.* C'est qu'il est si drôle de voir sauter des moineaux sans plumes!

*Le Précepteur.* Vous trouvez donc bien drôle de voir souffrir d'innocentes créatures, et d'entendre leurs cris douloureux?

*Robert.* Non, certainement; mais je ne croyois pas que cela les fît souffrir.

*Le Précepteur.* Eh bien, approchez, je veux vous en convaincre.

(*Il lui tire quelques cheveux.*)

*Robert.* Aïe ! aïe !

*Le Précepteur.* Est-ce que cela vous fait mal ?

*Robert.* Vous croyez donc que cela fait du bien d'arracher des cheveux ?

*Le Précepteur.* Bon ! il n'y-en a qu'une douzaine.

*Robert.* Mais c'est trop.

*Le Précepteur.* Que feroit-ce donc si l'on vous arrachoit toute la chevelure ? Concevez-vous la douleur que vous en ressentiriez ? Voilà cependant le supplice que vous avez fait endurer à ces pauvres oiseaux, qui ne vous avoient fait aucun mal. Et vous, Mesdemoiselles, vous qui êtes nées avec un cœur plus sensible, vous l'avez souffert ?

Les deux petites filles étoient restées debout en silence ; mais en entendant ces dernières paroles, accablées du reproche, elles allèrent s'assoir ; et des larmes roulèrent dans leurs yeux.

Le Précepteur remarqua leurs regrets ; il en fut touché, et ne leur dit plus rien. Robert ne pleuroit pas ; et il chercha à se justifier de cette manière :

Je ne croyois pas leur faire du mal : ils ne cessioient pas de chanter ; et ils battoient des ailes, comme s'ils avoient du plaisir.

*Le Précepteur.* Vous appelez leurs cris des chansons ? Mais pourquoi chantoient-ils ?

*Robert.* Apparemment pour appeler leur père et leur mère ?

*Le Précepteur.* Sans doute. Et lorsque leurs cris les auroient attirés, que vouloient-ils leur témoigner en battant des ailes ?

*Robert.* Je ne le fais pas trop. C'étoit, peut-être, pour leur demander du secours.

*Le Précepteur.* Vous l'avez dit. Ainsi, si ces oiseaux avoient pu s'exprimer en langue humaine, vous les auriez entendus s'écrier : " Ah ! mon père et ma mère, sauvez-nous. Nous sommes malheureusement tombés entre les mains d'enfans barbares, qui nous ont arraché toutes nos plumes. Nous avons froid, nous souffrons. Venez nous réchauffer et nous panser, ou nous allons mourir."

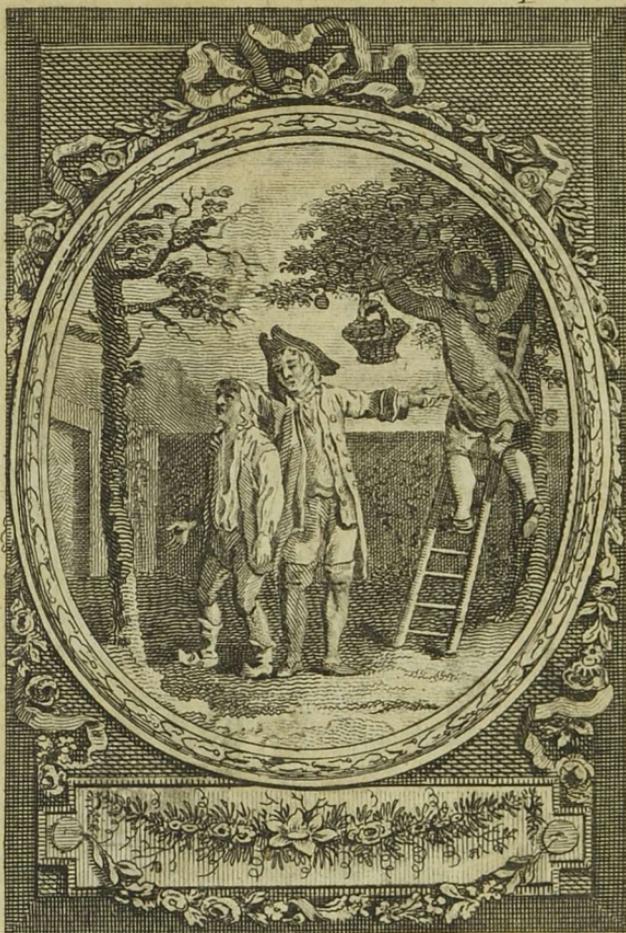
Les petites filles ne purent y tenir plus long-temps. Elles cachèrent, en sanglotant, leur visage dans leur mouchoir.

C'est



Les deux Pommiers.

V. 2. p. 45.



*Je te le livrai en bon état. Il  
pouvoit autant gagner par tes  
soins qu'il a perdu par ta  
négligence. — Vois la riche  
récolte de ton frère? —*

C'est toi, Robert, dirent-elles, qui nous as poussées à cette méchanceté. Nous en avons horreur.

Robert lui-même sentit, en ce moment, toute sa faute. Il en avoit déjà été puni par les cheveux que son Précepteur lui avoit arrachés : il le fut bien plus encore par les reproches de son cœur. Le Précepteur crut n'avoir pas besoin d'ajouter à ce double châtiment. Ce n'étoit pas en effet par un instinct de cruauté, mais seulement par un défaut de réflexion que Robert avoit commis ces meurtres. La pitié qu'il prit, dès le moment, pour toutes les créatures plus foibles que lui, ouvrit son cœur aux sentimens de bienfaisance et d'humanité qui l'ont animé tout le reste de sa vie.

---

## LES DEUX POMMIERS.

UN riche Laboureur étoit père de deux garçons, dont l'un avoit tout juste un an de plus que l'autre. Le jour de la naissance du second, il avoit planté, à l'entrée de son verger, deux pommiers d'une tige égale, qu'il avoit cultivés depuis avec le même soin, et qui avoient si également profité de leur culture, qu'on n'auroit jamais pu se décider entre eux pour la préférence. Lorsque ses enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les mena, un beau jour de printemps, devant les deux arbres qu'il avoit plantés pour eux, et nommés de leur nom ; et après leur avoir fait admirer leur belle tige, et la quantité de fleurs dont ils étoient couverts, il leur dit : Vous voyez, mes enfans, que je vous les livre en bon état. Ils peuvent autant gagner par vos soins, qu'ils perdroient par votre négligence. Leurs fruits vous récompenseront, en proportion de vos travaux.

Le cadet, nommé Etienne, étoit infatigable dans ses soins. Il s'occupoit tout le jour à délivrer son arbre des chenilles qui l'auroient dévoré. Il étaya sa tige d'un échelas, pour empêcher qu'elle ne prît une mauvaise tournure ; il piochoit la terre tout autour, afin qu'elle pût se pénétrer plus facilement des feux du soleil, et de l'humidité de la rosée. Sa mère n'avoit pas eu plus d'attentions pour lui, dans sa plus tendre enfance, qu'il en avoit pour son jeune pommier.

Michel, son frère, ne faisoit rien de tout cela. Il pas-  
soit

soit la journée à grimper sur le côteau voisin, d'où il jetoit des pierres aux passans. Il alloit chercher tous les petits payfans d'alentour, pour se battre avec eux. On ne lui voyoit que des écorchures aux jambes, et des bosses au front, des coups qu'il avoit reçus dans ses querelles. En un mot, il négligea si bien son arbre, qu'il n'y songea du tout qu'au moment où il vit dans l'automne celui d'Etienne, si chargé de pommes bigarrées de pourpre et d'or, que, sans les appuis qui soutenoient ses branches, le poids de ses fruits l'auroit entraîné à terre. Frappé à la vue d'une si belle récolte, il courut à son arbre, dans l'espérance d'en recueillir une tout au moins aussi abondante. Mais quelle fut sa surprise de n'y trouver que des branches couvertes de mousse, et quelques feuilles jaunies ! Plein de jalousie et de dépit, il alla trouver son père, et lui dit : Mon père, quel arbre m'avez-vous donné ? Il est sec comme un manche à balai ; et je n'aurai pas dix pommes à y cueillir. Mais mon frère !... Oh ! vous l'avez bien mieux traité. Ordonnez-lui du moins de partager ses pommes avec moi. Partager avec toi, lui répondit son père ? Ainsi le diligent auroit perdu ses sueurs pour nourrir le paresseux ! Souffre ; c'est le prix de ta négligence : et ne t'avise pas, en voyant la riche récolte de ton frère, de m'accuser d'injustice. Ton arbre étoit aussi vigoureux, et d'un aussi bon rapport que le sien. Il avoit une égale quantité de fleurs ; il est venu sur le même terrain ; seulement il n'a pas reçu la même culture. Etienne a délivré son arbre des moindres insectes ; tu leur as laissé dévorer le tien dans sa fleur. Comme je ne veux laisser rien perdre de ce que Dieu m'a donné, puisque je lui en dois compte, je te reprends cet arbre, et je lui ôte ton nom. Il a besoin de passer par les mains de ton frère, pour se rétablir, et il lui appartient dès ce moment, ainsi que les fruits qu'il y fera naître. Tu peux en aller chercher un dans ma pépinière, et le cultiver, si tu veux, pour réparer ta faute : mais si tu le négliges, il appartiendra encore à ton frère, puisqu'il me seconde dans mes travaux.

Michel sentit la justice de la sentence de son père, et la sagesse de son conseil. Il alla, dès ce moment, choisir dans la pépinière le jeune élève qu'il crut le plus vigoureux. Il le planta lui-même. Etienne l'aida de ses avis pour le cultiver. Michel n'y perdit pas un moment : plus de querelles avec ses camarades, encore moins avec lui-même ; car il se portoit de gaieté de cœur au travail. Il vit dans l'automne son



Si les Hommes ne te voient pas,  
Dieu te voit.

V. 2. p. 47.



*Dieu ne laisse jamais le bien  
sans récompense, ni le mal sans  
châtiment.*

son arbre répondre pleinement à ses espérances. Ainsi il eut le double avantage de s'enrichir d'une abondante récolte, & de perdre les habitudes vicieuses qu'il avoit contractées. Son père fut si satisfait de ce changement, qu'il lui céda, l'année suivante, de moitié avec son frère, le produit d'un petit verger.

---

*Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit.*

**M**ONSIEUR de la Ferrière se promenoit un jour dans les champs avec Fabien, son plus jeune fils. C'étoit un beau jour d'automne; et il faisoit encore grand chaud.

Mon papa, lui dit Fabien en tournant la tête du côté d'un jardin, le long duquel ils marchaient alors, j'ai bien soif.

Et moi aussi, mon fils, lui répondit M. de la Ferrière. Mais il faut prendre patience, jusqu'à ce que nous arrivions à la maison.

*Fabien.* Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du doynné. Ah! que j'en mangerois une avec grand plaisir!

*M. de la Ferrière.* Je le crois sans peine. Mais cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

*Fabien.* La haie n'est pas trop fourrée; et voici un trou par où je pourrois bien passer.

*M. de la Ferrière.* Et que diroit le maître du jardin, s'il étoit là?

*Fabien.* Oh! il n'y est pas sûrement, et il n'y a personne qui puisse nous voir.

*M. de la Ferrière.* Tu te trompes, mon enfant. Il y a quelqu'un qui nous voit, et qui nous puniroit avec justice, parce qu'il y auroit du mal à faire ce que tu me proposes.

*Fabien.* Et qui seroit-ce donc, mon papa?

*M. de la Ferrière.* Celui qui est présent par-tout, qui ne nous perd jamais un instant de vue, et qui voit jusque dans le fond de nos pensées, Dieu.

*Fabien.* Ah! vous avez raison. Je n'y songe plus.

Au même instant il se leva derrière la haie un homme qu'ils n'avoient pu voir, parce qu'il étoit étendu sur un banc

de

de gazon. C'étoit un vieillard à qui appartenoit le jardin, et qui parla de cette manière à Fabien :

“ Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton père t'a empêché de te glisser dans mon jardin, et d'y venir prendre une chose qui ne t'appartenoit pas. Apprends qu'au pied de ces arbres, on a tendu des pièges pour surprendre les voleurs ; tu t'y ferois cassé les jambes, et tu serois resté boiteux pour toujours. Mais puisqu'au premier mot de la sage leçon que t'a faite ton père, tu as témoigné de la crainte de Dieu, et que tu n'as pas insisté plus long-temps sur le vol que tu méditois, je vais te donner, avec plaisir, des fruits que tu désires.”

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, et porta à Fabien son chapeau rempli de poires.

M. de la Ferrière voulut tirer de l'argent de sa bourse pour récompenser cet honnête vieillard ; mais il ne put jamais l'engager à céder à ses instances. J'ai eu du plaisir, Monsieur, à obliger votre enfant, et je n'en aurois plus, si je m'en laissois payer. Il n'y a que Dieu qui paye ces choses-là.

M. de la Ferrière lui tendit la main par-dessus la haie, Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment ; mais il lui témoignoit sa reconnoissance d'une manière encore bien plus vive, par l'air d'appétit dont il mordoit dans les poires, dont l'eau ruisseloit de tous côtés.

Voilà un bien brave homme, dit Fabien à son papa, lorsqu'il eut fini la dernière, et qu'ils se furent éloignés du vieillard.

M. de la Ferrière. Oüï, mon ami ; il l'est devenu sans doute, pour avoir pénétré son cœur de cette grande vérité, que Dieu ne laisse jamais le bien sans récompense, et le mal sans châtement.

Fabien. Dieu m'auroit donc puni, si j'avois pris les poires ?

M. de la Ferrière. Le bon vieillard t'a dit ce qui te seroit arrivé.

Fabien. Mes pauvres jambes l'ont échappé belle. Mais ce n'est pas Dieu qui a tendu lui-même ces pièges ?

M. de la Ferrière. Non, sans doute, ce n'est pas lui-même. Mais les pièges n'ont pas été tendus à son insçu, et sans sa permission. Dieu, mon cher enfant, règle tout ce qui se passe sur la terre, et il dirige toujours les événemens de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, et à

punir

punir les méchans de leurs crimes. Je vais te raconter, à ce sujet, une aventure qui m'a trop vivement frappé dans mon enfance, pour que je puisse l'oublier de toute ma vie.

*Fabien.* Ah ! mon papa que je suis heureux aujourd'hui ! de la promenade, des poires, & une histoire encore !

*M. de la Ferrière.* “ Quand j'étois encore aussi petit que toi, & que je vivois auprès de mon père, nous avions deux voisins, l'un à la droite, l'autre à la gauche de notre maison. Le premier s'appeloit Dubois, & le second Verneuil.

“ M. Dubois avoit un fils nommé Silvestre ; & M. Verneuil en avoit aussi un, nommé Gaspard.

“ Derrière notre maison, & celles de nos voisins, étoient de petits jardins, séparés les uns des autres par des haies vives.

“ Silvestre, lorsqu'il étoit seul dans le jardin de son père, s'amusoit à jeter des pierres dans tous les jardins d'alentour, sans faire réflexion qu'il pouvoit blesser quelqu'un. M. Dubois s'en étoit aperçu, & lui en avoit fait de vives réprimandes, en le menaçant de le châtier, s'il y revenoit jamais. Mais par malheur, cet enfant ignoroit, ou n'avoit pu se persuader qu'il ne faut pas faire le mal, même lorsqu'on est seul, parce que Dieu est toujours auprès de nous, & qu'il voit tout ce que nous faisons. Un jour que son père étoit sorti, croyant n'avoir pas de témoins, & qu'ainsi personne ne le puniroit, il remplit sa poche de cailloux, & se mit à les lancer de tous les côtés.

“ Dans le même temps, M. Verneuil étoit dans son jardin, avec Gaspard son fils.

“ Gaspard avoit le défaut de croire, comme Silvestre, que c'étoit assez de ne pas faire le mal devant les autres, & que lorsqu'on étoit seul, on pouvoit faire tout ce qu'on vouloit.

“ Son père avoit un fusil chargé pour tirer aux moineaux qui venoient manger ses cerises, & il se tenoit sous un berceau pour les guetter. Dans ce moment, un domestique vint lui dire qu'un étranger l'attendoit dans le salon. Il laissa le fusil sous le berceau, & il défendit expressément à Gaspard d'y toucher. Gaspard se voyant seul, se dit à lui-même : Je ne vois pas le mal qu'il y auroit à jouer un moment avec ce fusil. En disant cet mots, il le prit, & se mit à faire l'exercice comme un soldat. Il présentoit les armes,



*[Faint, illegible handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]*

## LE BON FILS.

DRAME EN DEUX ACTES.

*Imité de l'Allemand de M. Engel.*

### PERSONNAGES.

JÉRÔME GUERIN, *laboureur.*

NICOLE GUERIN, *sa femme.*

COLETTE, *leur fille.*

BARBE, *mère d'Isidore.*

ISIDORE, *filz de Barbe.*

CHARLES GUERIN, *Capitaine de Cavalerie, filz de Jérôme.*

BONIFACE, *Magister.*

UN SERGENT *de recrues.*

DES SOLDATS.

DES PAYSANS.

*La Scène est sous un berceau, devant la chaumière de Jérôme Guerin.*

### ACTE I.

#### SCENE I.

*Isidore.*

**J**E ne la vis pas hier de toute la journée. Il y a plus d'un an que je n'avois passé un jour entier sans la voir. Que peut-il donc lui être arrivé ? Tout est paisible dans la cabane. Ah ! Colette, peux-tu dormir tranquille, lorsque tu fais combien je dois souffrir ?.... Est-ce qu'elle ne m'aime plus ? Est-ce qu'elle en aimeroit un autre que moi ? Ah ! Colette, Colette !

## SCENE II.

*Ifidore, Colette.*

*Colette (en le contrefaisant).* Ah! Ifidore, Ifidore!.....  
Allons, me voici.

*Ifidore.* Vous voilà bien joyeuse, Colette!

*Colette.* Es-tu fâché que j'aye du plaisir à te voir?

*Ifidore.* Vous n'en auriez pas eu hier, sans doute; & c'est ce qui vous a fait manquer au rendez-vous.

*Colette.* Eh bien, vas-tu me gronder? Crois-tu que je n'aye pas autant souffert que toi?

*Ifidore.* Oh! c'est-il bien vrai, Colette? Je suis à présent aussi joyeux, que j'étois fâché tout à l'heure. Mais, qu'est-ce qui t'a donc empêchée de venir?

*Colette.* Tu sais que c'étoit hier le premier jour du mois, & que les lettres de mon frère arrivent toujours, sans manquer, ce jour-là.

*Ifidore.* Eh bien?

*Colette.* Je cours sur les quatre heures à la poste voisine pour chercher la lettre, la porter à mon père, & t'aller trouver. On me dit à la poste d'attendre, & que le Courier ne peut tarder. J'attends en m'impatientant. Mon père, inquiet de mon retard, arrive bientôt après. Au bout d'un quart d'heure survient aussi ma mère. Pouvois-je les quitter? Nous attendons encore. Le soir approche. On nous dit que le Courier n'arrivera que dans la nuit. Nous nous retirons bien affligés. Falloit-il laisser mon père & ma mère se désoler tout seuls, pour courir après toi? Là, voyons, pouvois-je le faire?

*Ifidore.* Non; tu as toujours raison. Je ne te gronde plus. Mais pourquoi ces airs d'impatience? Où veux-tu donc aller?

*Colette.* Voir si la lettre est arrivée. Mon père & ma mère sont dans une inquiétude terrible. Ils aiment tant mon frère, & mon frère les aime tant!

*Ifidore.* Et toi, Colette, m'aimes-tu bien aussi?

*Colette.* Mon frère qui n'étoit que simple Soldat, & qui est devenu Capitaine!

*Ifidore.* Oui, Colette; mais....

*Colette.*

*Colette.* Qui a aujourd'hui cinquante, cent, deux cents Cavaliers à ses ordres.

*Ifidore.* Il est bien heureux, ton frère !

*Colette.* Qu'il doit avoir bonne grâce sur son cheval, avec son uniforme en or ! Oh ! c'est une belle chose, Ifidore, que d'être Capitaine ! Conçois-tu bien cela ?

*Ifidore.* Hélas ! je ne le conçois que trop bien. Il va peut-être maintenant rougir de me voir entrer dans sa famille, moi qui n'ai ni uniforme en or, ni deux cents Cavaliers à mes ordres.

*Colette.* Non, Ifidore, ne te rends pas malheureux par tes craintes. Mon frère honore & respecte l'état où mon père a vécu soixante ans. C'est l'état qu'il auroit eu lui-même, si l'on n'étoit venu l'enlever à la charrue. Il ne choisira pas dans un autre état un époux à sa sœur.

*Ifidore.* Ah ! Colette, que tu me ravis !

## SCENE III.

*Jérôme, Colette, Ifidore.*

*Jérôme.* Es-tu déjà de retour ? Où est cette lettre ? Voyons.

*Colette.* Mon père, je ne suis pas encore allée à la poste.

*Jérôme.* Et tu restes-là à jaser ?

*Colette.* J'allois partir. J'y cours de toutes mes jambes. Viens avec moi, Ifidore.

*Jérôme.* Oui, c'est le moyen d'être bientôt de retour. Allez ensemble ; mais ne vous amusez pas en chemin. Colette, tu diras, en passant, au Magister Boniface de venir me lire la lettre que tu nous rapporteras.

## SCENE IV.

*Jérôme.* Que ce Courier me donne de chagrin par son retardement ! Je n'ai pu me tranquilliser de toute la nuit, ni consoler ma pauvre femme. Ah ! mon cher fils, que ta tendresse nous cause tour à tour de plaisir & d'inquiétude !

## SCENE V.

*Jérôme, Nicole.*

*Nicole.* Eh bien ! cette lettre ne vient donc point ? Je ne fais quelle crainte me tourmente.

*Jérôme.* Ne t'impatiente pas, ma chère femme, nous allons recevoir de ses nouvelles. Nous le reverrons bientôt lui-même, j'en suis sûr. Ah ! je le demande tous les jours à Dieu.

*Nicole.* Il est Soldat, mon ami : un Soldat n'est pas sûr un moment de sa vie. Combien cela me désole ! Souvent, lorsqu'on nous lit ses lettres, & que tu crois que je pleure de joie, c'est de chagrin que je pleure. Il me vient en pensée que c'est peut-être sa dernière. Et cet argent qu'il nous envoie toujours, je ne puis y toucher, que mon cœur ne se ferre. C'est avec cet argent, me dis-je à moi-même, que le Roi paye son sang ; & nous, qui sommes ses père & mère, nous pouvons le prendre, & le dépenser à nous donner nos aïses ! Ah ! mon ami quand aurons-nous la paix ?

*Jérôme.* On dit qu'elle est déjà faite, & même que les régimens s'en retournent dans leurs quartiers.

*Nicole.* Ah ! si c'étoit vrai !

*Jérôme.* Cela est sûr, ma chère femme ; tu peux y compter. Nous aurons la paix, avant que nous nous en doutions. Et alors notre Charlot viendra en garnison dans quelque ville voisine ; & nous, nous irons nous y promener une fois la semaine.

*Nicole (avec transport).* Ah ! deux, trois fois, mon ami ! Une fois n'est pas assez. Quelle joie de le revoir ! Mais qui fait si nous le reconnoîtrons ?

*Jérôme.* Ah ! je reconnoîtrai bien mon fils, peut-être.

*Nicole.* En habit d'Officier, mon ami, tout galonné d'or, avec un ruban à la boutonnière, & une croix ?

## SCENE VI.

*Jérôme, Nicole, Boniface.*

*Boniface.* Bonjour, père Jérôme, bonjour, mère Nicole.

*Jérôme.*

*Jérôme & Nicole.* Bonjour, notre Magister. (*Ils le prennent par la main.*)

*Boniface.* Eh bien, vous avez donc reçu des nouvelles de votre fils ? Où est sa lettre, que je vous la lise ?

*Jérôme.* Nous ne l'avons pas encore reçue ; & je suis dans une impatience....

*Boniface.* Je le crois bien ; quand ce ne seroit que pour l'honneur de recevoir des nouvelles d'un Capitaine. Mais comment diantre est-il parvenu jusque-là ? Je n'en fais rien, moi ; car vous m'avez soufflé sa dernière lettre, pour vous la faire lire par Monsieur le Bailli.

*Nicole.* Vous ne le savez donc pas, M. Boniface ? Oh ! conte-lui un peu cela, mon ami.

*Boniface.* Oui, voyons, voyons. Conte-moi cela, père Jérôme.

*Jérôme.* Tenez, mon cher M. Boniface, voici ce que c'est. Dans la dernière bataille....là....près de....je ne me souviens jamais du nom ; tout son régiment étoit culbuté ; la plupart des Officiers tués ou blessés ; mon fils avoit reçu un coup de feu ; mais il n'y fit pas attention. Il rassembla, comme il put, trois cents hommes, (*avec plus de vivacité*) les mena à l'ennemi, tomba dessus, le sabre à la main. Il eut un cheval tué sous lui ; il s'en fit donner un autre, & il sortit du feu avec cinquante hommes. Son Général vit tout cela, le nomma sur le champ Capitaine, & lui donna la croix, en l'assurant qu'il auroit soin de sa fortune.—Oui, Monsieur le Magister, c'est comme je vous le dis ; voilà ce que mon fils a fait.

*Boniface.* Oh ! c'est un brave garçon ! Je m'en étois déjà aperçu, lorsqu'il étoit à l'école. Quand les enfans du village jouoient entre eux, c'étoit toujours Charlot qui menoit la bande : & lorsqu'ils avoient des querelles, c'étoit toujours lui qui frappoit le plus fort.—C'étoit déjà en lui, père Jérôme. Cela lui est tout naturel.

*Jérôme (en riant).* N'est-ce pas ?

## SCENE VII.

*Jérôme, Nicole, Colette, Boniface.*

*Colette (en courant).* Mon père ! mon père ! voici la lettre, la voici ! Voilà aussi votre argent du mois. Il y a douze écus.

*Jérôme.* Un louis, veux-tu dire ?

*Colette.* Non, non, le maître de la poste y a regardé à deux fois. Douze écus.

*Jérôme.* Le bon Charlot ! je peux bien vivre avec un louis, peut-être.

*Colette.* Et du vin encore, mon père ! Le Marchand de vin qui a un gros nez rouge-bleu, s'est trouvé en même temps que moi à la poste. Il venoit de recevoir l'ordre de vous en livrer un panier tout plein. Isidore est allé le chercher.

*Boniface.* Un panier tout plein ?

*Jérôme.* Il y aura quelque chose de cela pour vous, M. Boniface. Mais il faut, en attendant, que vous buviez avec moi le peu qui nous est resté du dernier, pendant que vous nous lirez la lettre. Va, ma bonne femme, apporte-nous de ce vin, & trois verres, avec quelque chose pour déjeuner. Et toi, Colette, donne ici une table & trois chaises, dépêche-toi.

*Nicole & Colette (en s'en allant).* Mais au moins, ne lisez pas sans nous, je vous prie.

*Boniface.* Soyez tranquilles. Est-ce que je fais lire à jeun ?

## SCENE VIII.

*Jérôme, Boniface, Colette (qui va & vient).*

*Jérôme.* Ouvrez toujours la lettre, M. le Magister ; nous ne la lirons pas pour cela. Je suis pourtant bien curieux de savoir ce qu'il dit de la paix, & s'il viendra bientôt.

*Boniface.* De la paix, dites-vous ? On en parle beaucoup ; mais je ne saurois le croire. On enrôle toujours à force ; & ce matin même, ne vient-il pas d'arriver un Sergent avec quelques Soldats ?

*Jérôme.* Pour recruter ?

*Boniface.* Vraiment oui. Et s'ils alloient vous enlever le prétendu de votre fille ? Prenez-y garde, père Jérôme, prenez-y garde ; c'est un jeune drôle bien découpé.

*Colette (qui s'est approchée pour écouter).* Oh ! mon Dieu ! que dites-vous, M. Boniface.

*Jérôme.* Ne crains rien, ma fille, tu sais qu'il est exempt.

*Boniface.* A la bonne heure. Mais ouvrons....  
Quelle  
belle

belle écriture a votre fils ! Comme c'est propre & lisible ! C'est pourtant moi à qui il en a l'obligation.

(Il crache & commence à lire.)

“ MON TRÈS-CHER PÈRE.”

*Jérôme* (avançant la tête vers le Magister, pour mieux entendre). O mon bon Charlot !

*Boniface*. “ Comme la paix vient d'être signée, c'est la dernière fois que je vous écris du camp pour...”

*Jérôme*. Dieu soit loué ! Nous l'avons donc enfin la paix. Comme ma bonne femme va être bien aise !

*Boniface* (lisant). “ Pour vous envoyer l'argent du mois que vous avez bien voulu accepter.”

*Jérôme*. Oûi, mon fils.

*Boniface* (lisant). “ Ces jours passés, mon père, j'ai goûté le plus grand plaisir que j'aye jamais eu de ma vie. Il faut que je vous le conte.”

*Jérôme* (avec joie). Ah ! voyons ! voyons !

*Boniface*. “ Mon Général me fit l'honneur de m'inviter à sa table...”

*Jérôme*. A sa table, mon Charlot, à sa table ? Ah ! comme les autres auront ouvert de grands yeux ! Tous ces grands officiers ! Eh bien, eh bien ?

*Boniface*. “ Il s'entretint long-temps avec moi, & me donna, sur ma conduite, beaucoup de louanges que je ne mérite pas. Enfin, il me demanda de quelle maison j'étois, où j'étois né, qui étoit mon père ?”

*Jérôme* (riant). Comment ! jusqu'à s'informer de moi ; son Général ! Eh bien, qu'est-ce qu'il lui a répondu ? Oh ! voyons vite, mon cher Monsieur Boniface.

*Boniface* (lisant). “ Je lui dis le nom de notre village & le vôtre ; que vous étiez un pauvre laboureur ; mais que je ne vous changerois pas pour tout autre au monde, malgré votre état.”

*Jérôme* (levant les mains). Bonté divine ! Il me semble l'entendre.

*Boniface* (lisant). “ Mon Général fut touché de mon amour pour vous. Il prit le verre qu'il avoit devant lui, me porta votre santé en présence de toute la table, en m'ordonnant de vous le faire savoir, & de vous assurer de sa bienveillance.”

*Jérôme* (sautant de joie). Oh ! cela est-il possible, Monsieur Boniface ! Son Général ! Quelque Prince !

*Boniface.* Oûi, comme vous venez d'entendre, il a bu à votre fanté.

*Jérôme (il court, hors de lui-même, vers la cabane, & s'écrie).* Femme ! femme ! laisse tout cela, ma chère femme. Viens vîte ! viens vîte !

*Nicole (de l'intérieur de la cabane).* Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

*Jérôme.* Mais, viens donc, que je te conte ; viens, te dis-je, viens donc.

## SCENE IX.

*Jérôme, Boniface, Nicole.*

*Jérôme (embrassant Nicole).* Ah ! ma bonne chère femme, quel fils tu m'as donné !

*Nicole (posant sur la table le déjeûner, dont le Magister s'empare, sans faire semblant de rien).* Qu'y a-t-il donc, mon cher homme ? Je suis déjà toute tremblante d'aïse. Avons-nous la paix ?

*Jérôme.* C'est bien autre chose ! Oûi, la paix ; & notre fils a dîné à la table de son Général ; & son Général s'est informé de notre village & de moi ; & mon fils lui a répondu que je n'étois qu'un pauvre laboureur ; mais qu'il ne me changeroit pas pour tous les pères du monde. Ah ! je pleure de joie ! Et là-dessus, son Général a bu publiquement à ma fanté, & m'a fait assurer de sa bienveillance (*Nicole frappe ses mains à plusieurs reprises*). Oûi, ma chère femme, il faut à présent que nous buvions à la fanté de notre Général.—Allons, toi, prends cela, femme ; & vous, notre cher maître d'école, prenez celui-ci, & moi celui-là. Choquons tous ensemble (*il ôte son chapeau*). Tous à la fois. Vive notre Général !

*Boniface.* Ma foi, il n'en boit pas de meilleur.

*Jérôme.* Ecoutez, donc Monsieur Boniface ? il faudra, s'il vous plaît, que vous écriviez à mon fils comme quoi j'ai pris ma revanche de son Général ; qu'il le remercie de ma part, & qu'il l'assure que je l'aime de tout mon cœur. N'y manquez pas, au moins. Il ne seroit peut-être pas mal de lui écrire à lui-même en droiture.

*Boniface.* Bon ! Père Jérôme, y pensez-vous ?

*Nicole.* Mais si la paix est faite, mon ami ?

*Jérôme.*

*Jérôme.* Sans doute qu'elle est faite, puisque notre fils nous l'écrit.

*Nicole (avec tendresse, s'appuyant sur le bras de Jérôme, & laissant éclater sa joie).* Il retournera donc bientôt, mon cher ami. Il ne manquera sûrement pas de venir nous voir. Nous le reverrons donc enfin.

*Jérôme.* Doucement, notre femme, nous allons entendre tout cela.

*Nicole.* Ah! s'il pouvoit venir avant le mariage de Colette, ce seroit un double plaisir.

*Jérôme.* Patience, patience, M. Boniface aura la bonté de continuer.

*Nicole.* Oui, oui, continuez, je vous prie; peut-être qu'il nous apprendra quelque autre chose.

*Boniface (il cherche, en se rasséyant, où il en est resté. Nicole passe de son côté, & lui prête attention).* De m'inviter à sa table?...Où en suis-je resté?...A votre santé....En m'ordonnant...Oui, c'est ici. " En m'ordonnant de vous le faire savoir, & de vous assurer de sa bienveillance. Il ne me fut pas possible de me contenir davantage, tant j'étois ému. Je m'élançai de ma place, &...."

## SCENE X.

*Jérôme, Nicole, Colette, Boniface.*

*Colette (sanglottant & criant).* Au secours! au secours! mon père, les enrôleurs!

*Jérôme.* Comment! qu'est-ce qu'il y a?

*Nicole (courant avec inquiétude à Colette).* Remets-toi donc, ma fille; qu'est-il arrivé?

*Colette.* Les enrôleurs nous enlèvent Isidore.

*Boniface.* Quoi! Et le vin qu'il porte aussi?

*Nicole.* O Dieu! quel malheur!

*Jérôme.* De force, à présent que la paix est faite? Il faut qu'il y ait quelque coquinerie là-dessous.

*Colette.* Mais allez donc, mon père; voyez si vous pourrez le faire relâcher. Vous êtes aussi bien son père que le mien. Ce Sergent aura du respect pour vous, j'en suis sûre. Tout le monde vous respecte.

*Jérôme.* Innocente que tu es! comme si tout le monde étoit de notre village!

## SCENE XI.

*Jérôme, Nicole, Barbe, Boniface, Colette.*

*Barbe.* Je n'en puis plus. Je suis morte de douleur.

*Nicole.* Ah! que je vous plains, ma bonne mère Barbe! Au moins si notre fils étoit à présent ici pour nous tirer de peine!

*Jérôme.* Femmes, appeaisez-vous, appeaisez-vous; le mal n'est peut-être pas si grand que vous l'imaginez. Est-ce qu'on arracheroit un fils unique de la charrue? Cela seroit inouï. J'y vais. Je leur parlerai.

*Colette.* Et moi aussi, mon père, je vous suis. Je prierai, je pleurerai, je crierai, jusqu'à ce qu'on nous le rende.

## SCENE X.I.

*Nicole, Boniface.*

*Nicole.* Ah! pourquoi la vieilleffe ne me permet-elle pas de les suivre? Mais vous, Monsieur Boniface, vous qui parlez comme une harangue, que n'allez-vous leur en imposer?

*Boniface.* Non, non, mon devoir est de m'attacher aux plus affligés; & je ne vous quitte pas.

*Nicole (avec inquiétude).* Ciel! n'entends-je pas déjà du bruit dans le village? pourvu qu'il n'arrive pas de malheur à mon pauvre homme! Allez voir un peu, Monsieur le Magister.

*Boniface.* Y pensez-vous? Moi, moi?

*Nicole.* Vous êtes un homme comme il faut, Monsieur; un homme savant.

*Boniface.* Ouidà; c'est justement le pis. Ces bourrus ne demandent pas mieux que de tomber sur nous autres Savans. Mêlez-vous de vos livres, me diroient-ils, de par tous les diables. De mon côté, je suis un peu vif: qui fait ce qu'il en arriveroit? Non, non, il faudroit n'avoir jamais fourré le nez dans la science.

*Nicole.* Vous êtes de nos amis, Monsieur Boniface, & vous ne voulez pas nous secourir?

*Boniface,*

*Boniface.* Mais, foyez donc raisonnable, après tout, mère Nicole. Songez donc à mon état. Je puis bien vous donner des conseils, des consolations en François & en Latin, tant que vous en voudrez : mais des secours, vous savez bien que ce n'est pas mon office ?

*Nicole.* Je n'aurois jamais attendu cela de vous. Eh bien, je vais tâcher de m'y traîner, moi.

## SCENE XIII.

*Boniface (seul).*

Où, m'aller fourrer parmi ces jeunes drôles ! Je n'ai que vingt marmots dans mon école ; & ces espiègles me luttinent toute la journée. Jugez, quand je serois au milieu d'une troupe de grands pendants. Je n'aurois pas là de verges pour leur en imposer. Je pense qu'il vaut mieux achever cette bouteille, & finir en même temps la lettre.... Je suis curieux de savoir....

*(Il verse du vin dans son verre, & commence à lire tout bas ; puis dit tout haut.)*

Le 6 ! Ho ! ho ! c'étoit hier.

*(Il continue de lire avec empressement.)*

Le 7 ! Ah ! les voilà tous hors d'embarras !

*(Il avale son vin.)*

Il n'y a pas un instant à perdre.

*(Il verse une seconde fois du vin, & le boit.)*

Je cours les rappeler.

*(Il verse & boit une troisième fois.)*

Les momens sont précieux.

*(Il regarde à travers la bouteille ; & voyant qu'il n'y reste plus rien, il court vers la porte, en criant :)*

Jérôme ! Nicole ! Ils sont trop loin ; ils ne m'entendent pas. Oh ! cette nouvelle va me réconcilier avec Nicole. Quel dommage ce seroit de se brouiller avec ces bonnes gens, qui viennent de recevoir un panier plein de nectar de cette excellence !

## ACTE II.

## SCENE I.

*Jérôme, Nicole, Isidore, Barbe, Colette, un Sergent, des Soldats, des Paysans.*

*Le Sergent (aux Soldats).*

QU'ON me l'emmene ; allons, qu'est-ce que ces piailleries ?

*Les Paysans (l'un après l'autre).* Prendre le dernier d'une famille !...un fils unique !...Non, le Roi ne l'entend pas comme cela....Il ne fauroit le prétendre.

*Le Sergent.* Vous avez beau dire, vous autres manans (*frappant sur sa poche*), j'ai mes ordres ici, & cela suffit.

*Les Paysans (l'un après l'autre).* Vos ordres ! vos ordres ! Il n'y a rien de cela dans vos ordres....On n'a jamais donné ordre de laisser un champ à l'abandon.

*Jérôme (faisant signe aux Paysans de se taire).* Ecoutez, mon cher Monsieur, avec de bonnes paroles, on fait bien des choses.

*Le Sergent.* De bonnes paroles ? Je n'attends que cela. Voyons de quel poids sont les vôtres ?

*Jérôme.* Tenez, Monsieur le Sergent, j'aime le Roi de tout mon cœur ; & si je n'étois sûr que la paix est faite, & qu'il est hors d'embarras ; si je le voyois tellement embourbé qu'il auroit peine à se tirer d'affaire....

*Le Sergent.* Est-ce là tout ? Qu'est-ce que tout cela signifie ?

*Jérôme.* Mais écoutez seulement, Monsieur le Sergent.

*Le Sergent (s'appuyant sur sa canne).* Eh bien ?

*Jérôme.* Ce jeune homme est le prétendu de ma fille ; c'est un fils unique ; mais, malgré tout cela, je serois le premier à vous dire : Emmenez-le avec vous. Que peut-il avoir de plus pressé, que d'aller se battre pour son Roi ? Prenez-moi aussi, vous dirois-je. Ma tête est déjà toute grise. Mon visage est couvert de rides ; mais je ne suis encore ni assez vieux, ni assez cassé pour ne pas me battre comme un autre. La gloire de mon fils m'a donné de la vigueur. Je  
me

me battraï tant que je serai en état de porter un fusil ; & lorsque je n'en pourrai plus de vieillesse & de fatigue, j'exhorterai encore les jeunes gens qui seront à mes côtés, à se comporter bravement. Si j'en vois quelqu'un qui ait envie de lâcher le pied, je me jetterai à travers son chemin ; & il faudra, avant de pouvoir s'enfuir, qu'il passe sur le corps d'un pauvre vieillard. Oui, sur mon ame, Monsieur le Sergent, voilà ce que je dirois, si les choses en étoient à cette extrémité.

*Le Sergent.* Et moi, je dirois, vieux bon homme, que vous ne savez ce que vous dites.

*Jérôme (s'avançant d'un pas).* Monsieur le Sergent, votre conduite pourroit vous coûter cher. Si vous faites le maître avec nous, nous saurons bien trouver le vôtre quelque part : & si j'écrivois à mon fils le Capitaine....

*Le Sergent.* Vous ? un fils Capitaine ? mais quand vous en auriez dix, je n'ai autre chose à vous dire, sinon qu'il me faut Isidore, ou de l'argent.

*Jérôme.* Comment, Monsieur, vous prenez aussi de l'argent ? & vous le prenez des propres sujets du Roi ?

*Le Sergent.* Moi, tout comme le Roi ; excepté que je prends la peine de le lever moi-même. Trente écus, ou il marchera.

*Jérôme.* Trente écus ? comment les trouver dans tout le village ?

*Nicole.* Ah ! par pitié, Monsieur le Sergent....

*Le Sergent.* Pitié ! Nous nous embarrassons bien de la pitié, nous autres Soldats. Si vous étiez en pays ennemi donc, ce seroit bien pis. Là, il n'y a point de quartier. Il faut donner de l'argent, ou ses oreilles.

*Nicole (tressaillant d'horreur).* O mon Dieu !

*Le Sergent.* Parbleu ! le moyen de conserver de la pitié dans un camp. On vous casse bras & jambes comme rien ; on ne voit que cela tous les jours.... Enfin, je vous donne encore un quart d'heure : après quoi, de l'argent, ou Isidore marche.

*(Il sort avec ses Soldats.)*

*Colette.* Donnez-moi le bras, mère Barbe, que je vous aide à le suivre. Ah ! ne le quittons pas.

*Jérôme (aux Paysans).* Et vous aussi, suivez-le, mes amis.

*(Les Paysans sortent.)*

## SCENE II.

*Jérôme, Nicole.*

*Nicole.* O mon Dieu ! quelle méchanceté ! N'aurons-nous jamais un jour tout entier de bonheur ?

## SCENE III.

*Jérôme, Nicole, Boniface (essoufflé).*

*Jérôme.* Vous nous avez donc abandonnés, Monsieur Boniface ?

*Boniface.* Comment diantre ? Il y a un quart d'heure que je cours après vous.

*Jérôme.* Qu'y a-t-il donc de nouveau ? vous avez l'air tout joyeux. Ignorez-vous qu'on ne veut pas relâcher Isidore ?

*Boniface.* On ne veut pas ? Ah ! on ne veut pas ? Oh ! je saurai bien vous le faire rendre, moi (*frappant sur la lettre*). Le voici, le voici dans la lettre.

*Nicole.* Dans la lettre ? Dans la lettre de mon fils ?

*Boniface.* Oui, il y est. Votre fils arrive aujourd'hui.

*Jérôme.* Aujourd'hui, Monsieur Boniface ?

*Boniface.* Ecoutez seulement. (*Il lit.*)

“ Notre régiment, mon père, a aussi l'ordre de retourner dans ses quartiers. Le six du mois prochain, l'escadron que je commande passera devant votre village.”  
Voyez-vous, père Jérôme, c'est comme qui diroit hier.

*Jérôme.* Est-il possible ? Que me dites-vous là ?

*Nicole.* Hier ? & il n'est pas encore ici ?

*Boniface.* Attendez, attendez. Ecoutez la suite.

*(Il continue.)*

“ Au plus tard, mon père, ce sera le sept au matin. Et comme alors je ne serai éloigné que d'un quart de lieue de votre village, je laisserai mon escadron au Lieutenant, pour vous aller trouver. J'aurai au moins le plaisir de vous voir un instant, vous & ma bonne mère, & de vous embrasser.”

*Jérôme (avec vivacité).* Oh ! quel plaisir ! Il vient donc ! Je vais au-devant de lui, notre chère femme ; j'irai jusqu'à  
la

la prairie. Je veux l'appeler, lui tendre les bras ; je veux lui crier, du plus loin que je le verrai : Mon fils ! mon cher fils !

*Nicole.* Ne me quitte pas, mon ami ; comment pourrois-je te suivre, moi qui suis si foible ? Faut-il qu'il imagine que je l'aime moins que toi ?

*Boniface.* Oui, oui, restez, père Jérôme. Donnez-moi seulement vos douze écus ; donnez vite.

*Jérôme.* Pourquoi donc, mes douze écus ?

*Boniface.* Pour retenir le Sergent, sous prétexte d'un à compte des trente écus qu'il demande. Et lorsqu'ensuite votre fils viendra....

*Jérôme.* Fort bien. Les voilà, Monsieur Boniface. Courez, voyez ce que vous pourrez faire. Car, moi, je ne puis, en ce moment, penser qu'à mon fils.

(*Boniface sort, en courant.*)

## SCENE IV.

*Jérôme, Nicole.*

*Nicole.* Au moins, ne t'en vas pas, mon ami, je t'en prie. Je ne saurois rester après toi. Il vaut mieux que tu montes sur cette petite colline. Tu le verras encore plutôt de là.

*Jérôme.* Tu as raison, ma femme. Ah ! tout mon sang me bout dans les veines d'impatience & de plaisir.

*Nicole* (*pendant que Jérôme monte sur la colline*). Il revient donc, enfin. O Ciel ! il revient, pour la première fois, après tant d'années si longues ! Ah ! comme le cœur me bat ! J'ai eu une grande joie, quand il est venu au monde ; mais celle-ci est plus grande encore. (*Elle crie à Jérôme :*) Eh bien, mon cher homme, ne vois-tu rien ?

*Jérôme* (*sur la pointe des pieds, & tenant sa main sur ses yeux*). Pas encore, ma chère femme ; le soleil m'éblouit.

*Nicole* (*allant vers la colline*). Pourvu que nous ne nous foyons pas réjouis mal à propos. Descends un peu, & donne-moi la main pour monter. Je suis sûre que je le verrai de plus loin que toi.

*Jérôme.* Quel nuage de poussière ! Est-ce un troupeau ? Non, je vois reluire des armes. Les voici qui viennent par la montagne, les chevaux les uns contre les autres. Ce sont eux, ma chère femme, ce sont eux.

*Nicole.*

*Nicole.* Et notre fils ?

*Jérôme.* Il ne sauroit être bien loin.

*Nicole.* Attends, attends. (*Elle s'efforce en vain de monter sur la colline.*)

*Jérôme.* Mais qui est-ce qui vient vers nous au grand galop ? Il entre dans le village (*Jérôme jette son chapeau en l'air*). Femme ! femme ! le voilà qui faute à bas de son cheval. C'est notre Charlot.

*Nicole.* Oh ! bon Dieu ! Je suis toute hors de moi ! Il faut que j'aille à sa rencontre. (*Elle court vers le chemin, en tendant ses bras. On entend ces cris répétés :*) Mon fils ! Ma mère !

## SCENE V.

*Jérôme, Nicole, Le Capitaine.*

*Le Capitaine* (*entrant dans le moment où Jérôme vient de descendre*). Mon digne & respectable père !

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

*Jérôme.* Ah ! mon fils ! (*ils s'embrassent une seconde fois*). Encore une fois, mon fils. C'est à présent que je m'aperçois que je n'ai plus mes forces. Je ne saurois te serrer dans mes bras comme je le voudrois. Mais mes larmes te disent ce que je ne puis t'exprimer. Tu as un père reconnoissant.

*Nicole* (*lui mettant une main sur l'épaule, & tenant de l'autre une des siennes*). Oh ! pour cela, oui, mon fils ; & une mère qui ne l'est pas moins.

*Le Capitaine.* Que me parlez-vous de reconnoissance ? Mes chers parens ! est-ce donc vous qui m'avez des obligations ?

*Jérôme.* Paix, mon cher fils. Je veux le dire devant tout le monde, que tu m'as bien plus rendu, que je ne t'ai donné. Tu fais toute ma consolation, tout le bonheur de ma vieillesse. C'est toi qui me fais vivre, qui prolonges mes jours.

*Nicole.* Tu nous fais mille plaisirs, que je ne saurois te rendre.

*Le Capitaine.* Et ne font-ce pas les plus grands plaisirs que je puisse me faire à moi-même ? Mon bonheur en seroit-il un, si votre tendresse ne vous le faisoit partager avec moi ?

Oui,

Où, croyez-moi, mes bons, mes chers parens, je n'ai jamais cessé de penser à vous, de rapporter tout à vous. Lorsqu'il m'est arrivé quelque chose d'heureux, je me suis fort peu soucié de l'avantage qui devoit m'en revenir. Le plus grand plaisir que j'en ressentois, c'étoit de penser à celui que vous en auriez. Mais de tous ceux que j'ai goûtés dans ma vie, il n'y en a jamais eu de si grand, de si touchant pour mon cœur, que celui dont je jouis en ce moment, où je vois vos yeux remplis de larmes. (*Leur prenant la main à chacun, & les regardant tour à tour*). O mes honnêtes parens ! je ne saurois me rassasier de vous voir.—Mais remettez-vous, remettez-vous. Je ne puis m'arrêter longtemps. Que faites-vous ? Comment passez-vous votre vieillesse ? Comment vivez-vous ? Où est ma sœur, que je n'ai connue qu'au berceau ? Faites-moi la voir.

*Jérôme*. Elle nous donne bien de la consolation ; & nous allons la marier, si tu l'approuves. Je cours te la chercher, mon fils. J'y cours. (*Se retournant, après avoir fait quelques pas*). Mais je suis si troublé... Il faut que je te dise auparavant....

*Nicole*. Sans toi, peut-être, elle alloit devenir bien malheureuse. Son prétendu, mon cher fils....

*Jérôme*. Il vient de nous être enlevé par un Sergent, qui, heureusement, est encore ici. Il attend, pour le délivrer, trente écus que je lui ai fait promettre, espérant que tu allois venir. O quel bonheur que tu nous sois arrivé aujourd'hui !

*Le Capitaine*. Allez, allez, mon père, tâchez de l'attirer dans ce lieu, sans lui dire que j'y suis. N'en dites rien non plus à ma sœur.

*Jérôme*. Bon Dieu ! Comment pourrois-je m'en tenir ? J'aimerois bien mieux crier à tous ceux que je rencontrerais : Il est ici ! il est ici !  
(*Il sort.*)

## SCENE VI.

*Nicole, Le Capitaine.*

*Le Capitaine* (*regardant tout au tour de lui, & prenant ensuite sa mère par la main*). Que ce séjour est charmant ! Ce n'est que dans ce moment que je reconnois le lieu de ma naissance ! Voilà la cabane après laquelle j'ai tant soupiré !  
Voilà

Voici l'endroit où nous nous asséyions sur la verdure avec nos voisins dans les belles soirées d'été? Voilà encore cette colline que j'avois choisie pour mes jeux! O douces années de mon enfance! De tout ce que je vois ici, ma mère, il n'y a rien qui ne me rappelle quelques marques de votre tendresse. Mais quoi! vous ne me dites rien?

*Nicole.* Ma joie est trop grande, mon cher fils, elle ne fauroit fortir de mon cœur. Je voudrois être seule, & pouvoir pleurer tout à mon aise. D'ailleurs aussi je pense...

*Le Capitaine.* Ne vous contraignez pas, ma mère; que voulez-vous dire?

*Nicole.* Que tu n'es plus notre égal à présent, que tu es trop au-dessus de nous.

*Le Capitaine.* Moi, trop au-dessus de vous! Oh! étouffez cette pensée; les liens que la nature a formés entre nous, ne font-ils pas les plus tendres? Ne doivent-ils pas m'être toujours sacrés? Ne suis-je pas bien sûr qu'il n'y a pas de cœurs au monde auxquels je sois aussi cher qu'aux vôtres? Et le mien, ne doit-il pas vous être plus attaché qu'à tout autre dans l'univers? (*Il l'embrasse*). Ah! croyez, ma mère, que je vous aime toujours aussi vivement, aussi tendrement que jamais.

*Nicole.* Oui, je te crois. Aussi l'ai-je bien mérité. Je ne pense qu'à toi. Je ne rêve que de toi. Combien de nuits j'ai passées auprès de ton père à me désoler! Je craignois toujours de ne plus te revoir avant de mourir.

## SCENE VII.

*Nicole, Le Capitaine, Colette.*

*Colette (courant à sa mère, sans voir le Capitaine).* Qu'est-ce que c'est donc, ma mère? Savez-vous pourquoi mon père m'a commandé de courir ici? (*Apereevant le Capitaine, d'un air craintif.*) Ah! un Officier!

*Le Capitaine (bas à Nicole).* Ma mère! est-ce là ma sœur?

(*Nicole lui fait signe qu'oui. Il va pour l'embrasser.*)

L'aimable physionomie!

*Colette (se défendant).* Fi donc, Monsieur l'Officier!

*Nicole (à Colette).* Comment, Colette, à ton frère?

*Le Capitaine (à Nicole).* Quels grands yeux elle me fait!

(à Co-

(à Colette). Oûi, Colette, ton frère; & je me flatte que c'est ton frère chéri.

Colette. Quoi! ma mère, ce bel Officier, c'est mon frère Charlot?

Le Capitaine (en l'embrassant). Quelle aimable naïveté!

Colette (courant toute joyeuse vers sa mère). Ah! ma mère, nous n'avons donc plus rien à craindre. Isidore est à nous.

## SCENE VIII.

Jérôme, Nicole, Le Capitaine, Boniface, Barbe, Colette, Isidore, Le Sergent, & quelques Paysans.

Jérôme (montrant son fils). Tenez, Monsieur le Sergent, voilà celui qui vous payera les trente écus.

Le Sergent (consterné). Que vois-je? un Officier! (Il ôte son chapeau avec respect.)

(Colette court à Isidore. Les Paysans tantôt se regardent les uns les autres, tantôt regardent le Capitaine, & se donnent à entendre que c'est le fils de Jérôme.)

Jérôme. Oûi, c'est lui, mes enfans, c'est mon fils. Réjouissez-vous tous avec moi.—Comment pourrois-je seul suffire à ma joie?

Le Capitaine (au Sergent). Vous avez usé ici de violence, mon ami. Où sont vos ordres?

Le Sergent (les lui remettant d'un air troublé). Les voici, Monsieur le Capitaine.

Le Capitaine. De quelle compagnie êtes-vous?

Le Sergent. De la compagnie du Capitaine Martineau.

Le Capitaine (après avoir regardé les ordres). Et vous osez produire de pareils ordres? Je connois votre Capitaine, & je vous connois aussi, vous. Quel étoit votre projet? D'extorquer de l'argent des sujets du Roi, & de profiter ensuite du voisinage de la frontière pour désertier?

Le Sergent (d'un air suppliant). Monsieur le Capitaine!

Le Capitaine. Taisez-vous, misérable. Vous avez abusé du noble état de soldat. Vous ne l'avez regardé que comme un privilège qui vous donnoit la facilité d'exercer plus librement vos brigandages. Il est temps que vous en receviez le châtement.

(Aux

(Aux Paysans qui sont au fond du théâtre.)

Ayez soin de le garder jusqu'à nouvel ordre. Arrêtez aussi ses complices, & conduisez-les avec lui chez le Juge.

(Quelques-uns des Paysans emmènent le Sergent.)

## SCENE IX.

Jérôme, Nicole, Le Capitaine, Boniface, Barbe, Colette, Isidore,  
& quelques Paysans.

*Le Capitaine.* Approche, ma chère sœur. Est-ce là ton prétendu ? Il est d'une jolie tournure. Je fais gré à Colette de son choix.

*Colette (en rougissant).* Oh ! je le crois bien ! N'est-il pas vrai, mon frère ?

*Isidore.* Quoi ! Monsieur le Capitaine, vous voulez bien l'approuver ? moi qui ne suis qu'un laboureur !

*Le Capitaine.* Et qu'étoit mon père ? n'es-tu pas né d'honnêtes pères ?

*Nicole (lui présentant Barbe).* Oüï, mon fils, voilà sa mère Barbe ; c'est la plus brave femme de tout le canton.

*Le Capitaine.* Que je l'embrasse & la félicite. Mes enfans, je ne serai pas tout-à-fait heureux, si je ne suis de vos noces. Je me charge de tous les frais.

*Barbe & Isidore.* Ah ! Monsieur le Capitaine !

*Le Capitaine.* Mais n'aperçois-je pas là Monsieur Boniface ?

*Boniface (s'avancant).* Oüï, Monsieur le Capitaine, prêt à vous servir.

*Le Capitaine.* Eh ! c'est ma plus ancienne connoissance (il lui tend la main). Je me reproche de l'avoir fait un peu enrager autrefois.

*Boniface.* Oublions le passé ! le présent m'est trop honorable. Monsieur le Capitaine, savez-vous bien que c'est moi qui leur ai lu toutes vos lettres ? J'ai répandu votre gloire dans tout le pays. Vraiment il m'en revenoit un peu aussi pour ma part.

*Le Capitaine.* Oüï, Monsieur Boniface, je le reconnois avec plaisir. Vos instructions ne m'ont pas été inutiles pour mon avancement.

*Boniface (lui fait une inclination pédantesque, & se relève en se rengorgeant.—A part).* Qui croiroit que j'ai donné le fouet à un Capitaine ?

*Le Capitaine.* Mon père, tous ces honnêtes gens font-ils de ce hameau ?

*Jérôme.* Oui, mon fils ; ce sont nos voisins. Ils ont tous eu bien des soins pour notre vieillesse.

*Le Capitaine.* Je vous en remercie, mes bons amis.

*Les Paysans (s'approchant familièrement).* Le brave Monsieur ! Il ne nous méprise pas. Soyez mille fois le bienvenu, Monsieur le Capitaine. Nous avons toujours eu bien du plaisir, quand nous avons appris de vos nouvelles.

*(Le Capitaine prend chacun d'eux par la main.)*

*Jérôme.* Tout ce que je vois de toi, mon cher fils, m'enchanté, & me fait croire le bien que j'en ai entendu dire. Tu t'es sûrement toujours comporté en honnête homme dans ton métier de Soldat.

*Le Capitaine.* Toujours, mon père. C'est à vos leçons & à celles de ma mère, que je le dois. Il n'y a aucun endroit dans le monde où l'on puisse maudire ma mémoire. Mais je me flatte qu'il y en a plusieurs où on la bénira.

*(Il regarde à sa montre.)*

Mais mon temps est écoulé. Il faut que je vous quitte, mes chers parens.

*Nicole.* Quoi ! déjà ? déjà ?

*Jérôme.* Encore un moment. A peine avons-nous eu le temps de vous regarder.

*Le Capitaine.* Il faut absolument que je rejoigne la marche. Soyez bien persuadés que mon cœur seul suffiroit pour me retenir, si mon devoir ne m'appeloit ailleurs. Mais oserois-je vous demander une chose, avant de vous quitter.

*Jérôme & Nicole.* Tout, mon fils, tout.

*Le Capitaine.* Eh bien, mes chers parens, venez vous établir chez moi. Disposez de ma maison, comme vous disposez de mon cœur. Ne vivons plus séparés. Que tout ce que j'ai soit à vous.

*Jérôme & Nicole.* Mon cher fils.....

*Le Capitaine.* Vous hésitez ? Ah ! il faut que votre consentement soit tout-à-fait volontaire. Ce ne seroit pas un bonheur pour moi, dès que ce n'en seroit pas un pour vous.

*Jérôme.* Ecoute, mon cher fils ; nous sommes vieux, & nous attendons la mort. Laisse-nous mourir ici, où nous avons vécu. Laisse-nous mourir dans cette cabane, qui nous est si chère ; c'est dans cette cabane que tu es né. Pourvu  
que

que tu nous y viennes voir souvent, c'est tout ce que nous demandons.

*Le Capitaine.* Oh ! surement, surement, mon père.

*Nicole.* Et nous, mon cher fils, nous te rendrons tes visites. Ce sera autant de jours de fête pour nous ; & pendant tout le chemin, nous remercierons le Ciel de nous avoir donné un tel fils.

---

## LA PHYSIONOMIE.

**M**ONSIEUR d'Orville ayant un jour surpris sa fille Agathe fort occupée devant son miroir, ils eurent, à ce sujet, l'entretien suivant.

*M. d'Orville.* Te voilà bien parée, Agathe ; tu as sans doute des visites à recevoir, ou à rendre ?

*Agathe.* Oui, mon papa ; je dois aller passer la foirée chez les Demoiselles S. Aubin.

*M. d'Orville.* J'ai cru que tu allois figurer dans quelque cercle de Duchesses. A quoi bon toute cette parure pour des amies que tu vois tous les jours ?

*Agathe.* C'est que, mon papa, c'est que....lorsqu'on va chez les autres, on ne doit pas être en désordre, comme on l'est chez soi.

*M. d'Orville.* Tu es donc ordinairement en désordre chez toi ?

*Agathe.* Oh ! non ; mais vous sentez que cela doit faire une différence.

*M. d'Orville.* J'entends : tu veux dire qu'on doit être un peu mieux arrangée. Mais il m'a semblé, en entrant, que tu t'occupois aussi du soin de ta mine & de ton maintien. Ton miroir te dit-il que tes études t'ayent réussi ? (*Agathe baisse les yeux, & rougit.*) Quel est donc ton dessein ?

*Agathe.* Mon papa, c'est qu'on n'est pas fâchée de plaire, &....sur-tout, qu'on ne veut pas se montrer d'une manière à faire peur.

*M. d'Orville.* Ha ! ha ! il dépend donc de nous de plaire, ou de faire peur ?

*Agathe.* Non pas tout-à-fait. J'entendois par là....ce qu'on entend ordinairement par faire peur.

*M. d'Orville.*

*M. d'Orville.* Je serois bien aise de l'apprendre. Cela peut me servir aussi à moi.

*Agathe.* Mais, par exemple, lorsqu'on est criblé de petite-vérole, qu'on a le nez épaté, la bouche trop fendue, & les yeux chassieux.

*M. d'Orville.* Grâces à Dieu, tu n'as aucune de ces difformités, & tu as même une physionomie assez drôle. Que te faut-il de plus pour ne pas être à faire peur, & pour plaire généralement ?

*Agathe.* Ah ! mon cher papa, je ne fais comment cela se fait : mais il y a dans le nombre de mes amies des mines fort jolies qui ne me plaisent guère. Il y en a d'autres, au contraire, qui me plaisent beaucoup, quoiqu'on ne les trouve pas jolies.

*M. d'Orville.* Peux-tu me faire confidence de tes sentimens ? Fais-moi d'abord connoître celles qui sont d'une jolie figure, & qui cependant n'ont pas le bonheur de te plaire.

*Agathe.* Cela est aisé. Je vous nommerai d'abord Mademoiselle Blondel. Elle a une peau fine & blanche comme la peau d'un œuf, des yeux bleus, une bouche vermeille ; mais elle a des airs penchés qui la font paroître plus petite qu'elle ne l'est en effet. Elle tourne la tête sur son épaule, de manière à se démonter le visage ; elle traîne ses syllabes si lentement, que ses paroles semblent ne pas tenir ensemble ; & elle vous regarde en parlant, comme si elle attendoit votre admiration pour ses sentences. Je vous nommerai ensuite Mademoiselle Armand, l'aînée, qui passe pour la plus belle de la ville ; mais elle a une mine si fière & si railleuse, que, lorsque nous sommes rassemblées, nous ne pouvons nous ôter de l'esprit qu'elle nous méprise, ou qu'elle se moque de nous. Pour Mademoiselle Durand, la jolie brune, elle a un maintien si décidé, & un ton si tranchant, qu'un garçon rougiroit....

*M. d'Orville.* Doucement. De ce train-là, nous irions bientôt à la médifance. Nomme-moi plutôt celles qui, sans être jolies, ont su trouver grâce à tes yeux.

*Agathe.* Vous connoissez bien Emilie Jansin ? La petite-vérole l'a cruellement maltraitée ; il lui en est même resté une tache sur l'œil gauche. Malgré cela, elle a une figure si agréable, qu'on croit y voir la bonté, la douceur & la complaisance. La cadette Armand louche tant soit peu, parce que, dans son enfance, on lui a mis une espèce de paravent sur les yeux, qu'elle a eus rouges pendant plus d'un an. Elle regarde à droite pour voir ce qui est à gauche.

Eh bien, on s'y accoutume, & nous l'aimons toutes à la folie ; elle a tant de vivacité, tant de gaieté !

*M. d'Orville.* Tu le vois : les avantages extérieurs, & pour m'exprimer avec plus d'étendue, une peau blanche & douce, de belles dents, un nez bien tourné, une bouche vermeille, une taille fine & dégagée ; en un mot, toutes les beautés de la figure ou de la personne ne suffisent donc pas uniquement pour plaire. Il faut encore une physionomie heureuse, & des manières engageantes.

*Agathe.* Très-certainement, mon cher papa ; car autrement je ne saurois expliquer comment des personnes me plaisent, qui ne sont ni jolies, ni d'une belle taille, & comment d'autres me déplaisent avec tous ces avantages.

*M. d'Orville.* Mais pourrois-tu me dire pourquoi les premières ont quelque chose dans la physionomie qui nous flatte plus agréablement que les traits réguliers des secondes ?

*Agathe.* Parce qu'apparemment on y découvre quelques marques du caractère, & que l'on est porté à croire que ceux qui ont un air de bonté dans les traits de la figure, doivent avoir un bon cœur.

*M. d'Orville.* Lorsque tu étois devant ton miroir, tu cherchois sans doute à donner à ton visage un air de bonté, pour qu'on imaginât que tu as aussi de la bonté dans le caractère ?

*Agathe.* Ne vous moquez pas de moi, mon papa, je vous prie.

*M. d'Orville.* Ce n'est pas mon dessein. Mais tu me disois toi-même tout à l'heure que tu voulois plaire, & tu convenois que ce moyen est le plus sûr pour y parvenir ?

*Agathe.* Certainement, oui.

*M. d'Orville.* Mais crois-tu qu'une pareille mine ne puisse pas être trompeuse, ou qu'on puisse se donner le talent de plaire, & le déposer ensuite à sa volonté ?

*Agathe.* Je le crois, mon papa ; car je vous ai entendu dire cent fois à vous & à d'autres personnes : Je n'aurois jamais cru de cette petite fille qu'elle eût une physionomie si menteuse : Cet homme a l'air de la probité même, & il nous a trompés : Celui-ci, ou celui-là fait si bien composer son visage, qu'on jureroit qu'il possède toutes les vertus.

*M. d'Orville.* Mais étoit-il alors question de personnes que nous eussions vues long-temps, souvent, ou de bien près.

*Agathe.* Ah ! je ne fais pas.

*M. d'Orville.* Ce faux jugement ne pourroit-il pas aussi provenir

provenir d'un manque de sagacité, ou de ce qu'on n'a pas assez remarqué si ces personnes ont toujours eu la même physionomie, ou si elles ne l'ont prise seulement que dans telle, ou telle occasion; ou enfin, si tout, en elles, parle & agit d'après le même système?

*Agathe.* Que voulez-vous dire, par-là, mon papa?

*M. d'Orville.* Si tout s'accorde si bien, la figure, les yeux, le son de la voix, tous les traits du visage, que rien ne se démente & ne se contredise.

*Agathe.* Oh! voilà bien des choses pour faire attention à tout cela! Je croirois cependant que si je voyois quelqu'un long-temps, & souvent, & que j'apportasse bien de l'attention à cet examen, je ne pourrois pas m'y tromper.

*M. d'Orville.* Pauvre enfant! ne t'y fie pas.

*Agathe.* Mais au moins, je pense que je puis bien voir dans mes amies ce qui est affecté, ou ce qui est naturel.

*M. d'Orville.* Ainsi, tu crois être assez instruite dans l'art de se contrefaire, & avoir assez de pénétration & de jugement pour distinguer, sur un visage, la vérité de l'hypocrisie? En vérité, je n'en aurois jamais tant attendu d'une tête si légère.

*Agathe.* Oh! j'ai bien remarqué dans Mademoiselle Blondel, que sa petite bouche, ses grands yeux, ses tours de tête, & sa voix traînante, ne sont pas naturels; &, au contraire, que la mine fière & moqueuse de Mademoiselle Armand l'aînée, & les manières libres & hardies de Mademoiselle Durand, n'ont rien d'affecté, parce que l'une est réellement vaine & dédaigneuse, & l'autre impudente.

*M. d'Orville.* Peut-être ne sont-elles pas encore assez avancées dans l'art de prendre une physionomie étrangère? Quoi qu'il en soit, tu penses que nos aversions & nos penchans, nos vertus & nos défauts se peignent sur notre visage, & qu'on peut lire sur les traits d'une personne, comme dans un livre, ce qu'elle est au fond de son cœur?

*Agathe.* Pourquoi pas? Je n'ai encore vu aucune personne colère, avec une physionomie douce; aucune personne envieuse, avec une physionomie riante; aucune personne d'un caractère dur, avec une physionomie tendre. Voyez seulement notre voisine, Madame de Gernon, de quel œil elle regarde les gens, comme si elle vouloit les dévorer; & comme elle parle d'une voix grondeuse! Toutes les fois que la vieille Demoiselle d'Angennes vient chez nous, & que maman a compagnie, regardez bien comme ses yeux tournent autour d'elle, pour voir si quelque femme a quelque

chose de nouveau, ou de brillant dans sa parure, & de que<sup>l</sup> air de jalousie elle la parcourt tout entière, de la tête aux pieds, comme si elle souffroit de son bonheur.

*M. d'Orville.* Franchement, on ne risque pas beaucoup à juger sur leurs visages, que l'une est envieuse, & l'autre colère. Cependant, ne pourroit-il pas arriver quelquefois que la nature eût donné, avec des inclinations perverses, une figure prévenante, ou, au contraire, des traits ignobles, avec un cœur généreux ?

*Agathe.* Je n'en fais rien. Mais j'aurois de la peine à le croire.

*M. d'Orville.* Et pourquoi donc ?

*Agathe.* C'est que l'on voit à la figure d'une personne si elle est foible ou robuste, saine ou malade ; & qu'il doit en être de même du caractère.

*M. d'Orville.* Je vais cependant te citer deux traits historiques, qui semblent contrarier tes idées.

Un homme, nommé Zopire, très-habile Physionomiste, se piquoit, d'après l'examen de la conformation & de la figure d'une personne, de distinguer ses mœurs & ses passions dominantes. Ayant un jour considéré Socrate, il jugea que ce ne pouvoit être qu'un homme d'un mauvais esprit, & livré à des penchans vicieux, dont il nomma quelques-uns. Alcibiade, l'ami & le disciple de Socrate, qui connoissoit tout le mérite de son maître, ne put s'empêcher de rire du jugement du Physionomiste, & de le taxer d'une profonde ignorance. Mais Socrate avoua qu'il avoit réellement reçu de la nature des dispositions à tous les vices qu'on venoit de lui reprocher, & qu'il ne s'en étoit préservé que par les efforts continuels de sa raison.

Esope, cet esclave doué de tant d'esprit, étoit si hideux & si contrefait, que, lorsqu'on l'exposa en vente, aucun de ceux qui l'eurent envisagé, ne céda à la prière qu'il leur faisoit de l'acheter, jusqu'à ce que ses réponses spirituelles l'eussent fait connoître. Voilà deux exemples qui semblent établir le contraire de ce que tu soutenois.

*Agathe.* En vérité, cela m'étonne par rapport à Socrate, dont je vous ai souvent entendu parler avec admiration, & par rapport à Esope, dont j'ai lu les fables avec tant de plaisir. Je les aurois crus l'un & l'autre de la plus belle figure du monde. Mais j'en reviens encore à ce que je vous ai dit, qu'on peut être laid, & avoir cependant un je ne sais quoi de sagesse, d'esprit, ou de bonté dans la physionomie.

*M. d'Or-*

*M. d'Orville.* Tu as raison : les chagrins & les maladies peuvent déformer les traits. Mais ce n'étoit pas le cas de Socrate. Il convenoit même qu'il avoit eu d'abord des inclinations vicieuses, & les traits de sa figure s'y rapportoient à merveille.

*Agathe.* Il me semble que sa réponse peut expliquer la difficulté. Il étoit né avec de mauvais penchans ; mais comme il avoit en même temps beaucoup de raison, & qu'il vit bien que la colère, l'orgueil & l'envie étoient des vices affreux, il les combattit, & vint à bout de les vaincre. Son cœur se purgea de ces défauts ; mais sa physionomie en garda encore la trace.

*M. d'Orville.* Tu me parois bien preste à la réplique. Il y a même quelque chose de vrai dans ton raisonnement. J'aurai cependant une petite question à te faire. Supposé que Mademoiselle Armand, cette petite fille orgueilleuse, dont tous les traits expriment la hauteur, l'amour-propre & le dédain, instruite par les sages représentations de ses parens, se fût bien convaincue de la folie de sa vanité, ou que des revers & des maladies lui fissent une loi de chercher à se rendre agréable aux autres, par l'affabilité, la douceur & la complaisance, en sorte qu'elle devînt tout l'opposé de ce qu'elle est aujourd'hui ; supposé qu'il en fût de même de tes autres amies, par rapport aux défauts que tu leur reproches, ces traits d'orgueil, d'affectation & d'impudence se conserveroient-ils sur leurs figures ? Et lorsque, par des efforts redoublés & soutenus, elles seroient parvenues à changer leurs vices en des vertus contraires, le même changement ne s'opèreroit-il pas dans leur physionomie ?

*Agathe.* Certainement oui, mon papa.

*M. d'Orville.* Ainsi, la vérité pourroit bien se trouver entre nos deux raisonnemens. Socrate s'étoit livré pendant toute sa jeunesse à la folie de ses passions. Il avoit même gardé long-temps son humeur colère, puisqu'il prioit ses amis de l'avertir toutes les fois qu'ils le verroient prêt à s'y livrer. Lorsque, dans un âge plus mûr, il se fut instruit à l'école de la sagesse, il commença sans doute à combattre ses vices, à s'en corriger de jour en jour, & à s'élever peu à peu au plus haut degré de perfection dans toutes les vertus morales ; mais il étoit trop tard pour corriger aussi sa physionomie. Ses fibres & ses nerfs s'étoient roidis ; la beauté de son ame ne pouvoit plus percer sur sa figure. Elle étoit comme le soleil dans un ciel chargé de nuages &

de brouillards. Dans l'enfance, au contraire, où les traits ont plus de souplesse & de flexibilité, les diverses affections de l'ame viennent tour à tour s'y peindre dans toute leur énergie. Ainsi, l'expression des vertus y remplacera celle des vices, si les vertus ont remplacé les vices dans le fond du cœur. C'est comme un voile léger qui, placé tour à tour sur la tête d'une belle Circassienne, ou d'une Nègresse hideuse, laisse facilement entrevoir la beauté de l'une, & la laideur de l'autre. Je ne fais si je m'explique assez clairement pour toi.

*Agathe.* Oh! je vous ai compris à merveille, grâce à vos comparaisons; & pour vous prouver que j'en ai bien saisi l'esprit, je veux vous en faire une à mon tour. J'ai souvent gravé, sans peine, sur un jeune arbrisseau les lettres de mon nom, ou les chiffres de l'année: mais je n'aurois pu en venir à bout sur un vieux arbre: l'écorce eût été trop dure, & trop raboteuse.

*M. d'Orville.* Comment donc? tu m'étonnes. Mais quand ta comparaison ne seroit pas tout-à-fait exacte, il est toujours vrai que, si nous ne prenons que dans un âge avancé l'habitude des vertus, nous en paroîtrons moins aimables aux yeux des autres, parce que nos traits long-temps accoutumés à peindre nos penchans vicieux, ne se prêteront qu'avec peine à l'expression de nos sentimens actuels. Et que devons-nous en conclure?

*Agathe.* Qu'il faut....qu'il faut....

*M. d'Orville.* Réfléchis bien à ton idée, avant de t'exprimer.

*Agathe.* Qu'il faut travailler de bonne heure, à se donner une physionomie de vertu.

*M. d'Orville.* Mais si nous n'étions pas dans notre cœur ce que notre physionomie annonce, ce contraste ne se feroit-il pas remarquer? Tu disois tout à l'heure de Mademoiselle Blondel, qu'elle n'étoit pas ce qu'elle vouloit qu'on la crût. Ainsi tu vois....

*Agathe.* Je vois qu'il faut s'efforcer d'être réellement ce qu'on veut paroître. Ainsi, par exemple, veut-on avoir l'air d'être doux, modeste, réservé, bienfaisant? Il faut combattre toutes les inclinations qui nous empêcheroient de l'être en effet: autrement notre physionomie seroit bientôt démasquée. Est-on, dans la vérité, doux, modeste, réservé, bienfaisant? Les traits de notre visage le peindront aussi.

*M. d'Or-*

*M. d'Orville.* Très-bien, ma chère Agathe. Et n'est-ce pas là une excellente recette, pour se procurer la véritable beauté, le vrai don de plaire? Combien feroient malheureux ceux à qui la nature a refusé ses charmes, si l'espérance de se donner une physionomie aimable & engageante, ne pouvoit lui faire acquérir la bonté du cœur, & les vertus les plus agréables aux yeux de Dieu & des hommes! Crois-moi, ma chère fille, ne vas pas chercher dans ton miroir l'art de paroître meilleure que tu ne le ferois en effet. Mais lorsque tu te sentiras agitée de quelque passion, cours aussitôt le consulter. Tu verras la laideur de la colère, ou de la jalousie, ou de la vanité; demande-toi alors à toi-même, si cette image peut-être agréable aux regards de l'homme, ou de Dieu.

*Agathe.* Oui, mon papa, votre conseil est très-sage, & je le suivrai. Mais je tirerai encore un autre avantage de vos leçons.

*M. d'Orville.* Et lequel.

*Agathe.* Je regarderai attentivement ceux à qui j'aurai à faire, & je chercherai à découvrir sur leur physionomie ce que je dois penser sur leur compte.

*M. d'Orville.* Garde-t'en bien, ma fille. Le premier moyen répugne à la civilité, & ne convient guère à la modestie de ton sexe: le second seroit très-dangereux avec ta candeur & ton inexpérience. Pour démêler, dans les traits d'une personne, son caractère & sa pensée, il faut une longue étude, des observations répétées, & un regard très-perçant. Tu te verrois sans cesse trompée dans ta confiance, ou dans tes antipathies. L'usage du monde t'instruira par degrés. Ne tourne maintenant tes études que sur toi-même, & emploie toutes les forces de ton ame à acquérir des vertus, pour en devenir plus aimable & plus belle.

---

## NARCISSE ET HYPOLITE.

**N**ARCISSE & Hypolite, à peu près du même âge, étoient amis dès la plus tendre enfance. Les maisons de leurs parens étant voisines, ils avoient occasion de se voir tous les jours.

M. de Choisy, père de Narcisse, occupoit une place distinguée dans la Magistrature, & jouissoit d'un immense revenu. Le père d'Hypolite, au contraire, nommé M. de Merville, ne possédoit qu'une fortune bornée; mais il vivoit content, & toutes ses vues tendoient à rendre son fils heureux, par les avantages d'une sage éducation, puisqu'il ne pouvoit lui laisser de grandes richesses. Il choisit, pour cet objet, les moyens les plus dignes de sa prudence.

Hypolite avoit à peine atteint l'âge de neuf ans, qu'il étoit formé à tous les exercices du corps, & que son esprit étoit enrichi de plusieurs connoissances utiles. Comme il étoit toujours dans le travail & le mouvement, il avoit acquis une santé robuste; & content de lui-même, heureux de la tendresse de ses parens, il ne respiroit qu'une douce gaieté, dont l'impression se répandoit sur tous ceux qui avoient le bonheur de vivre auprès de lui.

Son petit voisin Narcisse le sentoit bien; & du moment qu'il n'étoit plus avec Hypolite, il ne savoit à quoi s'amuser.

Pour se délivrer de l'ennui qui le tourmentoit, il mangeoit continuellement sans avoir faim, buvoit sans soif, & s'assoupiroit sans besoin de sommeil. Aussi ne se passoit-il pas un seul jour qu'il n'éprouvât des langueurs d'estomac, ou des douleurs de tête violentes.

M. de Choisy avoit, comme M. de Merville, le tendre projet de faire le bonheur de son fils. Mais il avoit pris malheureusement, pour y parvenir, des moyens tout-à-fait opposés.

Narcisse, dès le berceau, avoit été élevé dans la mollesse. Il avoit toujours derrière lui un domestique pour lui avancer un fauteuil, lorsqu'il vouloit changer de place. On l'habilloit & on le déshabilloit, comme s'il avoit été privé de l'usage de ses mains. Il sembloit que tous ceux qui l'entouroient, étoient chargés de respirer pour lui, & qu'il ne vivoit point par lui-même.

Lorsqu'Hypolite, en veste légère de toile, aidoit son père à cultiver, pour son amusement, un petit jardin, Narcisse, en bel habit brodé, se faisoit traîner dans un carrosse, pour faire des visites avec sa maman.

S'il alloit quelquefois se promener à la campagne, & qu'il voulût s'asseoir dans une prairie, on avoit soin d'étendre sous lui les coussins de la voiture, de peur qu'il ne s'enrhumât sur le gazon.

Accoutumé à voir prévenir ses moindres fantaisies, tout ce qui s'offroit à ses yeux, excitoit un moment ses desirs. Et plus on s'empressoit à les satisfaire, plutôt il en étoit dégoûté.

Pour lui épargner le plus léger sujet d'humeur, sa mère avoit ordonné à tous ses domestiques de respecter jusqu'aux caprices de son fils. Cette lâche condescendance l'avoit rendu si fantasque & si impérieux, qu'il étoit devenu un objet de haine & de mépris pour tous les gens de la maison.

Après ses parens, Hypolite étoit le seul qui l'aimât, & qui supportât patiemment ses boutades. Il avoit l'art de ployer son humeur, & de le rendre même joyeux comme lui.

Comment fais-tu donc pour être toujours si gai? lui dit un jour M. de Choisy.

Comment je fais, lui répondit-il? Je n'en fais trop rien. Cela vient de soi-même. Mon papa me dit cependant qu'on n'est jamais parfaitement heureux, si l'on ne fait mêler le travail aux plaisirs. Je l'ai bien éprouvé lorsqu'il vient des étrangers à la maison, & que, pour leur faire fête, tous nos travaux sont suspendus; je ne m'ennuie jamais que ces jours-là. C'est ce mélange d'exercices & d'amusemens qui fait aussi que je me porte toujours bien. Je ne crains ni les vents, ni la pluie, ni les ardeurs du midi, ni les faïcheurs du soir; & j'ai déjà labouré une partie de mon jardin, lorsque le pauvre Narcisse est encore enseveli dans son lit.

M. de Choisy poussa un soupir; & ce jour même il alla consulter M. de Merville sur les moyens qu'il falloit prendre pour rendre son fils aussi sain & aussi gai qu'Hypolite.

M. de Merville se fit un plaisir de répondre à ses questions, & il lui exposa le plan qu'il avoit suivi.

Les forces de l'esprit & celles du corps, lui dit-il, doivent être également exercées, si l'on ne veut qu'elles deviennent aussi inutiles que ces trésors enfouis dans la terre, & ignorés de leurs possesseurs. On ne peut rien imaginer de plus contraire au bonheur & à la santé de ses enfans, que de les porter à la puïllanimité, en les accoutumant à la mollesse, & de céder, par une cruelle complaisance, à leurs bizarres & tyranniques volontés. A quelles contrariétés n'est pas exposé, pour toute sa vie, un homme qui est accoutumé, dès l'enfance, à voir flatter toutes ses folles imaginations, lorsque, dans le nombre des vœux les plus ardens de son cœur, à peine en verra-t-il un seul s'accomplir, & qu'il sera

réduit à murmurer lâchement contre sa destinée, quand il devoit le plus souvent remercier le Ciel de la résistance qu'il oppose à ses vœux insensés? Il ajouta, avec un mouvement de joie inexprimable, qu'Hypolite ne seroit certainement pas cet homme malheureux.

M. de Choisy fut frappé de ce discours, & il résolut de conduire son fils au bonheur par la même voie.

Hélas! il étoit trop tard. Narcisse avoit déjà douze ans; & son ame dès long-temps énervée, étoit hors d'état de soutenir les efforts qui fatiguoient tant soit peu sa foiblesse. Sa mère, aussi foible que lui, supplioit son époux de ne pas tourmenter leur bien-aimé. Son époux, lassé de ces supplications, abandonna le sage projet qu'il avoit conçu; & le bien-aimé, s'enfonça de plus en plus dans sa funeste mollesse.

Le dépérissement de son corps & la dégradation de son ame augmentèrent dans une égale proportion, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Ses parens l'envoyèrent alors à Paris pour prendre ses grades en Philosophie, & de-là passer à l'étude du Droit. Hypolite devoit entrer dans la même carrière, il suivit son jeune ami.

J'ai oublié de dire qu'Hypolite, dans les diverses connoissances qu'il avoit acquises, n'avoit eu d'autres maîtres que son père. Narcisse avoit eu autant de maîtres qu'il y a de connoissances à acquérir; & il en avoit passablement retenu quelques termes. C'étoit là le fruit de toutes ses études.

L'esprit d'Hypolite, au contraire, étoit comme un vaste jardin bien aéré, & de toutes parts exposé aux rayons bien-faisans du soleil, où se fécondoient rapidement, par une heureuse culture, les semences qu'on y avoit répandues. Riche déjà d'instructions, il en désiroit avidement de nouvelles. Son application & sa bonne conduite offroient des modèles d'émulation à ses camarades. La douceur de son ame, la vivacité de son esprit, & l'enjouement de son caractère, inspiroient l'attrait le plus vif pour sa société. Tous l'aimoient, tous aspiraient à devenir ses amis.

Narcisse, dans les premiers temps, s'étoit fait une joie de loger avec lui. Bientôt, son orgueil, humilié de la considération qu'Hypolite avoit acquise, ne put lui permettre d'en être plus long-temps le témoin. Il s'en sépara sur un prétexte frivole.

Livré à lui-même & blasé dans ses goûts, il soupiroit après

après le plaisir, & il faisoit inconsidérément tout ce qui paroissoit lui en offrir la trompeuse image.

Je n'entreprendrai point de vous dire combien de fois il eut à rougir de lui-même, & comment, d'étourderie en étourderie, il tomba dans les derniers égaremens. Il vous suffira de savoir qu'il retourna dans la maison paternelle avec un principe de mort dans le sein, qu'il languit six mois sur un lit de douleur, & qu'il expira dans une cruelle agonie.

Hypolite, tendrement regretté de ses professeurs & de ses camarades, étoit rentré chez ses parens, chargé d'un trésor de lumières & de sagesse. Avec quels transports il fut reçu de sa famille ! O enfans, que c'est une douce chose de se faire aimer, & de sentir au fond de son cœur qu'on est digne de cette bienveillance universelle !

Sa mère s'estimoit la plus heureuse de toutes les femmes. Son père ne le regardoit qu'avec des yeux baignés de larmes de joie.

Un emploi considérable, qui vint à vaquer dans sa patrie, lui fut conféré d'après le vœu unanime de ses Concitoyens, & satisfit le désir ardent qu'il avoit de se rendre utile à leur bonheur.

Il en jouit comme eux-mêmes, & il vit partager ce sentiment généreux à ses parens, qui coulèrent, dans l'abondance, une vieillesse honorable. Il se plaisoit à leur rendre, avec usure, les soins qu'il en avoit reçus. Une épouse belle & vertueuse, des enfans semblables à lui, achevèrent de combler sa félicité. Lorsqu'on vouloit parler d'un homme heureux & digne de l'être, son nom se présentoit toujours le premier.

## LE PARVENU.

**D**ANS une belle soirée du mois de Septembre, M. de Ruffai sortit de sa maison avec Eugène son fils, & ils tournèrent leurs pas vers les riantes campagnes qui environnent les murailles de la ville. L'air étoit doux, le ciel pur ; le bruit des eaux, & le frémissement des arbres, portoient à une tendre rêverie. Quelle charmante soirée, s'écria Eugène, dans l'enchantement où le plongeoiient les beautés ravissantes de la nature ! Il pressa la main de son père, & lui dit : Si vous saviez, mon papa, quels sentimens agitent

mon cœur ! Il se tut un moment, éleva ses regards vers le Ciel ; & les yeux humides de larmes, il s'écria : Je te remercie, mon Dieu, de la douce soirée que tu nous donnes. Ah ! si tout le monde pouvoit en jouir comme moi ! Si tous les hommes étoient aussi joyeux que je le suis en ce moment ! Je voudrois être Roi d'un grand Royaume, pour faire le bonheur de tous mes sujets.

M. de Ruffai embrassa son fils. Mon cher Eugène, lui dit-il, les souhaits bienfaisans que tu viens d'exprimer, sont d'une ame aussi noble que sensible. Mais ton ame ne changeroit-elle pas, si tu changeois de fortune ? Conserverois-tu, dans ton élévation, les dispositions qui t'animent dans l'état de médiocrité où le Ciel t'a fait naître ?

*Eugène.* Pourquoi me faites-vous cette question, mon papa ? Est-ce qu'on ne peut devenir riche, sans devenir dur & méchant ?

*M. de Ruffai.* Cela n'arrive pas toujours, mon ami. Il est des Parvenus qui gardent la mémoire de leurs misères passées, & dans qui ce souvenir excite un sentiment de bienfaisance pour les infortunés. Mais, à la honte du cœur humain, le changement de fortune altère souvent les affections les plus tendres & les plus compatissantes. Tant que nous sommes malheureux, nous croyons que le Ciel impose à tous les hommes le devoir de soulager nos peines : si la main de la Providence écarte de nous le malheur, nous croyons toutes ses vues remplies dans l'univers, & nous ne songeons plus aux misérables qui restent au fond de l'abyme dont elle nous a fait sortir. Nous en avons un exemple dans cet homme qui vient quelquefois me demander des secours, & auquel je ne les donne qu'avec une répugnance dont je me fais un reproche, mais que je ne suis pas le maître de surmonter.

*Eugène.* Effectivement, mon papa, je me suis aperçu que vous lui mettiez sèchement votre aumône dans la main, sans lui adresser jamais ces paroles de consolation que vous adressez à tous les autres pauvres.

*M. de Ruffai.* Tu vas voir, mon fils, s'il les mérite.

M. Lafargue étoit un Marchand Mercier de la place Maubert. Quoiqu'il eût beaucoup de peine à vivre des profits de son petit commerce, jamais un indigent ne s'étoit présenté inutilement à sa porte. C'étoit là tous les plaisirs qu'il se permettoit d'acheter : & il se trouvoit heureux d'en  
jouir,

jouir, quoiqu'il ne pût s'y livrer dans toute l'étendue des vœux de son cœur.

Ses affaires l'appelèrent un jour à la Bourse. Il vit, dans un coin, plusieurs gros Négocians rassemblés, qui parloient d'entreprises brillantes, & du profit immense qu'ils en attendoient. Ah! dit-il en lui-même, en poussant un soupir, que ces gens sont heureux! Si j'étois aussi riche, Dieu fait que je ne le serois pas pour moi seul, & que les pauvres partageroient mes jouissances. Il rentre chez lui plein de pensées ambitieuses: mais comment son petit commerce pourroit-il remplir ses vastes désirs? A peine suffisoit-il, malgré sa rigoureuse économie, pour le faire subsister frugalement pendant le long cours de l'année. Je serai toute ma vie au même point, s'écria-t-il! Il n'y a aucun moyen qui puisse me tirer de la médiocrité où je languis.

Un Colporteur de loteries se présente en ce moment à sa porte, & lui propose de s'intéresser dans une société de billets. Il saisit avidement cette proposition, comme une inspiration de la Fortune; & sans réfléchir combien sa cupidité pouvoit le mettre à la gêne, il place à la loterie un louis, le seul qu'il eût alors dans son comptoir.

Avec quelle impatience il attendit les six jours qui devoient encore s'écouler jusques au tirage! Tantôt il se repentoit d'avoir hasardé si follement une mise dont la perte auroit été fort considérable pour lui: tantôt il se représentoit les richesses entrant comme un torrent dans sa maison. Enfin le jour arriva.

*Eugène.* Eh bien, mon papa, gagna-t-il?

*M. de Ruffai.* Dix mille francs.

*Eugène.* Ah! comme il dut sauter de joie!

*M. de Ruffai.* Il courut aussitôt chercher cette somme, la porta chez lui, passa plusieurs jours à la considérer; & quand il s'en fut bien rassasié: Je peux, dit-il, en tirer un parti plus avantageux qu'une vaine contemplation. Il acheta diverses marchandises, étendit son commerce, & par son intelligence & son activité, il eut bientôt doublé son capital.

En moins de dix ans, il étoit devenu un des plus riches particuliers de la ville.

Il faut dire à sa louange, qu'il avoit été jusqu'alors fidelle au vœu qu'il avoit fait, d'associer les pauvres à son aisance. Il se souvenoit, sans rougir, de son premier état, à la vue d'un homme malheureux; & ce souvenir n'étoit jamais sans fruit pour celui qui le rappeloit à sa mémoire. Porté peu  
à peu

à peu dans des sociétés brillantes, il y prit le goût du luxe & des dissipations. Il acheta aux portes de la ville une maison superbe, avec de vastes jardins ; & sa vie devint un cercle d'amusemens & de plaisirs. Les fantaisies les plus dispendieuses ne lui coutoient rien à satisfaire. Il ne tarda guère à s'apercevoir qu'elles avoient fait une brèche considérable à sa fortune. Le commerce qu'il avoit abandonné, pour se livrer tout entier à ses jouissances, ne lui fournissoit plus les moyens de la réparer. D'un autre côté, l'habitude de la mollesse, & un vil sentiment de vanité, ne lui permettoient pas de rabattre de ses dépenses. J'en aurai toujours assez pour moi, se dit-il secrètement ; que les autres songent à pourvoir à eux-mêmes. Son cœur, endurci par cette résolution, fut dès-lors fermé à tous les malheureux. Il entendoit autour de lui les cris de la misère, comme on entend gronder la tempête, à l'abri de ses fureurs. Des amis qu'il avoit jusqu'alors soutenus, vinrent solliciter de nouveaux secours. Il les repoussa durement. N'ai-je donc amassé mes biens, leur dit-il, que pour les disperfer sur vous ? Faites comme moi, vous pourrez vous suffire. Sa mère, à qui il avoit retranché la moitié de sa pension, vint le prier de lui donner un asile dans un coin de son hôtel, pour y finir ses vieux jours. Il eut la barbarie de la refuser ; & il la vit, d'un œil sec, mourir dans le désespoir. Ce crime ne demeura pas long-temps impuni. La débauche dans laquelle il étoit plongé, épuisa bientôt toutes ses richesses, & lui ôta les forces nécessaires pour gagner sa subsistance par son travail. Il fut réduit à l'état de mendicité où tu le vois. Il cherche aujourd'hui son pain de porte en porte ; & il est l'objet du mépris & de l'indignation de tous les gens de bien.

*Eugène.* Ah ! mon papa, puisque la fortune peut rendre si méchant, je veux rester comme je suis.

*M. de Ruffai.* Mon cher Eugène, je fais le même vœu pour ton bonheur ; mais si le Ciel te destine à un état plus élevé, qu'il te laisse toujours la noblesse & la générosité de ton ame. Pense souvent à l'histoire que je viens de te raconter. Apprends, par cet exemple, qu'on ne peut goûter un véritable bonheur, sans être sensible à l'infortune ; que le devoir de l'homme puissant est d'adoucir les peines du foible ; & qu'il peut être plus heureux par la joie intérieure qu'il trouve à le remplir, que par l'éclat de son faste & de ses jouissances.



La Levrette et la Bague.

V. II. p. 87.



Book 16

Rendre à chacun ce qui lui appartient,  
est un devoir rigoureux, et rien de plus.

Le soleil alloit descendre sous l'horizon, & ses derniers feux faisoient briller d'un vif éclat les nuages qui paroiffoient former des rideaux de pourpre autour de sa couche. Toute la nature respiroit le calme & la fraîcheur ; les oiseaux, en répétant leurs dernières chansons, ranimoient leurs voix mélodieuses. Le feuillage des arbres sembloit, par un doux murmure, se mêler à leurs concerts. Tout inspiroit un sentiment de joie & de plaisir ; mais Eugène & son père, au lieu de ce ravissement qu'ils avoient d'abord éprouvé, ne rentrèrent chez eux qu'avec un sentiment profond de mélancolie.

---

## LA LEVRETTE ET LA BAGUE.

### DRAME EN DEUX ACTES.

#### PERSONNAGES.

M. DE CALVIÈRES.

SÉRAPHINE, *sa fille.*

EUSTACHE, *son fils.*

LÉON,

RUFIN,

} *Amis d' Eustache.*

*La Scène est dans l' Appartement des Enfans de M. de Calvières.*

#### ACTE I.

#### SCÈNE I.

*Séraphine (seule).*

AH ! ma chère Diane ! je ne saurois plus, sans toi, faire un seul point de broderie. C'étoit là, dans cette petite corbeille, que tu étois couchée à mon côté, pendant mon

mon travail. Quelle joie pour nous deux, lorsque tu te réveillais ! Tu courais, en secouant ton grelot, sous le sofa, sous les chaises & sous la table ; puis tu sautois de fauteuil en fauteuil. Combien tu paroissais heureuse, quand je te prenois dans mon sein ! Comme tu me léchois les mains & les joues ! Comme tu me caressais ! Oh ! quel chagrin ce seroit pour moi de ne plus te revoir ! Ce n'est pas ma faute ; c'est cet étourdi....

## SCENE II.

*Séraphine, Eustache.*

*Eustache* (qui a entendu les derniers mots). Je vois qu'il est ici question de moi.

*Séraphine.* Et de qui seroit-ce donc ? Si tu ne t'étois pas obstiné à la prendre hier en sortant, elle ne seroit pas perdue.

*Eustache.* Cela est vrai ; & j'en souffre bien autant que toi. Mais que puis-je y faire à présent ?

*Séraphine.* Ne t'avois-je pas prié de me la laisser ? mais tu ne pouvois faire un pas, sans l'avoir sur tes talons.

*Eustache.* J'en conviens. J'avois tant de plaisir, lorsqu'elle m'accompagnoit, de la voir aller tantôt devant, tantôt derrière moi ! Quelquefois elle s'échappoit, comme si je la poursuivois ; puis elle revenoit de toutes ses jambes se jeter, en caracolant, dans les miennes.

*Séraphine.* Tu devois donc y faire plus d'attention.

*Eustache.* Oui, je l'aurois dû. Mais comme elle étoit accoutumée à s'éloigner & à revenir d'elle-même, sans que j'eusse besoin de l'appeler, je croyois....

*Séraphine.* Tu croyois ?.... Tu ne doutes jamais de rien ; & voilà pourquoi Diane est perdue.

*Eustache.* Une autre fois, ma sœur, je te promets....

*Séraphine.* Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart d'heure tranquille de toute la nuit. Je n'ai fait que rêver à elle. Il me sembloit l'entendre appeler de loin, en jappant. Je courais du côté d'où paroissioient venir ses cris. Je me réveillais, & je me trouvois seule. Ah ! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste de son côté.

*Eustache.* Cela me fait doublement de la peine, ma petite

tite sœur, en voyant tes regrets. Si je pouvois la ravoïr pour tout ce que je possède !

*Séraphine.* Tu m'affliges encore plus. Mais ne fais-tu pas au moins dans quel endroit tu l'as égarée ? On pourroit s'informer chez toutes les personnes du quartier.

*Eustache.* Je parierois qu'elle m'a suivi jusque dans notre rue, & même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue, en fermant la porte sur elle.

*Séraphine.* Oui, je crois que cela est comme tu dis ; car elle seroit revenue à son gîte. Elle en fait bien le chemin.

*Eustache.* Léon, qui étoit alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avoit vue un instant avant qu'elle se perdît. C'est lui qui en est cause. Il faisoit de si drôles de polissonneries, que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

*Séraphine.* Il auroit bien dû au moins t'aider à la chercher.

*Eustache.* C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, & encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places & tous les carrefours. Nous avons visité la halle, & tous les marchés. Nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connoissance, nous n'en avons eu aucune nouvelle. Je n'ose te regarder, ma sœur. Tu dois être bien en colère contre moi !

*Séraphine (lui tendant la main).* Je ne suis plus fâchée ; ton intention n'étoit pas de me faire de la peine ; & tu es toi-même si affligé ! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

## SCENE III.

*Séraphine, Eustache, Léon.*

*Léon (ouvrant la porte).* C'est moi, c'est moi, mon ami, Bonjour, Mademoiselle Séraphine.

*Séraphine.* Bonjour, Monsieur Léon.

*Léon.* Je suis à la piste de Diane, & j'espère bientôt....

*Séraphine.* Que dites-vous ? La retrouver ?

*Léon.* Ecoutez un peu. Vous savez cette vieille qui est au coin de la rue, & qui vend du pain d'épice & des marrons ?

*Séraphine.* Comment ? elle a ma chiëne ?

*Léon.*

*Léon.* Non, non ; c'est une honnête femme, & la meilleure de mes amies. Tu fais bien, *Eustache*, que *Diane* vouloit aussi, l'autre jour, faire connoissance avec elle, en mettant les deux pattes de devant sur la table, & en flairant ses biscuits ?

*Eustache.* Hélas ! oui. Cette gentilleffe ne lui réussit guère. Elle n'y gagna qu'un bon coup de gant fourré sur le museau.

*Séraphine.* Laissons cela. Achevez, achevez, Monsieur *Léon*.

*Léon.* Eh bien, tout à l'heure, en allant déjeûner à sa boutique, je lui ai raconté notre malheur. Quoi ! m'a-t-elle dit, cette petite doguine....

*Séraphine.* Doguine, Monsieur *Léon* ? N'appellez pas ainsi ma *Diane* ; j'aimerois mieux ne pas en entendre parler.

*Léon.* Je ne fais que vous rapporter ses paroles. Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit Monsieur qui est de vos amis ? Oui, lui ai-je répondu. Eh bien ! a-t-elle repris, vous connoissez un autre petit Monsieur, qui demeure là bas, à ce grand balcon ? C'est lui qui l'a détournée.

*Eustache.* Comment ? ce seroit *Rufin* ?

*Léon.* Ne te souviens-tu pas qu'il étoit arrêté hier à la boutique de cette vieille, lorsque nous passâmes, & qu'il ne fit pas semblant de nous voir, de peur d'être obligé de nous offrir de ses marrons ?

*Eustache.* Cela est vrai, je me le rappelle à présent.

*Léon.* Eh bien, lorsque nous fûmes éloignés de quelques pas, il appela *Diane* qui nous suivoit, lui présenta un marron, dans lequel il avoit mordu ; & lorsque la pauvre bête ne songeoit qu'à se régaler, il la saisit, la serra sous son bras, & l'emporta à sa maison. C'est la bonne femme qui m'a dit tout ce manège.

*Séraphine.* O le méchant ! Mais, enfin, nous savons où elle est. Mon frère, tu n'as qu'à y aller tout de suite.

*Léon.* Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus. *Rufin* ne l'a prise que pour la vendre, comme il fait de ses livres, & de tout ce qu'il peut attraper chez son père. Il est capable de tout. Nous avons joué l'autre jour à la paume ; il a triché.

*Eustache.* Que me dis-tu ? J'y cours à l'instant.

*Léon.* Tu ne le trouverois pas chez lui. J'en viens : il étoit parti.

*Séraphine.*

*Séraphine.* Il a peut-être fait dire qu'il n'y étoit pas.

*Léon.* Non ; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étois venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à la paume, & que j'allois l'attendre chez vous.

*Séraphine.* Il n'osera jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

*Léon.* Oh ! vous ne connoissez pas son effronterie. Il y viendra tout exprès pour détourner les soupçons ; mais je vais vous le démasquer.

*Séraphine.* Il faut agir avec prudence, & le questionner adroitement, pour lui faire avouer son secret.

*Léon.* Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir, au premier mot, qu'il est un fripon, & un voleur.

*Eustache.* Non, non, mon ami, cela ne surviroit, qu'à faire une querelle ; & mon papa ne veut pas qu'il y en ait dans sa maison. Des paroles de douceur feront peut-être plus propres à le toucher, que des reproches violens.

*Séraphine.* Peut-être aussi ne fait-il pas que la petite chienne nous appartient ?

*Léon.* Bon ! ne la voit-il pas tous les jours sortir avec votre frère ? Il a joué cent fois avec elle, & il la dérobe aujourd'hui pour la vendre. Voilà bien de ses traits.

*Eustache.* Chut ! le voici.

## SCENE IV.

*Séraphine, Eustache, Léon, Rufin.*

*Rufin.* On m'a dit, Léon, que tu étois venu me demander pour une revanche à la paume. Je suis prêt à te la donner. Ah ! bonjour, Eustache. Votre serviteur très-humble, Mademoiselle.

*Séraphine.* Vous allez vous divertir, Monsieur Rufin. Rien ne vous chagrine ; & nous, nous restons ici à nous désoler.

*Rufin.* Quel est donc le sujet de votre peine ?

*Séraphine.* Notre petite levrette, que nous avons perdue.

*Rufin.* Ah ! c'est bien dommage ! Elle étoit gentille vraiment. Le corps gris-de-cendre, la poitrine, les pattes &

la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci, par-là. Elle vaut deux louis, comme un liard.

*Séraphine.* Vous vous la remettez si bien ! Ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver ?

*Rufin.* Est-ce que je suis inspecteur des chiens ? ou m'avez-vous donné le vôtre à garder ?

*Eustache.* Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

*Séraphine.* Mon Dieu, non. Ce n'étoit qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous en donner des nouvelles.

*Léon.* Certainement, on ne pouvoit pas mieux s'adresser.

*Rufin.* Que voulez-vous dire par-là, Monsieur Léon ?

*Léon.* Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

*Rufin.* Si ce n'étoit par considération pour Mademoiselle....

*Léon.* Rendez-lui grâces vous-même de ce que je ne vous châtie pas de votre impudence.

*Eustache (écartant Léon).* Doucement donc, mon ami ; ou notre chienne est perdue.

*Séraphine (retenant Rufin).* Si, comme vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, Monsieur Rufin, faites-moi la grâce de m'écouter attentivement, & de me répondre par un oui, ou un non.

*Léon.* Et sans barguigner.

*Séraphine.* N'avez-vous point notre levrette ? ou ne savez-vous pas où elle est ?

*Rufin (déconcerté).* Moi, moi ? votre levrette ?

*Léon.* Vous vous troublez, vous l'avez. Aussi-bien j'en fais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

*Rufin.* Qui vous a dit cela ?

*Léon.* Qui vous a vu faire.

*Séraphine.* Je vous le demande en grâce, Monsieur Rufin, cela est-il vrai, ou faux ?

*Rufin.* Et quand j'aurois regalé votre chienne de marrons, quand je l'aurois prise un moment pour la caresser, s'enfuit-il que je l'aye, ou que je sache ce qu'elle est devenue ?

*Séraphine.* Nous ne le disons pas non plus. Nous vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci ?

*Eustache.* Ou si, par espièglerie, tu ne l'aurois pas gardée  
cette

cette nuit chez toi, pour nous mettre un peu en peine, & nous causer ensuite le plus grand plaisir?

*Rufin.* Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chiens?

*Léon.* Il faut être bien effronté!

*Rufin.* Ce n'est pas à vous que j'ai à faire. Soyez, tant qu'il vous plaira, l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

*Léon.* Parce que je vous ai confondu.

*Séraphine.* Doucement, Monsieur Léon, il faut que vous vous foyez trompé. Je ne puis soupçonner M. Rufin de tant de bassesse, que s'il avoit trouvé notre chienne, il voulût la garder.

*Eustache.* S'il avoit perdu quelque chose, & que je pusse lui en donner des indices, je me ferois une joie de les lui procurer. Ainsi, il ne doit pas s'offenser de nos questions.

*Rufin.* J'en suis très-offensé, & je vais m'en plaindre à votre père.

*Léon.* Venez plutôt chez la marchande de marrons, qui vous accuse. Je vous y accompagne.

*Rufin.* C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, & non à moi.

*Léon.* Les femmes du peuple ont des yeux & des oreilles; & tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

*Rufin.* Je ne souffrirai pas cette insulte; & vous me la payerez.

(*Il sort.*)

## SCENE V.

*Séraphine, Eustache, Léon.*

*Léon.* Voilà un menteur bien impudent! Je gagerois ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avoit l'air embarrassé, quand je lui ai dit positivement qu'il l'avoit?

*Séraphine.* Je ne puis le croire encore; ce seroit être trop coquin.

*Léon.* Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une ame si belle; mais, de sa part, je crois toutes les noirceurs.

*Séraphine.*

*Séraphine.* Je conviendrai toujours qu'il est bien grossier de n'avoir pas répondu poliment à nos questions.

*Léon.* Si vous n'aviez pas été là, je l'aurois un peu secoué par les oreilles.

*Eustache.* Bon ! il est plus grand que toi de toute la tête.

*Léon.* Quand il le feroit deux fois plus ; je parie qu'il est sans courage. N'avez-vous pas observé qu'il devenoit plus impudent, à mesure que nous étions plus polis, & qu'il prenoit un ton plus honnête, à mesure que je lui ferois le bouton ? Mais je vais le fuivre, & j'irai lui prendre Diane, en quelque endroit qu'il l'ait mise.

*Séraphine.* Votre peine seroit inutile, Monsieur Léon. Encore une fois, je ne puis le croire. Nous demeurons trop près l'un de l'autre pour qu'il ait pu espérer de nous cacher son vol.

*Eustache.* Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a prise, de peur d'être convaincu de mensonge !

*Léon.* Il ne la tuera pas, mon ami ; c'est pour la vendre qu'il l'a dérobée.

*Séraphine.* O mon Dieu ! quelle idée avez-vous donc de lui ?

*Léon.* Celle que je dois avoir ; & je vais vous en convaincre.  
(*Il sort.*)

## SCENE VI.

*Séraphine, Eustache.*

*Eustache.* Léon prend aussi trop vivement les choses. Il fait une grande bataille du moindre différent. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

*Séraphine.* Nous aurions été joliment tancés par notre papa ! Léon a, je crois, un caractère officieux ; mais je suis fâchée qu'il ait encore plus envie de se venger que de nous servir.

*Eustache.* Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles ; & il nous a fait plus de tort que de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'auroit plutôt rendue pour de bonnes paroles, que pour des menaces. Mais voici mon papa.

## SCENE VII.

*M. de Calvières, Séraphine, Eustache.*

*M. de Calvières.* Qu'avez-vous donc fait à Rufin ? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, & surtout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue ?

*Eustache.* Hélas ! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire, parce que j'espérois, à chaque instant, la retrouver. C'est moi qui l'égarai hier au soir.

*Séraphine.* Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette. J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mon côté.

*M. de Calvières.* Heureusement, ce n'est qu'un chien. On fait tous les jours, dans la vie, des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer, de bonne heure, à les soutenir. Mais, toi (*à Eustache*), que n'y faisais-tu plus d'attention ?

*Eustache.* Vous avez raison, mon papa, c'est ma faute. J'aurois dû la laisser à la maison, ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeois. Cela me fait sur-tout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenait encore plus qu'à moi.

*Séraphine.* Oh ! je ne saurois en prendre de l'humeur contre mon frère. Je lui ai fait quelquefois de la peine sans le vouloir, & il me l'a pardonné.

*M. de Calvières.* Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que tu fais supporter un malheur avec courage : mais j'aime bien plus encore à te voir, dans tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

*Séraphine.* Mon pauvre frère est assez puni de sa négligence. Diane lui étoit aussi chère qu'à moi ; elle faisoit tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

*M. de Calvières.* Conservez toujours ces sentimens l'un pour l'autre, mes chers enfans. Prenez-les pour tous vos semblables ; ils sont aussi vos frères. Je connois des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auroient chassé un honnête domestique de leur maison.

*Séraphine.* Oh ! que le Ciel m'en préserve ! Préférer un chien

chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espèce !

*M. de Calvières.* Pourquoi tous les hommes ne font-ils pas, comme toi, ma chère fille, cette différence. On n'en verroit pas qui aimeroient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant, qu'à leur chien favori ; qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, & qui voient, sans pitié, le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

*Séraphine.* Oh ! mon papa !

*M. de Calvières.* En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

*Séraphine.* Non, mon papa, je vous en remercie. J'ai trop souffert de la perte de Diane ! Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

*M. de Calvières.* Tu vas trop loin, ma chère Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourroit un jour nous en séparer. Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une charmante petite bête comme Diane, & ce seroit même, de ta part, un trait d'ingratitude...

*Séraphine.* Oui, si je cessois de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

*M. de Calvières.* Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer, pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre, peut échapper de nos mains avec la même rapidité ; & il est sage de s'accoutumer, de bonne heure, aux privations les plus sensibles. Mais pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

*Séraphine.* Ce n'est pas nous, mon papa : nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

*M. de Calvières.* Et quelle a été sa réponse ?

*Eustache.* Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

*Séraphine.*

*Séraphine.* Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

*M. de Calvières.* Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer, dès demain, dans les annonces publiques.

*Eustache.* Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

*M. de Calvières.* Il peut ne pas l'être. Un chien demande à être nourri : & ce n'est pas un animal si petit & si tranquille, qu'on puisse le cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son père ; je connois trop sa grossièreté. D'ailleurs, il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu une liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de notre réclamation.

*Séraphine.* J'en espèrerois quelque chose, si je pouvois promettre une récompense à celui qui me rapporteroit la chienne.

*M. de Calvières.* C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane ; & tu le porteras au bureau des petites affiches.

*Séraphine.* Oh ! quelle joie ce feroit pour la pauvre petite bête & pour moi, de nous revoir encore !

## ACTE II.

## SCENE I.

*Eustache (entrant dans le salon, en sautant de joie).*

MA sœur ! ma sœur !

## SCENE II.

*Eustache, Séraphine (accourant d'un autre côté).*

*Séraphine.* Qu'est-ce donc ! Te voilà bien joyeux ! Est-ce que Diane est retrouvée ?

*Eustache.* Diane ? Oh ! je suis bien plus heureux ! Tiens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte.

*(Il lui donne un étui de bague.)*

*Séraphine (ouvrant l'étui).* O la belle bague ! Mais la pierre du milieu, où est-elle ?

*Eustache.* Elle s'étoit apparemment détachée. La voici dans un papier. Regarde ce diamant au grand jour. Vois comme il brille ! Celui de mon papa n'est pas si gros.

*Séraphine.* Je plains bien celui qui l'a perdu.

*Eustache.* C'est encore plus triste que de perdre une levrette.

*Séraphine.* Oh ! je ne fais pas. Ma petite Diane étoit si jolie ! Elle nous aimoit tant ! Nous l'avions vue naître. Ah ! quand je pense à la joie que nous avons de la voir profiter tous les jours, de lui faire des caresses, de recevoir les fiennes ! La plus belle bague à mon doigt ne m'auroit jamais donné tant de plaisirs.

*Eustache.* Mais de cette bague, tu pourrois acheter cent levrettes comme elle.

*Séraphine.* Ce ne seroit pas la mienne. Celui qui a perdu la bague, en a d'autres peut-être ; & moi, je n'avois que ma Diane. Je suis bien plus à plaindre que lui.

*Eustache.* Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

*Séraphine.* Cependant, si c'étoit un malheureux domestique qui l'eût perdue, en la portant au Jouaillier ! Si c'étoit le Jouaillier lui-même ! Le diamant détaché me le fait craindre. Quel malheur ce seroit pour ces honnêtes gens !

*Eustache.* Tu as raison. Tiens, me voilà à présent tout fâché de ma trouvaille. Il faut aller consulter notre papa. Bon, le voici qui vient.

## SCENE III.

*M. de Calvières, Eustache, Séraphine.*

*M. de Calvières.* Eh bien, l'article de ta chienne sera-t-il dans les affiches de demain ?

*Eustache.* Mon papa, je ne suis pas encore allé au bureau. Voyez ce qui m'a retenu ; c'est une bague que j'ai trouvée. *(Il lui donne l'étui.)*

*M. de Calvières.* Voilà un superbe diamant !

*Eustache.* N'est-il pas vrai ? Il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

*M. de Calvières.* Oui, s'il t'appartenait. Est-ce que tu te proposes de le garder ?

*Eustache.* Mais, si personne ne le réclame ?

*M. de Calvières.* Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser ?

*Eustache.* Non, mon papa.

*Séraphine.* Pour moi, je n'aurois pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

*Eustache.* Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains. Fi donc ! Ce seroit comme si je l'avois volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

*M. de Calvières.* Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux.

*Eustache.* Pourquoi donc, mon papa ? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardois déjà comme mon bien. Mais ma sœur m'a fait sentir quelle devoit être la peine de celui qui l'avoit perdu. Je me réjouirai bien plus encore de finir son chagrin, que de garder cette bague, qui me feroit rougir toutes les fois que j'y jetteroie les yeux.

*Séraphine.* Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent ! Aussi, je ne puis me figurer que Rufin, ou quelque autre, soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand-il faudra combien je la regrette.

*M. de Calvières (les embrassant).* Ames pures & innocentes ! O mes enfans ! combien je me réjouis d'être votre père ! Nourrissez & fortifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentimens généreux. Ils feront votre bonheur, & celui de vos semblables.

*Séraphine.* Vous nous en donnez l'exemple, mon papa ; comment pourrions-nous sentir différemment ?

*Eustache.* Oh ! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde ; & je cours faire annoncer tout à la fois, dans les affiches, que nous avons perdu une levrette, & trouvé une bague.

*M. de Calvières.* Doucement, mon fils. Il y a des précautions à prendre. Il pourroit se trouver des gens qui voudroient s'approprier la bague, sans qu'elle leur appartint.

*Séraphine.* Oh ! je serois aussi fine qu'eux. Je leur demanderois d'abord comment elle est faite ; & je ne la rendrois qu'à celui qui me le diroit bien exactement.

*M. de Calvières.* Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, & venir ici, avant lui, la réclamer.

*Séraphine.* Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

*M. de Calvières.* L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

*Eustache.* Et si l'on ne songe pas à ce moyen ?

*Séraphine.* Nous y avons pensé pour Diane : on s'en avifera bien pour un diamant.

*M. de Calvières.* En attendant, je le garde entre mes mains ; & vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

#### SCENE IV.

*Eustache, Séraphine.*

*Eustache.* C'est pourtant bien triste de ne pouvoir parler, lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurois eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passans !

*Séraphine.* Et pourquoi donc, puisque tu ne peux, ni ne veux la garder ? Il n'y a pas grand mérite à trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

*Eustache.* Cela est vrai ; mais ce que je te dis est bien vrai aussi.

*Séraphine.* On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

*Eustache.* De peur que mon secret ne cherche à s'échapper, je vais ne m'occuper que de Diane ; & je cours au bureau des affiches donner son portrait.

*Séraphine.*

*Séraphine.* Va, va, mon frère, & ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon?

## SCENE V.

*Séraphine, Eustache, Léon.*

*Léon (à Eustache qui veut sortir).* Où vas-tu donc, mon ami?

*Eustache.* J'ai des affaires très-pressées.

*Léon.* Oh! avant de t'en aller, il faut que tu écoutes une histoire que j'ai à te faire. C'est à mourir de rire (*Il rit*). Ha, ha, ha, ha!

*Eustache.* Je n'ai pas le temps de m'égayer.

*Léon (le retenant).* Oh! tu t'égayeras, malgré toi. Ecoute, écoute seulement. Nous sommes bien vengés.

*Séraphine.* Vengés? Et de qui?

*Léon.* De Rufin. Il a perdu la bague de son père. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha!

(*Eustache & Séraphine se regardent d'un air de surprise.*)

*Séraphine.* La bague de son père?

*Léon.* Oui, vous dis-je. Il la lui avoit donnée ce matin à porter au Jouaillier, pour remettre le diamant du milieu, qui s'étoit détaché.

(*Eustache pousse le cou de Séraphine. Elle lui fait signe de se taire.*)

Il l'avoit encore, lorsqu'il est venu ici. Mais comme il s'en est allé en trépignant de colère, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ses mouvemens.

*Séraphine.* Et l'avez-vous vu depuis sa perte? Quel air a-t-il?

*Léon.* L'air d'un déterré.

*Eustache.* Ah, ma sœur!

*Séraphine (lui imposant silence).* Ecoute donc jusqu'au bout, mon frère. (*A Léon.*) Son père en est-il instruit?

*Léon.* Il s'est encore jeté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son père lui a demandé s'il avoit remis la bague au Jouaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avoit remise.

*Séraphine.* Le pauvre malheureux!

*Léon.* Vous le plaignez, je crois?

*Eustache.* Ah! il est bien digne de pitié!

*Léon.* De pitié ? J'aurois voulu que vous vissiez comme je me moquois de lui.

*Séraphine.* Que trouviez-vous donc là de plaisant ?

*Léon.* Comment, vous ne le sentez pas ? Il falloit le voir courir de boutique en boutique, pour avoir des nouvelles de sa bague, & s'accrocher à tous les passans. Je le suivois, pour jouir de son embarras. Il revenoit à moi : Ne l'as-tu pas trouvée ? N'en as-tu rien entendu dire ?—Que m'importe ? lui répondois-je : est-ce que je suis le gardien de vos bagues ?—Si tu savois combien elle vaut !—Tant mieux pour celui qui l'a trouvée.—Et mon père, que dira-t-il ?—C'est d'un bâton qu'il vous parlera.

*Séraphine.* Fi, Monsieur Léon ! C'est bien cruel de votre part.

*Léon.* Il n'a pas eu plus de compassion pour vous.

*Eustache.* Est-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le sont ?

*Léon.* Oh ! la vengeance est douce, & je ne fais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. Si j'avois eu le bonheur de trouver sa bague, il ne l'auroit pas de si-tôt.

*Séraphine.* Est-ce que vous la garderiez pour vous ?

*Léon.* Oh ! non ; mais je ne la rendrois que lorsque son père l'auroit bien rossé.

*Eustache.* Je ne t'aurois jamais cru si méchant, Rufin.

*Séraphine.* Et moi, je ne puis le croire, quoique je l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressez si vivement pour ma pauvre levrette ! Ce n'étoit donc pas sincère ?

*Léon.* C'étoit du fond de mon cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien ; mais, en revanche, je hais bien ceux que je hais.

## SCENE VI.

*Séraphine, Eustache, Léon, Rufin.*

*Léon.* Ah ! le voici (*Il rit, en le montrant du doigt*). Ha, ha, ha, ha !

*Rufin (pleurant).* Ah ! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je suis le plus méchant, mais aussi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, & bien puni de. ...

*Léon.*

*Léon.* Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague ?

*Rufin.* Je n'ose plus paroître devant mon père ; & je ne fais où me cacher.

*Léon.* Je gagerois que la bague est allée s'enfiler à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à la fois,

*Rufin.* J'ai mérité vos moqueries ; mais par pitié....

*Eustache.* Tranquillisez-vous, Monsieur Rufin, votre bague est ici.

*Rufin (étonné).* Vous l'avez ? vous ? ma bague ? (*Lui sautant au cou*) Ah ! mon ami, tu me rends la vie.

*Léon (bas à Séraphine).* Il se moque de lui. C'est bien fait.

*Rufin.* Mais, c'est-il bien vrai ? Oh ! je veux à genoux, ....Mais, non....il faut que vous sachiez auparavant toute ma méchanceté.

## SCENE VII.

*Séraphine, Eustache, Léon,*

*Séraphine.* Que veut dire cela ? Il s'échappe.

*Eustache.* Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

*Léon.* C'est pourtant, un badinage qui peut te coûter cher. S'il va trouver son père, & que celui-ci vienne te demander la bague ?

*Eustache.* Crois-tu donc que je veuille la retenir ?

*Léon.* Réellement, est-ce que tu l'aurois ?

*Eustache.* Certainement, je l'ai ; autrement je ne l'aurois pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

*Léon.* Oh ! tu es trop bon, en vérité. Il ne mérite pas tant de bonheur. Tu aurois dû au moins le laisser plus long-temps en peine.

*Séraphine.* Comment, M. Léon, l'exemple de mon frère en vous touche pas ? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup aujourd'hui de son amitié & de la mienne ?

## SCENE VIII.

*M. de Calvières, Séraphine, Eustache, Léon.*

*M. de Calvières.* Que vouloit donc Rufin? Je l'ai vu, de ma fenêtre, entrer ici tout éploré.

*Séraphine.* Le pauvre garçon étoit à demi-mort.

*Eustache.* C'est lui qui avoit perdu la bague que j'ai trouvée. Elle est à son père.

*M. de Calvières.* Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite envers vous?

*Léon.* Eh mon Dieu, non, Monsieur! Il n'a pas été seulement question de Diane. J'aurois du moins exigé qu'il me la fit retrouver. Il n'auroit pas eu sa bague sans cela.

*Eustache.* Ah! mon cher papa! je n'ai pu prendre cela sur mon cœur. Je voyois Rufin si affligé.

*Séraphine.* Quoique j'aime bien Diane, il m'auroit été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentoits que la douleur de ce pauvre malheureux.

*M. de Calvières.* Vous vous êtes noblement comportés l'un & l'autre. Vous êtes, mes chers enfans, mes bons amis, toute ma joie, & tout mon bonheur. Il n'y a que des ames basses qui puissent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est donc Rufin? Pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague, en s'en allant?

*Eustache.* Il étoit si transporté de joie! Il ne savoit ce qu'il faisoit.

*Séraphine.* Il a couru vers la porte, & s'en est allé comme un fou.

*Eustache.* O mon papa! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite, & celle de ma sœur!

*M. de Calvières.* Pourrois-tu me croire insensible à une action généreuse?

*Eustache.* C'est que vous m'aviez défendu....

*M. de Calvières.* Je t'avois défendu de parler de la bague indiscrètement; mais je ne t'avois pas dit de la retenir, lorsque celui à qui elle appartient se seroit fait connoître.

## SCENE IX.

*M. de Calvières, Séraphine, Eustache, Léon, Rufin (qui porte la leurette sous son bras).*

*Séraphine (avec un cri de joie).* Ah, Diane, ma chère Diane !

*(Elle court à elle, la prend dans son sein, & la caresse.)*

*Rufin.* Vous voyez combien j'étois coupable, & combien peu je méritois votre générosité. Oh ! pourrez-vous me pardonner ce vol, & mon indigne conduite ?

*(Apercevant M. de Calvières.)*

Ah ! Monsieur, quel monstre vous avez devant les yeux !

*M. de Calvières.* On cesse de l'être, lorsqu'on reconnoît ses fautes, & qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de Monsieur votre père.

*Rufin.* Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfans. Quelle différence entre eux & moi ! Combien je suis méchant, & comme ils sont généreux !

*Séraphine.* Ce n'est qu'une petite espièglerie de votre part, Monsieur Rufin ; & vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

*Rufin.* Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avois cachée dans un grenier, &....

*M. de Calvières.* Nous ne voulons pas en favoir davantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait. Vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu & des hommes, & qu'elles sont tôt ou tard découvertes. J'ose aussi vous proposer, pour modèle, la conduite de mes enfans. O généreuses petites créatures ! Que j'ai des grâces à rendre à Dieu du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble & la plus sûre vengeance, est celle des bienfaits ; & qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur, que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

*Rufin.* Ah ! je le sens moi-même ! & c'est avec une vive & amère douleur.

*(A Eustache & à Séraphine.)*

Me pardonneriez-vous jamais ?

*Eustache (l'embrassant),* Dès ce moment, & de toute mon ame.

*Séraphine (lui tendant la main).* J'ai retrouvé ma Diane ; tout est oublié.

*Rufin (à Léon).* Voilà un exemple dont nous ferions indignes si nous ne le suivions pas.

*Léon.* Oh ! je suis aussi confus que vous ; & cette leçon ne fera pas perdue pour moi.

*Rufin.* Je viens d'avouer tout à mon père. Autant il étoit indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, & de vous apporter un gage léger de sa reconnoissance.

*M. de Calvières.* Non, non, qu'il garde ses présens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs rendre à chacun ce qui lui appartient, est un devoir rigoureux, & rien de plus.

*Léon.* Combien il est doux de remplir ce devoir ! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin ?

*Rufin.* Si je pouvois répondre à cet honneur ! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir, pour m'en rendre digne.

*Léon.* Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étois pas meilleur que Rufin ; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

*Séraphine (caressant la levrette).* Ah petite volage ! Cela t'apprendra une autrefois à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t'en encore pour voir..... Eh bien, qu'en arriveroit-il ? Non, non, quoi que tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.

## LA POULE.

**Q**UE Cyprien étoit heureux d'avoir un père d'un cœur si tendre, d'un esprit si équitable ! Lorsqu'il avoit été pendant quelques jours sage & diligent, il pouvoit se promettre que M. de Tourville ne manqueroit pas de lui en témoigner sa satisfaction, par une récompense flatteuse. Il avoit du goût pour la culture des fleurs & pour le jardinage. Son papa s'en étoit aperçu ; & il profita de cette remarque pour lui procurer, par ce moyen, de nouveaux plaisirs.

Ils étoient un jour à table. Cyprien, lui dit son père, ton Précepteur vient de me dire que tu commençois aujourd'hui l'Histoire Romaine, & la Géographie de l'Italie : si dans huit jours tu peux me rendre un compte exact de ce que tu auras appris, je te défie d'imaginer le prix que je réserve à ton application.

Cyprien, comme on peut le croire, retint aisément ce discours. Il travailla toute la semaine sans se rebuter. Que dis-je ? Il y prit tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été à lui d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il soutint à merveille son examen. Il savoit déjà toute l'Histoire des Rois de Rome ; & il traçoit lui-même sur la carte les accroissemens progressifs de cet Empire naissant.

M. de Tourville, transporté de joie, prit & serra la main de son fils. Allons, lui dit-il en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit, à ces mots, dans le jardin ; & lui en montrant un carré : Je te le cède, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties ; cultiver dans l'une des fleurs, & dans l'autre des légumes à ton choix. Ils allèrent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du Jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un râteau, & tous les autres instrumens du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, & proportionnés à ses forces. Les murs étoient tapissés de paniers & de corbeilles. On voyoit sur des planches des boîtes remplies de griffes & d'oignons de fleurs, & des fachets pleins de graines d'herbages ; le tout bien étiqueté d'une belle écriture, avec une carte pendante qui marquoit le temps des semences & des récoltes.

Il faudroit être encore à l'âge heureux de Cyprien pour se représenter l'excès de sa joie. Son petit coin de terre étoit pour lui un grand Royaume ; & toutes les heures de relâche qu'il perdoit auparavant à polissonner, il les employoit utilement à cultiver son jardin.

Un jour qu'il en fortoit, il oublia imprudemment de tirer la porte après lui. Une Poule s'aperçut de son étourderie, & eut la fantaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les planches de fleurs étoient couvertes d'un terreau bien gras, & par conséquent abondant en vermisseaux. La Poule friande de cette nourriture, se mit à gratter de ses pieds, & à creuser de son bec, pour en déterrer. Elle établit de pré-

férence ses fouilles dans un endroit où Cyprien venoit de transplanter des œillets.

Quelle fut la colère du petit garçon, lorsqu'à son retour il vit cette jardinière nouvelle labourer de la sorte ses plates-bandes ! Ah ! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me le payer ! Il courut aussitôt fermer la porte, de peur que la victime n'échappât à sa vengeance ; & ramassant du sable, des cailloux, des mottes de terre, tout ce qu'il pouvoit saisir, il les lui jetoit, en la poursuivant.

La pauvre Poule tantôt couroit de toute sa vitesse, tantôt prenant l'essor, cherchoit à s'élever au-dessus des murs : son vol n'alloit pas à cette hauteur. Elle retomba malheureusement une fois sur les planches de fleurs de Cyprien, & s'embarraffa des pieds & des ailes dans les touffes de ses plus belles jacinthes.

Cyprien qui la vit ainsi enchevêtrée, crut tenir sa proie. Deux planches de tulipes & de giroflées le séparoient encore d'elle : emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds, pour franchir plutôt l'intervalle. Mais la Poule, redoublant d'efforts à l'approche de son ennemi, vient à bout de se dégager, & s'élève de plus belle, emportant à sa patte une jacinthe rose-tendre à dix cloches. Cyprien avoit saisi son rateau ; il le lance de toute la roideur de son bras. Le rateau tournoyant, au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin, qu'il mit en pièces, & se fracassa lui-même deux dents, en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par tous ces malheurs, avoit couru prendre sa bêche : & le nouveau combat auroit eu des suites funestes pour son adversaire, qui, de fatigue & d'étourdissement, s'étoit allé recogner contre une tonnelle, si M. de Tourville, que le bruit avoit, dès le commencement, attiré à sa fenêtre, ne fût venu à son secours.

A peine Cyprien l'eut-il aperçu qu'il s'arrêta tout confus, & lui dit : Voyez, voyez, mon papa, le ravage que cette maudite Poule a fait dans mon jardin.

Si tu en avois fermé la porte, lui dit froidement son père, ce dommage ne seroit pas arrivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu de honte de rassembler toutes tes forces contre une Poule ? Elle est privée des lumières de la raison ; & si elle a fourragé tes œillets, ce n'étoit pas pour te nuire, mais pour chercher sa pâture. Te serois-tu mis en fureur contre elle, si elle

si elle n'avoit gratté que dans les orties ? & d'où peut-elle avoir appris à faire une différence entre les orties & les œillets ? C'est à toi seul qu'il faut t'en prendre des trois quarts du dégat. Il falloit la chasser avec précaution, pour ne rien endommager de plus. Ma glace & ton rateau ne seroient pas en pièces : toute la perte se seroit bornée à quelques fleurs. Il n'y a donc que toi de punissable. Si je coupois une branche de ce noisetier, & que je te fissé éprouver le même traitement que tu voulois faire subir à la Poule, ne serois-je pas plus juste que toi ? Je n'en ferai rien, pour te convaincre qu'il ne dépend que de nous de retenir notre colère. Mais pour la glace que tu m'as cassée, tu voudras bien me la payer de l'argent de tes semaines. Je ne dois pas souffrir de la folie de tes emportemens.

Cyprien se retira confondu ; &, de toute la journée, il n'osa lever les yeux sur son père.

Le lendemain, M. de Tourville lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de l'accompagner à la promenade. Cyprien le suivit, mais d'un air de tristesse, qu'il s'efforçoit vainement de cacher. Son père s'en aperçut & lui dit : Qu'as-tu donc, mon fils ? tu me parois affligé ?

*Cyprien.* Eh ! mon papa ! n'ai-je pas sujet de l'être ? Il y a un mois que j'économise sur mes plaisirs, pour faire un petit présent à ma sœur. J'ai ramassé douze francs, que je destinois à lui acheter un joli chapeau ; & il faut que je vous en donne peut-être la moitié pour la glace que j'ai cassée.

*M. de Tourville.* Je crois que tu aurois eu bien du plaisir à donner à ta sœur cette marque d'amitié ; mais il faut que ma glace soit payée la première. Cette leçon t'apprendra, pour toute ta vie, à ne pas t'abandonner à tes fureurs, de crainte d'empirer le premier mal.

*Cyprien.* Ah ! je ne laisserai jamais la porte du jardin ouverte, & je ne m'en prendrai plus aux Poules de mes étourderies.

*M. de Tourville.* Mais crois-tu que dans ce vaste univers il n'y ait que les Poules qui puissent te fâcher.

*Cyprien.* Eh ! mon Dieu, non. Tenez, la semaine dernière, j'avois laissé ma mappemonde sur la table. Ma petite sœur vint dans mon cabinet, prit une plume & de l'encre, & barbouilla si bien toute la face du globe, qu'il n'est plus possible de distinguer l'Europe de l'Amérique.

*M. de*

*M. de Tourville.* Tu as donc à te préserver du tort que peuvent te faire aussi tes semblables ?

*Cyprien.* Hélas ! oui, mon papa.

*M. de Tourville.* Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une Poule & ta petite sœur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs & leurs intérêts, comme les Poules cherchent les vermisseaux ; & ils les chercheront aux dépens de tes biens, comme les Poules aux dépens de tes fleurs.

*Cyprien.* Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire ses griffonnages, m'a coûté ma plus belle carte de Géographie.

*M. de Tourville.* Ne pouvois-tu pas prévenir cette perte, en serrant la mappemonde dans ton porte-feuille ?

*Cyprien.* Vraiment, oui.

*M. de Tourville.* Songe donc à te comporter toujours si prudemment que personne ne puisse te faire un tort réel ; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, fache le supporter de manière à ne pas te le rendre encore plus préjudiciable.

*Cyprien.* Et par quel moyen, mon papa ?

*M. de Tourville.* Par de l'indifférence, s'il est léger ; par du courage, s'il est grave. J'ose te proposer pour exemple ma conduite envers M. Duchon.

*Cyprien.* Ah ! ne me parlez pas de cet homme. Depuis deux ans, il ne vous regarde plus ; & il n'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous dans le monde.

*M. de Tourville.* Sais-tu ce qui le porte à ces indignités ?

*Cyprien.* Je n'ai jamais osé vous interroger là-dessus.

*M. de Tourville.* C'est la préférence que j'ai obtenue pour un emploi que mon père avoit exercé pendant trente-cinq ans avec honneur, & dans lequel j'avois été formé de bonne heure par ses instructions. Il n'avoit d'autres titres, pour me le disputer, que son ignorance & son effronterie. Mes droits l'ont emporté sur toute sa faveur. Voilà ce qui m'a valu sa haine & ses calomnies.

*Cyprien.* Ah ! mon papa, si j'étois aussi grand que lui, je lui ferois rengainer ses propos.

*M. de Tourville.* Je suis de sa taille, & je le laisse dire. La conduite que tu aurois dû tenir avec la Poule, je la garde précisément envers lui. Les œillets dont elle a dépouillé la  
racine

racine en cherchant de quoi se nourrir, c'est l'estime publique dont je jouis qu'il travaille à déraciner, pour trouver à assouvir le ver qui le ronge. En cherchant à le punir, je foulerois sous mes pieds le respect & la considération que je me dois à moi-même, comme tu as foulé sous les tiens tes giroflées & tes tulipes. La glace que tu m'as cassée, ton rateau que tu as édenté, ce sont mes biens, mon repos & ma santé que je perdrais dans une vaine & mal-adroite vengeance. Instruit par l'accident que tu as souffert, tu fermeras désormais ton jardin à la Poule : instruit par la méchanceté de mon ennemi, je mets, par ma bonne conduite, une barrière insurmontable entre nous deux. Inaccessible à ses atteintes, je goûte les fruits de ma modération, tandis qu'il se consume dans les efforts de sa malice, jusqu'à ce que les remords viennent le déchirer. En m'affectant de ses outrages, je me serois fait la victime qu'il n'aspiroit qu'à immoler, & mes dignes amis m'auroient reproché ma foiblesse : mon indifférence pour ses injures le livre à ses propres mépris, & soutient la haute opinion de mon caractère dans l'esprit de tous les gens de bien.

*Cyprien.* Ah mon papa ! que de chagrins dans la vie je puis m'épargner, en me souvenant de ce que vous venez de m'apprendre !

Comme ils disoient ces mots, ils arrivèrent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet toute la soirée. Ils se séparèrent fort contents l'un de l'autre. Cyprien s'endormit le cœur plein d'une tendre reconnoissance pour les sages instructions qu'il avoit reçues, & M. de Tourville avec la satisfaction la plus sensible à un bon père, celle de n'avoir pas vécu inutilement cette journée pour le bonheur de son fils.

## LES PETITES COUTURIÈRES.

## PERSONNAGES.

MDE. DE VALCOURT,  
 LOUISE, } *ses filles.*  
 LÉONORE, }  
 SOPHIE, }  
 CHARLOTTE, *leur amie.*  
 UNE PAUVRE FEMME.  
 MARGOTTON, } *ses enfans.*  
 JACQUELINE, }

(*Louise & Léonore travaillent dans leur chambre, assises auprès d'une table couverte d'étoffes taillées pour des habits d'enfans.—Sophie est debout auprès de Louise, & lui présente une aiguillée de fil. La chambre est échauffée par un bon feu.*)

*Charlotte (en entrant).*

EH bien! vous voilà tristement assises, & occupées à coudre! Moi, qui croyois vous trouver jouant sur la neige dans le jardin! Venez, venez voir. Tous les arbres ont l'air de Petits-mâîtres à tête bien poudrée. Il n'y a rien de si joli.

*Louise.* Nous ne quitterions pas notre ouvrage pour tous les plaisirs du monde.

*Charlotte.* Moi, je le quitte souvent à propos de rien. Et en avez-vous encore pour long-temps?

*Léonore.* Nous y avons travaillé tout hier, & nous y sommes aujourd'hui depuis sept heures. Le voilà bientôt achevé.

*Charlotte.* Depuis sept heures? J'étois encore à neuf heures & demie au lit. D'où vous vient donc cette fureur de besogne?

*Louise.*

Les petites Couturières.

V. II. p. 112.



Book I.

Ah! ma chère petite Demoiselle,  
apprenez, apprenez à travailler,  
tandis qu'il en est temps.



*Louise.* Si tu favois pour qui nous travaillons, je suis sûre que tu voudrois être de la partie.

*Charlotte.* Non certes ; quand ce seroit pour moi.

*Louise.* Oh ! nous n'irions pas de si bon cœur pour nous-mêmes.

*Sophie.* Devine pour qui c'est.

*Charlotte.* Quand ce n'est pas pour soi, c'est pour sa poupée. C'est tout naturel. N'ai-je pas deviné ?

*Léonore.* Oui, regarde si ce sont là des ajustemens de poupée.

(*Elle soulève sur la table des jaquettes, des camisoles & des tabliers.*)

*Charlotte.* Comment donc ? Voilà un trousseau complet. Laquelle de vous est-ce qu'on marie ?

*Léonore (d'un air piqué).* Une jaquette pour habit de noces ! Il n'y a que des folies dans sa tête. Je vois qu'elle ne devineroit jamais.

*Sophie.* Eh bien, je vais lui dire, moi, ce que c'est. Tu connois ces petites filles qui n'ont que des habits tout percés, & qui meurent de froid ?

*Charlotte.* Quoi ! les enfans de cette pauvre femme, dont le mari vient de mourir, & qui ne fait comment gagner sa vie ?

*Louise.* C'est pour cette misérable famille.

*Charlotte.* Mais ta maman & la mienne lui ont envoyé de l'argent.

*Louise.* Il est vrai, mais il y avoit des dettes à payer, & des provisions à faire. Quant aux habits....

*Léonore.* Oui, c'est nous qui nous en sommes chargées.

*Charlotte.* Pourquoi ne pas leur en envoyer des vôtres ? Vous vous seriez épargné la façon.

*Louise.* Nos habits pourroient-ils aller bien juste à ces petits enfans ?

*Charlotte.* J'en conviens. Ils auroient traîné d'un quart d'aune devant & derrière eux ; mais leur mère auroit pu les mettre à leur taille.

*Louise.* Elle n'est pas en état de le faire.

*Charlotte.* Pourquoi donc ?

*Léonore (regardant fixement Charlotte).* C'est que, dans son enfance, elle n'a pas été accoutumée à travailler.

*Louise.* Comme nous sommes un peu exercées à la couture, nous avons prié maman de nous faire donner du coutil

& de

& de la futaine, & de nous tailler, à vue d'œil, des patrons. C'est nous qui avons entrepris le reste.

*Léonore.* Et quand tout cela sera achevé, nous irons le porter nous-mêmes à la pauvre femme, pour que ses enfans soient un peu chaudement vêtus cet hiver.

*Sophie.* Tu vois à présent pourquoi nous n'allons pas jouer sur la neige.

*Charlotte (avec un soupir étouffé).* Ah! je veux travailler aussi avec vous.

*Louise.* Je te le disois bien.

*Léonore.* Non, non, cela n'est pas nécessaire; nous allons achever.

*Louise.* Pourquoi veux-tu la priver de ce plaisir? Tiens, ma bonne amie, voici un reste d'ourlet à faire; mais il faut que cela soit cousu proprement.

*Sophie.* Si cela n'est pas propre, on ne s'en servira pas d'abord.

*Charlotte.* Tu parles aussi, toi, petite morveuse, comme si tu y étois pour quelque chose?

*Louise.* Comment donc? Sophie nous a merveilleusement secondées. C'est elle qui tenoit l'étoffe quand il y avoit quelque bout à rogner; c'est elle qui nous présentoit le peloton; c'est elle qui ramassoit nos dés. Tiens, mon cœur, porte les grands ciseaux à Léonore.

*Charlotte.* Regarde un peu, ma chère amie, si c'est bien comme cela.

*Léonore (saisissant l'ouvrage).* Fi donc! ces points sont trop alongés; & puis c'est tout de travers.

*Louise.* Il est vrai que cela ne tiendrait guère. Attends, je vais te donner quelque autre chose. Attache les cordons au collet de la jaquette.

*Charlotte.* Bon, je m'en tirerai un peu mieux.

*Léonore (jetant un coup d'œil en dessous sur l'ouvrage de Charlotte).* Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'elle ajuste le bout en dehors, au lieu de le mettre à l'envers? L'ouvrage nous ferait honneur assurément.

*Louise.* C'est ma faute de ne l'en avoir pas avertie. Bien comme cela, Charlotte.

*Charlotte.* C'est que l'on ne m'a pas appris comme à vous.

*Léonore.* Tant pis pour toi, je te plains.

*Louise.* Ne va pas la fâcher, ma sœur; elle fait de son mieux.

mieux. Donne un peu, mon enfant. Comment donc ? voilà un cordon de coufu. Vois-tu, Léonore ?

*Léonore (tirant d'une main la jaquette, de l'autre le cordon).*  
C'est dommage qu'il ne tienne pas.

*(Le cordon & la jaquette se séparent, & on voit le fil qui va en zigzag de l'un à l'autre, comme le lacet d'un corset qu'on délace.)*

Une bonne ouvrière que nous avons là ! Elle ne fait rien & nous détourne.

*Charlotte (tristement).* Hélas ! c'est que je n'en fais pas davantage.

*Louise.* Ne te chagrine pas, ma bonne amie, tu y as mis de la bonne volonté, c'est autant que nous. Je me charge de ta besogne.... Allons voilà qui est fait. As-tu fini, Léonore ?....

*Léonore.* J'en suis à mon dernier point. Il n'y a plus que le fil à couper. Bon ; je vais maintenant faire un paquet de tout cela.

*(Elle arrange les habits, les met l'un sur l'autre, & se dispose à nouer les bouts de la serviette qui les enveloppe.—*

*Mde. de Valcourt entre.)*

*Sophie.* Ah ! voici maman.

*Mde. de Valcourt.* Eh bien, mes enfans, où en sommes-nous ? Avez-vous besoin d'un peu de secours ?

*Louise.* Non, maman ; Dieu merci, nous venons d'achever.

*Mde. de Valcourt.* Déjà ? Voyons un peu. Mais c'est fort propre. Pour toi, ma chère Sophie, le temps a dû te paroître bien long.

*Sophie.* Non, maman ; j'ai toujours eu quelque chose à faire. Demandez à mes sœurs.

*Louise.* Nous ne serions pas si-tôt venues à bout de notre entreprise, sans ses petits secours. Elle ne nous a pas quittées d'un instant.

*Mde. de Valcourt.* Je suis ravie de ce que tu me dis. Ah ! voilà aussi notre voisine Charlotte. Elles vous a aidées sans doute ?

*Léonore (d'un ton ironique).* Elle a voulu essayer ; mais...

*Louise.* Nous allions finir, lorsqu'elle est arrivée.

*Sophie.* Elle a fait deux ou trois points. Ah ! elle n'en fait guère plus que moi. Si vous aviez vu, maman, comme c'étoit torché !

*Louise.* Paix donc, Sophie.

*Mde. de Valcourt.* Allons, puisque vous avez été si diligentes, j'ai un grand plaisir à vous annoncer pour récompense de votre zèle.

*Sophie.* Et quoi donc, maman ?

*Mde. de Valcourt.* La pauvre femme & ses filles sont enbas dans le fallon. Je vais vous envoyer les enfans : vous les habillerez vous-mêmes pour jouir de la surprise de leur mère.

*Louise.* Ah, maman ! comme vous savez assaisonner nos plaisirs !

*Sophie.* Voulez-vous que je les aille chercher ?

*Mde. de Valcourt.* Oui, suis moi, tu remonteras avec elles. Dans cet intervalle, je vais avoir un mot d'entretien avec la mère ; & je aurai à quoi on peut l'employer pour lui faire gagner sa vie.

*(Elle sort, tenant Sophie par la main.)*

*Louise.* Reste avec nous, Charlotte ; nous aurons besoin de toi. Il faut que tu donnes un coup de main à la toilette.

*Charlotte.* Ma chère amie, que je fens tout ton bon cœur !

*(Elle l'embrasse.)*

*Léonore.* J'ai eu un petit brin de malice ; ma sœur m'en fait rougir. Veux-tu bien me pardonner ?

*Charlotte (l'embrassant aussi).* Ah ! de toute mon ame !

*Louise.* J'entends les petites filles qui montent. Les voici.

*(Sophie entre, précédant, d'un air de triomphe, les deux petites Paysannes.)*

*Sophie (bas à Louise).* Elles vont être bien surprises. Je ne leur ai pas dit ce qui les attend.

*Louise.* Tu as bien fait. Elles n'en feront que plus aises, & nous aussi.

*Léonore.* Moi, je m'empare de Jacqueline.

*Louise.* Moi, je me charge de Margotton.

*Charlotte.* Sophie & moi, nous vous présenterons les épingles.

*(Elle se mettent en devoir de déshabiller les enfans.)*

*Jacqueliné (d'un ton pleureur).* Nous avons bien déjà assez froid. Est-ce que vous voulez encore nous ôter nos pauvres habits ?

*Louise.* Ne crains rien, ma petite. Tu vas voir. Viens ; approchons-nous un peu plus du feu. Tu es toute transie.

*Margotton.* Nous ne nous sommes pas chauffées d'aujourd'hui.

*Jacqueline.*

*Jacqueline.* Quoi! c'est pour nous, ces beaux habits neufs?

*Margotton.* Ah, mon Dieu! Que va dire ma mère? Elle nous prendra pour vos sœurs, de nous voir si braves.

*Louise.* Et vous le ferez aussi. Vous ne nous donnerez plus que ce nom.

*Jacqueline.* O ma belle Demoiselle, nous ne sommes que vos servantes.

*Louise.* Tais-toi, tais-toi. Passe ton bras seulement. L'autre....Mais comme c'est court! Il ne lui va qu'aux genoux. (*A Léonore:*) Eh bien, étourdie, voilà de tes œuvres! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

*Léon.* Mon Dieu! je ne savois aussi ce que c'étoit. Jacqueline en avoit sous les pieds & je ne lui voyois pas encore la tête. Il n'y a qu'à changer. Voilà le tien.

*Louise.* Dépêchons-nous. Toi, Sophie, cours faire signe à maman de venir.

*Sophie.* J'y vole. (*Elle sort.*)

*Louise.* Ah je m'y reconnois à présent. Tourne un peu. Encore. Fort bien. Prenez-vous par la main, & marchez devant nous.

(*Les deux petites filles vont côte-à-côte & se regardent l'une l'autre tout ébahies.*)

*Charlotte.* Comme elles sont bien ajustées! Les voilà jolies à croquer! Il ne faut plus qu'une chose. (*A Jacqueline:*) Tiens, voici un mouchoir blanc, crache, que je te débarbouille. (*A Margotton:*) A toi. Qu'est-ce qui leur manque? là, voyons. Si on bichonnoit pourtant leurs cheveux?

*Louise.* Va, Charlotte, ils leur vont mieux tout pendans. N'est-ce pas, Léonore?

*Léonore.* Un petit coup de peigne pour les démêler. Laissez, laissez, je m'en charge.

*Sophie* (*entre en sautant de joie*). Voici maman! voici maman!

(*Madame de Valcourt la suit de près tenant la pauvre femme par la main. Toutes les petites filles courent au devant d'elle.*)

*La Pauvre Femme.* O Dieu! que vois-je? font-ce là mes enfans? Ma noble & généreuse Dame! (*Elle veut se jeter à ses genoux.*)

*Mde. de Valcourt* (*la relevant*). Non, ma bonne amie, vous

vous ne me devez aucune reconnoissance. Mes enfans ont voulu effayer leur adresse à la couture, & je leur en ai laissé le plaisir.

*(Elle examine l'habillement des petites Paysannès.)*

Mais cela n'est point si mal pour un premier ouvrage ! Louise, tu aurois là un bon métier.

*La Pauvre Femme (courant vers Louise, Léonore & Sophie).*  
Ah ! mes bonnes Demoiselles, que je vous remercie ! Je prie Dieu de vous en récompenser. *(Elle leur baise la main, malgré leur résistance).*

*(Elle aperçoit Charlotte qui s'est retirée seule dans un coin).*

Ah ! pardon, ma petite Demoiselle, je ne vous avois pas vue. Que je vous fasse aussi mes remerciemens !

*(Elle veut lui baiser la main.)*

*Charlotte (la retirant avec un grand soupir).* A moi ? à moi ? Non, non, je n'ai rien fait à l'ouvrage.

*Mde. de Valcourt.* Ne t'afflige pas, mon enfant. On ne fait rien avec des soupirs, mais avec une ferme résolution. Dis-moi, crois-tu qu'il soit utile & agréable à une jeune Demoiselle de s'accoutumer de bonne heure au travail ?

*Charlotte.* Oh ! si je le crois !

*Mde. de Valcourt.* De quel plaisir touchant tu te vois aujourd'hui privée, pour avoir négligé de te former aux occupations de ton âge !

*La Pauvre Femme.* Ah ! ma chère petite Demoiselle, apprenez, apprenez à travailler, tandis qu'il en est temps. Plût à Dieu que j'eusse reçu, dans mon enfance, la même leçon. Je pourrois aujourd'hui m'être utile à moi-même, au lieu de me voir à la charge des honnêtes gens.

*Mde. de Valcourt.* Franchement, ma bonne amie, cela auroit été beaucoup plus heureux pour vous, quoique j'y eusse perdu le plaisir de vous obliger. Mais vous êtes encore assez jeune pour réparer le temps que vous avez perdu. Vous saurez, mes enfans, que je lui ai trouvé de l'emploi chez le tisserand du voisinage ; & lorsqu'elle n'aura rien à faire chez lui, elle viendra travailler ici au jardin.

*Sophie.* Ah ! bon ! bon ! j'irai lui aider tant que je pourrai.

*Mde. de Valcourt.* A l'égard de ses filles, je veux que ma maison soit leur école. Louise, & toi, Léonore, vous avez mérité que je vous confie leur instruction. J'en fais vos élèves pour la lecture, & pour le travail.

*Charlotte.* Me permettez-vous aussi d'être de l'apprentissage ?

*Mde. de Valcourt.* Très-volontiers, Charlotte, si ta mère le trouve bon. Tu feras l'émule de Sophie. (*A la pauvre femme.*) Ma bonne amie, êtes-vous contente de cet arrangement ?

*Le Pauvre Femme.* Dieu ! si je le suis ! Ah ! ma noble & généreuse Dame, je vous devrai tout mon bonheur, & celui de ma pauvre petite famille. Mes chères & jolies Demoiselles, rendez grâces à Dieu, tous les jours de votre vie, de vous avoir donné une si bonne maman, qui vous accoutume de bonne heure à la diligence & au travail. Vous le voyez, c'est la source de toutes les joies pour nous, & pour nos semblables.

---

## L'AMOUR DE DIEU,

ET

## DE SES PARENS.

**H**ÉLÈNE & Théophile étoient tendrement chéris de leurs parens, & les aimoient avec la même tendresse.

Depuis quelques jours ils avoient pris l'habitude de courir au fond du jardin après leur déjeûner, & de n'en revenir qu'au bout d'un quart d'heure, pour se mettre à leur travail.

Cette conduite fit naître la curiosité de M. de Florigni leur père. Ses deux enfans, jusqu'alors, avoient été fort studieux ; & il avoit su leur rendre le travail si agréable, qu'ils laissoient souvent leur déjeûner à moitié, pour courir plus vite à leurs leçons.

Que devons-nous penser de ce changement, dit-il à son épouse ? Si nos enfans prennent une fois le goût de l'oïveté, nous leur verrons bientôt perdre les heureuses dispositions qu'ils avoient montrées. Nous perdrons nous-mêmes nos plus chères espérances, & le plaisir que nous avions à les aimer.

Madame de Florigni ne put lui répondre que par un soupir.

Le

Le même jour, elle dit à ses enfans : Qu'allez-vous donc faire de si bonne heure dans le jardin ? Vous pourriez bien attendre que votre travail fût fini, pour vous livrer à vos récréations.

Hélène & Théophile gardèrent le silence, & embrassèrent plus tendrement que jamais leur maman.

Le lendemain au matin, lorsqu'ils crurent n'être vus de personne, ils s'acheminèrent doucement vers le berceau de chèvre-feuille qui étoit au bout de la grande allée.

Madame de Florigni attendoit ce moment, & les suivit sans en être aperçue, à la faveur d'une charmille épaisse, le long de laquelle elle se glissa sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle fut arrivée près du berceau, & qu'elle fut postée dans un endroit d'où elle pouvoit tout remarquer à travers le feuillage, Dieu ! de quelle joie son cœur maternel fut saisi, en voyant ses deux enfans joindre leur mains, & se mettre à genoux !

Théophile disoit cette prière qu' Hélène répétoit après lui.

“ Seigneur, mon Dieu, je te prie que nos parens ne meurent pas avant nous. Nous les aimons tant, & nous aurons tant de plaisir de faire leur bonheur, lorsque nous ferons devenus grands !”

“ Rends-nous bons, justes & sages, pour que notre papa & notre maman puissent tous les jours se réjouir de nous avoir donné la vie.”

“ Entends-tu, mon Dieu ? Nous voalons aussi faire tout ce qui est dans tes Commandemens.”

Après cette prière, ils se levèrent tous deux, s'embrassèrent tendrement, & retournèrent à la maison, en se tenant par la main.

Des larmes de joie couloient le long des joues de leur mère. Elle courut à son époux, le pressa sur son sein, lui redit ce qu'elle avoit entendu ; & ils furent l'un & l'autre aussi heureux que s'ils avoient été transportés tout d'un coup, avec leur famille, dans les délices du Paradis.

## LE CONGÉ.

DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

LE PRINCE LOUIS, *du sang Royal.*Un OFFICIER *de la suite du Prince.*

M. DE GERVILLE.

MDE. DE GERVILLE.

DIDIER,

EUGÉNIE,

CÉCILE,

MARIANNE,

FRÉDÉRIC,

} *leurs enfans.**La Scène est à la Campagne, à l'entrée d'un Bosquet.**(Eugénie est assise sur un tronc d'arbre renversé. Elle épluche des fraises qu'elle a sur ses genoux, dans le creux de son chapeau de paille. Didier lui en porte dans le sien. Les fraises sont proprement arrangées dans les deux chapeaux sur une couche de feuilles de vigne.)*

## SCENE I.

*Didier, Eugénie.**Didier.***T**IENS, ma sœur, j'espère que nous en aurons une jolie provision.*Eugénie.* Je ne fais plus où mettre les miennes; mon chapeau est déjà tout plein.*Didier.* Cécile va nous apporter une corbeille. A quoi s'amuse-t-elle donc? Tu peux, en attendant, les mettre dans ton tablier.

*Eugénie.* Oui, cela feroit un beau gachis! Pour remplir mon tablier de taches! Et maman, que diroit-elle? Sais-tu ce qu'il faut faire? Ton chapeau est le plus grand, je vais y mettre ce qu'il y a dans le mien. Tu le prendras, & tu iras en chercher de nouvelles, tandis que j'éplucherai celles-ci.

*Didier.* C'est bien dit. Cécile viendra dans l'intervalle, & alors il y en aura, je crois, assez.

*Eugénie.* Quand elles feront toutes ensemble, on verra mieux ce qu'il y en a.

*Didier.* Ce qui fera de trop plein dans la corbeille, fera pour nous.

*Eugénie.* Je crois que nous n'aurons guère envie d'en manger aujourd'hui. Ah! mon frère, c'est le dernier repas que nous ferons cette année avec notre papa: & qui fait si nous le reverrons jamais?

*Didier.* Tranquillise-toi, ma sœur, tout le monde ne meurt pas dans une bataille.

*Eugénie.* Maudite guerre! Si les hommes n'étoient pas si méchans! s'ils savoient s'aimer comme des frères & des sœurs!

*Didier.* Bon! ne nous querellons-nous pas tous les jours pour des bagatelles? Chacun de nous croit avoir raison, & souvent on ne fait de quel côté la raison se trouve. Il en est de même parmi les hommes.

*Eugénie.* Ils devroient bien au moins se raccommoier comme nous. Nos querelles ne coûtent jamais de sang.

*Didier.* Parce que papa, ou maman, les termine. Mais les hommes ne sont pas des enfans. Ils ne se laissent pas commander, quand ils ont la force en main. Et puis, lorsqu'on nous fait une injustice, ne devons-nous pas la repousser? Faut-il nous laisser ravir impunément ce qui nous appartient?

*Eugénie.* Tu parles toujours comme un soldat.

*Didier.* Puisque je dois l'être. Tiens, ma sœur, tu as beau dire, c'est une belle chose que la guerre! Sans elle, comment ferions-nous pour vivre? Seroit-ce notre petit bien qui nous nourriroit? Mais ne pleure donc pas; tu me fais de la peine.

*Eugénie.* Ah! laisse-moi pleurer, tandis que nous sommes tout seuls. J'aime mieux que mes larmes coulent devant toi, que devant nos pauvres parens. Je craindrois trop de les affliger.

*Didier.*

*Didier.* Allons, allons, sèche tes pleurs ; occupe-toi pour te distraire. Moi, je vais remplir ton chapeau.

*Eugénie.* Va-t'en de ce côté là-bas. Il ne reste plus rien ici à cueillir.

## SCENE II.

*Eugénie (après un moment de silence).*

Ah ! si j'étois assez instruite pour savoir prier Dieu, peut-être qu'il m'exauceroit ! Si j'étois du moins assez grande pour aller me jeter aux genoux du Roi, je suis sûre qu'il accorderoit à mes prières le congé de mon papa ! Ne l'a-t-il donc pas assez bien servi pendant toute sa vie ?

*(Elle épluche ses fraises en soupirant. Le Prince Louis arrive, suivi d'un Officier Housard. Il s'arrête en voyant Eugénie.)*

## SCENE III.

*Le Prince Louis, un Officier, Eugénie.*

*Le Prince (bas à l'Officier).* Voyez donc cette charmante petite fille. Ne me découvrez pas ; je veux lui parler. *(A Eugénie, en lui frappant sur l'épaule :)* Tu travailles là de bon cœur, ma chère enfant ?

*Eugénie (surprise).* O Monsieur ! vous m'avez fait peur.

*Le Prince.* Je t'en demande pardon, ce n'étoit pas mon dessein. Pour qui prépares-tu donc ces fraises ? Elles doivent être bien bonnes, épluchées d'une main si blanche & si grassouillette.

*Eugénie.* Oserai-je vous en offrir ? *(Elle lui présente le chapeau).* Ne craignez rien, elles sont propres. Excusez-moi seulement de n'avoir pas une meilleure assiette.

*(Le Prince en prend trois. Elle en présente aussi à l'Officier, qui en prend deux.)*

*Le Prince.* Je n'en ai jamais mangé de si bonnes. Sont-elles à vendre ?

*Eugénie.* Non, Monsieur, quand vous m'en donneriez je ne fais combien.

*Le Prince.* Tu as raison ; elles sont sans prix, cueillies d'une si jolie petite main.

*Eugénie.* Comme vous me parlez, Monsieur! Oh! ce n'est pas cela. Elles seroient bien à votre service, & toutes celles encore que mon frère & ma sœur pourroient cueillir jusqu'à ce soir. Mais (*en s'effuyant les yeux*) elles sont pour notre bon papa. Ce sont aujourd'hui les premières que nous cueillons pour lui, & les dernières peut-être qu'il mangera avec nous.

*Le Prince.* Il est donc malade? & vous craignez apparemment pour sa vie?

*L'Officier.* Je me flatte que sa maladie n'est pas encore tout-à-fait désespérée, puisqu'il songe à manger des fraises.

*Eugénie.* Vous n'y êtes pas, Messieurs. Il est bien vrai qu'il a été malade tout cet hiver d'un cruel rhumatisme. Il n'en est pas même encore entièrement guéri. Mais guéri ou non, il faut qu'il parte demain.

*Le Prince.* En quoi ce départ est-il donc si nécessaire?

*Eugénie.* C'est que son régiment passe dans le village, & il doit le joindre à la marche.

*Le Prince.* Son régiment?

*Eugénie.* Oui, le régiment du Prince Charles.

*Le Prince (bas à l'Officier).* Je parierois que c'est une fille du Capitaine de Gerville.

*Eugénie (qui l'a entendu).* Hélas! oui, Messieurs, c'est le nom de mon papa. Le connoissez-vous?

*Le Prince.* Si nous le connoissons? Monsieur & moi, nous sommes ses camarades.

*Eugénie.* O Dieu! Le régiment est-il si près? Est-ce qu'il passe aujourd'hui?

*Le Prince.* Non, mon enfant, ce n'est que demain. Nous avons pris les devans par ordre du Prince. Une roue de notre voiture s'est brisée le long de ce bosquet; nous y sommes entrés pour chercher de l'ombre. Tout doit être maintenant réparé. Ce petit sentier ne conduit-il pas au grand chemin.

*Eugénie.* Non, Monsieur, il mène tout droit au village.

*Le Prince.* Et ce village appartient sans doute à votre bon papa?

*Eugénie.* O mon Dieu! que n'est-il aussi riche que vous le pensez? Mais, non, il ne possède qu'une maisonnette, un petit jardin, ce bosquet, & la prairie voisine. Lorsqu'il n'est pas au camp ou en garnison, c'est ici qu'il passe sa vie avec nous, & notre maman.

*Le Prince.* Il a donc été malade cet hiver ?

*Eugénie.* Hélas ! oui, Monsieur, à notre grand chagrin. Il ne pouvoit, de douleur, remuer aucun de ses membres. De plus, une vieille plaie qu'il avoit à la tête s'est rouverte. Et maintenant qu'il est près de se rétablir, il faut qu'il aille s'exposer à de nouveaux maux !

*Le Prince.* Pourquoi, dans cet état, ne pas demander son congé ? Il auroit pu fournir des attestations suffisantes du chirurgien.

*Eugénie.* C'est bien aussi ce qu'a fait maman ; mais ses lettres sont restées sans réponse. Le Roi n'a pas voulu l'en croire ; ou le Prince, à qui appartient le régiment, est-il peut-être si dur...

*Le Prince.* Je crois bien que le Roi, ni le Prince, ne consentiroient qu'avec peine à perdre un aussi bon Officier que votre papa, de qui mes jeunes camarades & moi pouvons recevoir de si utiles instructions.

*Eugénie.* Effectivement vous paroissez bien jeune. Avez-vous encore votre papa, & votre maman ?

*Le Prince (un peu embarrassé).* Sans doute.

*Eugénie.* Qu'ils doivent avoir pleuré, lorsque vous vous êtes séparé d'eux ! Comment ont-ils pu y consentir ? Je fais ce qu'il nous en a coûté à maman & à nous, lorsque mon frère aîné est parti pour entrer à l'École militaire. Et ce n'est rien pourtant en comparaison de la guerre.

*Le Prince.* Mon père est aussi au service.

*Eugénie.* Oh ! les pères qui sont soldats, sont tous un peu durs. Ce que je dis là pourtant n'est pas vrai de mon papa. Il est si indulgent, si bon, & si tendre ! Un enfant n'a pas une ame plus douce. Il n'y a que l'honneur sur lequel il est intraitable. Aussi, je pense que c'est sa faute, s'il n'a pas son congé.

*Le Prince.* Comment cela ?

*Eugénie.* C'est qu'il ne l'a pas demandé sérieusement. Il disoit toujours qu'on le regarderoit comme un lâche, s'il se retiroit pendant la guerre. Il ne demandoit que d'avoir assez de force pour monter à cheval, & pouvoir verser la dernière goutte de son sang au service de son pays. Eh bien, le voilà satisfait ; mais nous, nous pauvres enfans, nous n'avons plus de père !

*Le Prince.* Ton père, jusqu'à présent, est toujours sorti de danger, pourquoi n'en échapperoit-il pas encore ? Rasure-toi, mon enfant, tous les mousquets ne portent pas.

*Eugénie.* Mais ceux qui portent, tuent leur homme. Et dans le nombre, ne peut-il pas y en avoir un qui atteigne mon papa ?

*Le Prince.* Il n'est que trop vrai. Mais quelle est cette jolie petite Demoiselle que je vois venir ?

*Eugénie.* C'est ma sœur, Cécile.

## SCENE IV.

*Le Prince, l'Officier, Eugénie, Cécile.*

*Eugénie.* Te voilà donc à la fin ? Tu as resté bien longtemps.

*Cécile.* C'est que, malgré moi, j'aidois maman à faire les malles de mon papa.

*Eugénie.* Donne-moi, je te prie, ta corbeille.

*Cécile.* Tiens. Avez-vous de quoi la remplir ?

*Eugénie.* Tu vas voir.

*(Elle secoue dans la corbeille les fraises qui étoient dans le chapeau de Didier.)*

Vous voulez bien permettre, Messieurs ?

*Le Prince.* C'est trop juste. *(A l'Officier.)* Voilà deux enfans d'une bien aimable figure !

*Cécile (bas à Eugénie).* Qui sont ces Messieurs ?

*Eugénie (bas à Cécile).* Deux Officiers du régiment de mon papa.

*Cécile.* Est-ce qu'ils viennent le chercher ?

*Eugénie.* Non, non. Ils vont attendre le Prince dans la ville prochaine.

*Cécile.* Ah ! fût-il à mille lieues avec son régiment !

*Eugénie.* Doucement donc, Cécile ! Si ces Messieurs vous entendoient !

*Cécile.* Qu'ils m'entendent s'ils veulent ! Comment, ils viendront m'enlever mon papa, & je n'aurai pas la liberté de me plaindre !

*Le Prince (à l'Officier).* Il me paroît que nous ne sommes pas regardés ici de trop bon œil.

*L'Officier.* Que tardez-vous à vous faire connoître ?

*Le Prince.* Non, non, leur franchise m'amuse, & leur tendresse pour leurs parens pénètre mon cœur de la plus douce volupté.

*Eugénie (à Cécile).* Le pauvre Didier se fatigue, tandis que

que nous nous amusons ici à babiller. Je vais l'aider à faire sa cueillette. Toi, reste auprès de ces Messieurs, & songe à bien ménager tes paroles.

*Cécile.* Va, va, je fais comment il faut leur parler.

*Eugénie.* Messieurs, voici ma sœur Cécile que je vous présente.

*Cécile (d'un air décidé).* Votre servante, Messieurs.

*Le Prince.* Elle a une petite physionomie aussi résolue, que la tienne est douce & timide.

*Eugénie.* Je la laisse avec vous, pour avoir l'honneur de vous entretenir. Moi, je vais aider mon frère, afin de retourner plutôt vers mon papa. Me permettez-vous de lui annoncer votre visite? Je suis persuadée qu'il s'en réjouiroit.

*Cécile.* Non, non, Messieurs, il ne s'en réjouiroit pas; aucun de nous ne s'en réjouiroit. Nous voulons être à nous tout seuls aujourd'hui.

*Eugénie.* Je vous prie de vouloir bien excuser cette folle.

*Cécile.* M'excuser? Ces Messieurs savent bien que lorsqu'il y a des étrangers à table, les petites filles n'osent pas ouvrir la bouche; & moi, j'ai mille choses à dire à mon papa, qui, autrement, étoufferoient mon cœur.

*Le Prince.* Rassurez-vous, mes enfans, vous ne ferez point troublés dans vos doux entretiens.

(*Eugénie leur fait une révérence gracieuse, & s'éloigne.*)

## SCENE V.

*Le Prince, L'Officier, Cécile.*

*Cécile.* Mais, dites-moi donc, Messieurs, à quoi pense le Roi, de nous prendre notre papa, à nous pauvres enfans? Croit-il que nous n'ayons pas besoin d'un père pour nous élever?

*Le Prince.* Oui, mais crois-tu aussi qu'il n'ait pas besoin de braves soldats pour combattre?

*Cécile.* Et quelle nécessité de se battre? Mon papa, lorsqu'il nous donne une bonne éducation, n'est sûrement pas inutile à son pays.

*Le Prince.* Sur-tout si tes frères & tes sœurs en ont su profiter comme toi.

*Cécile.* Vous croyez peut-être vous moquer ? Je fais bien qu'on me trouve un peu revêche dans la famille ; & l'on dit même qu'avec une cocarde j'aurois fait un très-bon-soldat.

*Le Prince.* Ha ! ha ! une petite Amazone ? Tu aurois été vraiment fort redoutable.

*Cécile.* Oh ! si j'avois une épée, on ne se joueroit pas de moi.

*Le Prince.* S'il ne tient qu'à cela, voici la mienne. Je vais t'armer Chevalier.

*Cécile.* Je le veux bien. J'aurai du plaisir à l'être de votre façon.

*Le Prince (lui ayant présenté son épée, veut l'embrasser).* Voici la première cérémonie.

*Cécile (le repoussant).* Doucement, doucement, s'il vous plaît.

*Le Prince.* Oh ! tu es une charmante enfant !

*(Il veut encore l'embrasser. Cécile se sauve en criant :*  
Didier ! Eugénie !

*Le Prince.* Qu'as-tu à craindre de moi ?

*Cécile.* Moi, vous craindre ? Oh ! non, non. Seulement ne m'approchez pas de plus près, ou je cours à mon papa. Il est Officier comme vous, & il ne souffriroit pas qu'on fâchât sa petite Cécile.

*Le Prince.* Que le Ciel me préserve d'avoir la pensée de te fâcher ! Ce n'étoit qu'un simple badinage.

## SCÈNE VI.

*Le Prince, l'Officier, Eugénie, Didier, Cécile.*

*Didier (qui s'avance fièrement).* N'as-tu pas crié, Cécile ? Je viens à ton secours.

*Le Prince.* Contre nous, mon petit ami ?

*Didier.* Contre tous ceux qui font crier ma sœur.

*Cécile.* Grand'merci, mon frère. Ce cri m'est échappé. Je n'ai pas besoin de ton bras. Vois-tu ? En voici déjà un que j'ai désarmé. *(Elle rend l'épée au Prince.)* Allons, Monsieur, pour cette fois, je vous fais grâce de la vie. Mais n'y revenez pas. Vous m'entendez ?

*Le Prince.* Tu es une petite créature bien extraordinaire.

*Eugénie.*

*Eugénie.* Je suis charmée qu'elle l'entende de votre bouche. Mais à présent, Messieurs, nous avons cueilli assez de fraises pour être en état de vous en offrir. (*Elle leur présente la corbeille.*) Prenez, prenez, je vous en prie.

*Le Prince.* Non, non, nous nous garderons bien d'y toucher. Elles ont une destination trop respectable.

*Eugénie.* Ce que vous prendrez ne fera rabattu que sur notre portion. Il n'y auroit pas grand mal, quand nous n'en mangerions pas aujourd'hui. Vous êtes du régiment de notre papa, & c'est notre devoir de vous faire tous les honneurs qui dépendent de nous.

*Cécile (tirant un bouquet de son sein, & le présentant au Prince).* En ce cas-là, je vais vous donner ce bouquet que j'avois cueilli pour moi. Mon papa & ma maman en ont eu de ma main, sans quoi, vous n'auriez pas celui-ci. Mais il m'appartient, je vous le donne.

*Le Prince.* Et moi, je l'accepte avec tous les transports du plaisir & de la reconnoissance.

*Cécile.* Il s'est un peu flétri au soleil. Si vous vouliez attendre un moment, j'irois vous en faire un tout frais de jasmin, de violette & de chèvre-feuille. J'en ai par buissons dans mon jardin.

*Eugénie.* Tu fais le rosier qui fleurit sous mes fenêtres ? tu peux y prendre toutes les roses épanouies d'aujourd'hui.

*Cécile.* Eh bien, voulez-vous ?

*Le Prince (attendri).* Quoi ! vous auriez cette bonté, mes charmantes enfans ! Mais, non, je vous remercie. Le plaisir de causer avec vous, me touche plus que toutes les fleurs de l'univers.

*Cécile.* Il me vient une pensée, mon jeune Officier. Vous savez peut-être comment on doit s'y prendre pour fortir avec honneur de son régiment. Ne pourriez-vous pas nous donner un bon conseil, pour en tirer honorablement notre papa ?

*Eugénie.* Oh ! si vous pouviez nous le dire, nous vous donnerions de bon cœur tout ce que nous possédons.

*Didier (qui s'est amusé jusqu'à ce moment à jouer avec la dragonne de l'épée du Prince, & à considérer attentivement son chapeau, son uniforme, & toute sa personne).* Oui, si vous savez nous faire rendre notre papa, mes timbales, mon esponsion, ma giberne, tout cela est à vous.

*Cécile (d'un air mystérieux).* Et moi, je vous donnerois

de moi-même ce que vous vouliez me prendre tout à l'heure.

*Le Prince.* Tant de biens à la fois ! Ah ! croyez que si je savais un moyen.....

*Eugénie (tristement).* Vous n'en savez donc pas ! Ainsi nous ne faisons que vous affliger, de ne pouvoir nous aider à sortir de peine.

*Cécile.* Oh ! je ne lâche pas sitôt prise. Le Prince, Colonel du Régiment, doit passer ici près. Eh bien, nous trois, avec mon petit frère & ma plus jeune sœur, nous irons nous jeter à ses pieds, nous nous attacherons à ses habits, & nous ne nous relèverons pas avant qu'il nous ait accordé notre demande.

*Eugénie.* Oûi, ma sœur. Il verroit nos larmes ; il entendroit nos vœux & nos prières : nous lui dirions combien notre papa a été malade cet hiver, combien il est foible encore, & tout ce que nous aurions à souffrir de nous en séparer. Croyez-vous qu'il fût assez cruel pour nous renvoyer impitoyablement ?

*Le Prince.* Non, je ne puis le croire ; mais il ne doit venir nous joindre qu'à l'entrée de la campagne. Par bonheur, le Prince son fils suit le régiment en qualité de Volontaire.

*Didier (qui l'a toujours regardé avec un air pensif).* De Volontaire ?

*Le Prince.* Oûi, pour apprendre sous les yeux de son père le métier de la guerre. Je puis vous répondre qu'il s'intéressera vivement en votre faveur.

*Eugénie.* Etes-vous bien avec lui ?

*Le Prince (en souriant).* Oûi, lorsque j'ai fait mon devoir.

*Eugénie.* Ah ? de grâce, parlez-lui pour mon papa. Qu'il le conserve à une famille qui ne vit que par lui. Vous-même, Monsieur, cherchez à adoucir son service ; & s'il est malade, ou blessé....

*(Les sanglots l'interrompent.)*

*Cécile.* Blessé ? N'attendez pas qu'il le soit. S'il y a un sabre levé sur sa tête, courez vous mettre au devant du coup.

*Le Prince (à part).* Que j'ai de peine à me déguiser plus long-temps ! *(Haut.)* Non, tendres & nobles petites ames, ne craignez rien pour ses jours ; j'en réponds sur ma vie.

*Eugénie.*

*Eugénie (essuyant ses larmes).* Je puis donc compter sur vous ! Ah ! que vous me charmez ! Ne nous oubliez pas pour cela auprès du Prince. Qu'il nous renvoie bientôt notre papa !

*Cécile.* Dites-lui que toute une couvée naissante a besoin encore des ailes de son père pour se fortifier. Dites-lui qu'une petite fille de sept ans lui souhaite toutes sortes de bonheur, s'il lui rend un père qu'elle aime, & dont elle a besoin.

*Eugénie.* Nous vous quittons sur cette douce espérance. J'aurois encore mille choses à vous dire : mais votre cœur vous les dira. Notre papa nous attend peut-être ; & nous devons le perdre demain.

*Le Prince.* Allez, allez, mes chères enfans ; mais daignez accepter quelque marque légère de ma reconnoissance, pour l'agréable demi-heure que je viens de passer avec vous. Tiens, ma douce Eugénie, prends cette bague. (*Il en tire une de son doigt.*) Elle est trop large pour toi ; mais un Jouaillier la mettra à son point.

*Eugénie (refusant la bague).* Non, non, Monsieur, on seroit peut-être mécontent de moi à la maison ; & sur-tout à la veille de perdre mon papa, je ne voudrois pas, pour rien au monde, avoir le moindre reproche à mériter de sa part.

*Le Prince.* Il faut absolument que tu la prennes. Je me charge de tout auprès de lui, lorsqu'il viendra au régiment.

(*Il la lui fait accepter.*)

*Eugénie.* Eh bien, il vous la reportera, s'il trouve mauvais que je l'aye reçue. S'il n'en est pas fâché, je ferai bien aise de m'honorer toute ma vie de votre souvenir.

*Cécile (prenant la main d'Eugénie).* Allons, ma sœur, il est temps de nous retirer.

*Le Prince.* Et toi, Cécile, est-ce que tu serois fâchée de te souvenir de moi ? Tiens, ma chère enfant, voici un étui de cuivre doré, avec une pierre de composition.

*Cécile (le regardant).* Il n'y a que vos paroles de fausses dans tout cela. Je suis sûre que c'est de l'or, & un véritable diamant. Je n'en veux pas. Vous avez pris cela dans quelque pillage. Mon papa est aussi Capitaine que vous, & il n'a pas de ces cadeaux à faire. Il n'a jamais rien pillé, lui.

*Le Prince.* Sois tranquille. Il n'y a pas là plus de sang

qu'à mon épée. Des bijoux me feroient inutiles à la guerre. Si tu ne veux pas accepter celui-ci, garde-le-moi jusqu'à mon retour.

*Cécile.* A la bonne heure.

*Le Prince.* N'aurois-tu pas un baiser à me donner pour mes furetés ?

*Cécile.* Non, non ; vous avez entendu mes conditions. Pas à moins.

*Le Prince.* Eh bien, je vais faire tous mes efforts pour le gagner.

*Cécile.* Je vous le garde jusqu'à ce moment. Viens avec nous, mon frère.

*Didier.* Allez d'abord ; je vais vous suivre. J'ai quelque chose à dire en secret à cet Officier.

*Le Prince.* Je suis à toi dans l'instant, mon petit ami.

*(L'Officier qui s'est éloigné dans le cours de la scène, revient auprès du Prince, lui remet un porte-feuille, & s'entretient tout bas avec lui.)*

*Cécile (bas à Didier).* Est-ce que tu veux en avoir aussi ton cadeau ?

*Eugénie (bas à Didier).* Fi donc ! mon frère. Je te croyois trop fier pour cela.

*Didier.* Fi ! mes sœurs, d'avoir eu de moi cette pensée. J'ai quelque chose de bien autrement important à lui demander.

*Cécile.* Si j'avois le cœur de me divertir, je rirois de l'air de gravité que tu prends pour traiter ton affaire d'importance.

*Didier.* Et toi, si tu n'étois pas ma sœur, tu me le payerois cher de m'avoir soupçonné d'escroquerie.

*Cécile (s'éloignant avec Eugénie).* Songe à te bien tirer de tes grandes affaires.

## SCENE VII.

*Le Prince, L'Officier, Didier.*

*Le Prince.* Je suis fort aise, mon cher Didier, que tu veuilles rester avec moi. Nous n'avions pas assez bien fait connoissance. On vient de me dire que ma voiture n'est pas encore prête. Ainsi nous avons quelques instans à causer ensemble.

*Didier.*

*Didier.* Tant mieux. Mais ne vous imaginez pas que je reste pour avoir quelque chose de vous.

*Le Prince.* Comment donc ?

*Didier.* C'est que vous avez fait un cadeau à mes deux sœurs, & vous pourriez penser....Mais, je vous le proteste, je ne prends rien, rien, absolument rien.

*Le Prince.* Et par malheur aussi, je n'ai rien de plus à t'offrir.

*Didier.* C'est un bonheur que cela. Nous ne ferons tentés ni l'un ni l'autre.

*Le Prince (bas à l'Officier).* J'aime à lui voir une âme aussi élevée ! Que sa figure a de franchise & de noblesse !

*Didier.* Je n'ai qu'une question à vous adresser.

*Le Prince.* Voyons ce que c'est, mon ami.

*Didier.* Vous m'avez dit tout à l'heure que le fils du Prince marchoit comme Volontaire. Qu'est-ce donc qu'un Volontaire ?

*Le Prince.* C'est un Soldat libre, qui n'a aucun grade dans le régiment, qui peut se reposer ou combattre, partir ou rester, comme il lui plaît.

*Didier.* Oh ! si j'y allois, moi, ce seroit pour me battre. J'aurois bien du plaisir à être Volontaire sur ce pied-là.

*L'Officier.* Mais il faut qu'un Volontaire ait de l'argent. En as-tu, mon petit ami ?

*Didier.* Tu ? tu ? Je n'aime pas cela, Monsieur. Mon papa est Capitaine, & je suis fait pour l'être comme lui.

*Le Prince.* C'est que nous te regardons déjà comme notre camarade.

*Didier.* Ah ! tant mieux. Tutoyez-moi maintenant tant que vous voudrez. Mais vous parlez d'argent ? Le Roi n'en a-t-il pas assez ? Et n'est-il pas obligé de nourrir ceux qui le servent ?

*Le Prince.* Ouï ; mais un Volontaire n'a pas de service réglé. Ainsi, il est juste qu'il s'entretienne à ses dépens.

*Didier (frappant du pied la terre).* Ah ! que me dites-vous ? Tant pis. Mais si je ne demandois que du pain de munition & de l'eau ? Si je priois le régiment de me recevoir à la place de mon papa.

*Le Prince.* Pauvre enfant ! comment figurerois-tu à la tête d'une Compagnie ? Il faut de l'expérience & de la représentation.

*Didier.* Si je n'en ai pas assez pour commander, j'en aurai

aurai assez pour obéir. Qu'on me fasse commencer par où l'on voudra, pourvu que je serve.

*Le Prince.* Serois-tu seulement en état de suivre la marche ?

*Didier.* J'irois tant que je pourrois ; & quand je serois rendu, on me jetteroit dans un fourgon de bagage, où je marcherois avec l'artillerie, à cheval sur un canon. Ariez-vous peur que je restasse en maraude ? Oh ! je saurois bientôt vous rattraper.

*Le Prince.* Mais si tu serois à la place de ton père, il faudroit toujours te séparer de lui.

*Didier.* Et comptez-vous pour rien ma joie de le rendre à mes sœurs, & à maman, & d'assurer le repos de sa vieillesse ? Il me semble que le Roi ne perdrait pas au change. Mon papa, malheureusement, ne fera bientôt plus en état de servir ; & moi, dans peu d'années, je puis être tout ce qu'il a été. La guerre est ma folie. Je fais toutes les chansons grenadières, & je leur fais des accompagnemens sur mon tambour. Tenez, en voici un recueil, je vous le donne. Je n'en ai plus besoin, je le fais par cœur.

*Le Prince.* Oh ! que tu me ravis ! je veux t'en donner un autre à mon tour.

*(Il ouvre son porte-feuille, & en tire des papiers.)*

*Didier.* Pour une chanson, je puis la recevoir.

*Le Prince.* Tiens, en voici d'abord une pour ton père.

*Didier.* Mon papa ne fait plus chanter. Il n'aime que la musique du canon.

*Le Prince.* N'importe. Je suis sûr que vous aurez du plaisir tous deux, rien qu'à la lire seulement. Celle-ci est pour toi.

*Didier (sautant de joie).* Ah ! grand' merci. Voyons si je la fais.

*Le Prince.* Non ; tu la liras quand nous ferons partis. *(Il met les deux papiers ensemble & les lui donne.)* Mets cela dans ta poche, & prends bien garde de le perdre. Adieu, mon petit ami, songe que je te tiens pour mon camarade.

*Didier (lui saute au cou, le serre, et l'embrasse).* Ouï, ouï, je le suis. Je vous aimerai toujours. Je veux, à ma première bataille, combattre à votre côté.

*L'Officier.* Nous allons t'annoncer d'avance au régiment.

*Didier.* Parlez-lui bien de moi, je vous en prie. Oh ! comme je vais me dépêcher de grandir !

*Le Prince (en s'éloignant, à l'Officier).* Je sens combien le cœur de leur père doit faigner de quitter de si aimables enfans. Retirons-nous un peu à l'écart pour observer celui-ci, & jouir de ses premiers transports.

*(Ils entrent dans le bosquet. Didier les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient un peu éloignés.)*

## SCENE VIII.

*Didier (agité, tantôt s'assied sur un tronc d'arbre, tantôt se lève et se promène).* A quoi pense-t-il de vouloir faire chanter mon papa? *(Il tire les papiers de sa poche.)* Ha, ha! celle-ci est cachetée. Il faut qu'il y ait quelque drôlerie. Voyons toujours la miennè. *(Il l'ouvre.)* Cela ne m'a pas trop l'air d'une chanson. Les mots vont tout du long de la ligne. *(Il lit :)* Bon pour cent louis d'or que le Trésorier de ma maison.... Je ne connois point d'air qui puisse aller sur ces paroles. *(Il continue :)* Payera au porteur de ce billet.

PRINCE CHARLES.

Il s'est moqué de moi en me donnant cela pour une chanson de guerre. Il n'y a que des paroles d'argent. Il faut qu'il se soit trompé. Courons après lui. *(Il se met à courir en criant :)* Monsieur l'Officier, Monsieur l'Officier!

## SCENE IX.

*M. de Ger-ville (avec un visage abattu, et marchant avec peine). Mde. de Ger-ville, Eugénie, Cécile, Didier, Marianne (tenant son père par la main). Frédéric (dans les bras de sa mère).*

*M. de Ger-ville.* Où est-il? où est-il? *(Il aperçoit Didier.)* Mon fils, où donc est le Prince?

*Didier (regardant au tour de lui).* Je n'ai pas vu le moindre Prince, mon papa.

*Cécile.* Ce joli Monsieur qui caufoit avec nous.

*Eugénie.* Celui qui m'a donné cette bague. Il n'y a qu'un Prince, dit mon papa, qui m'ait pu faire un si beau présent.

*Didier (d'un air dépité).* Etourdi que je suis, de ne l'avoir pas reconnu!

*Eugénie.*

*Eugénie.* O l'excellent jeune homme !

*Cécile.* Si bon ! si familier ! O mon joli petit étui ! je te garderai toute ma vie.

*M. de Ger-ville.* Y a-t-il long-temps qu'il s'en est allé ?

*Didier.* Tout à l'heure. Je courrois après lui, lorsque vous êtes venu.

*M. de Ger-ville.* Par bonheur, je le joindrai demain dans la ville prochaine ; & je pourrai lui exprimer toute ma reconnaissance. Je suis pourtant fâché qu'il ne loge pas cette nuit chez nous. N'en auriez-vous pas été charmés, mes enfans ?

*Didier.* Ouï, mon papa. Il m'appelle déjà son camarade.

*Cécile.* Oh moi ! quoique je l'aime, je suis bien aise qu'il s'en soit allé. Nous n'aurions pu vous caresser à notre aise devant lui.

*Mde. de Ger-ville.* Cécile a raison. Je n'aurois pas été libre de mêler mes larmes avec les vôtres, mes chers enfans. Il auroit fallu étouffer mes soupirs.

*M. de Ger-ville.* C'est pour cela que je l'aurois encore souhaité. La violence que vous auriez faite à votre douleur, m'eût donné la force de retenir la mienne ; & puisqu'il faut que je vous quitte....

*Marianne* (*prenant des deux mains celle de son père, & la baisant*). Oh ! ne parle pas de nous quitter, mon papa !

(*Le petit Frédéric s'écarte du sein de sa mère, & tend ses bras vers son père, qui le prend à son cou, & l'embrasse.*)

*M. de Ger-ville.* Chers enfans ! peut-être n'est-ce pas pour long-temps que je vous laisse. La paix ne doit pas être éloignée. Elle est l'objet de tous les vœux de notre Roi bienfaisant. Ouï, je l'espère, je reviendrai bientôt auprès de vous.

*Mde. de Ger-ville.* Mais tu pars ; &, en attendant, qui nous consolera de ton absence ?

*Eugénie.* Que je lui rendrais avec plaisir sa bague, pour qu'il vous laissât avec nous !

*Cécile.* Et moi donc, son étui !

*Didier.* Et moi, son papier de louis d'or ! Tenez, mon papa, voyez ce qu'il m'a donné pour une chanson.

(*Il lui remet le papier.*)

*M. de Ger-ville* (*rendant Frédéric à sa mère*). Voyons donc ce que c'est. (*Il lit, joignant ses mains.*) Quelle bonté dans ce jeune Prince, & quelle manière noble d'obliger ! Il t'a donné

donné un mandat que son père lui avoit remis sans doute pour ses plaisirs.

*Didier.* Quoi ! il m'auroit attrapé ! Rendez-lui de ma part son argent. Mais ce n'est pas tout ; il m'a donné aussi une chanson pour vous.

*M. de Ger-ville.* Une chanson pour moi, Didier ? Tu rêves, mon fils ?

*Didier (tirant de sa poche un papier cacheté).* Vous allez voir.

*Les Enfans (se souriant les uns aux autres).* Une chanson ! une chanson !

*(Ils se pressent d'un air de curiosité autour de leur père.)*

*M. de Ger-ville.* Ciel ! le cachet du Roi. *(Il ouvre le paquet d'une main tremblante, jette les yeux sur les premières lignes, & s'écrie :)* O ma chère femme ! mes chers enfans ! réjouissez-vous, réjouissez-vous.

*Mde. de Ger-ville.* Pourvu que tu restes. Il n'y a que cela dont je puisse me réjouir.

*(Il reprend la lettre.)*

Laissez-moi la lire tout entière.

*(Tous se pressent à ses côtés dans un profond silence.)*

*Il lit quelques lignes.)*

O l'excellent Roi !

*(Il continue.)*

Non, c'est trop. Dans un songe, où mon imagination exaltée eût formé les plus brillantes chimères, je n'aurois jamais espéré rien de si flatteur.

*Mde. de Ger-ville.* Je meurs d'impatience, mon ami.

*Eugénie.* Qu'est-ce, mon cher papa ?

*Cécile.* Que vous nous tenez en peine !

*Didier.* Voyons donc votre chanson, à vous.

*Marianne.* Papa, mon papa, eh bien ?

*M. de Ger-ville (se jetant au cou de sa femme).* Tu me gardes, ma chère femme. *(Il se baisse, & ramasse dans ses bras tous ses enfans.)* Je ne vous quitte plus, mes chers enfans.

*(Il se rejette sur le sein de sa femme, qui pose à terre le petit Frédéric.)*

Ouï, ouï ; lis toi-même.

*Mde. de Ger-ville (à demi évanouie).* Je suis toute tremblante. Je ne saurois.

*(Les enfans sautent tous, les uns autour des autres, serrent leur père & leur mère, baisent leurs habits, frappent dans leurs mains,*

*mains,*

Tous ensemble

*mains, & font éclater leur joie par tous les transports imaginables).*

Nous gardons notre papa ! nous gardons notre papa.

*M. de Gerville.* Oui, vous me gardez, & fans que je quitte absolument le service. D'une manière si honorable !

*Mde. de Gerville (se ranimant).* Et comment, comment, mon ami ?

*M. de Gerville.* Le Roi, touché de ma maladie, me dispense de cette campagne. Mais, (ce sont ses paroles) pour me récompenser de mes glorieux services, il m'accorde le Gouvernement d'une Citadelle, avec le titre de Colonel.

*Mde. de Gerville.* Quoi ! mon ami !...

*Eugénie.* O joie sur joie !

*Cécile.* Aussi, mon cher papa, il n'y a pas d'homme comme vous dans le monde.

*Didier.* Et vous voilà Colonel !

*M. de Gerville.* Je vais donc être pleinement heureux pour le premier moment de ma vie. (*A Mde. de Gerville.*) Me le pardonneras-tu, ma chère femme ? Je n'avois pourtant fait aucune démarche pour avoir mon congé.

*Mde. de Gerville.* Va, je te connoissois. J'ai pris ce soin pour toi.

*Eugénie.* Ah ! le méchant papa ! Si maman & le Roi n'avoient pas songé à nous plus que lui !...

*Cécile.* Vous nous aviez donc trompés ? Ce n'est pas bien, au moins.

*M. de Gerville.* Vraiment, oui. Mais que voulez-vous ? Une mauvaise honte de Soldat ! Hélas ! cependant je n'aurois pu rendre à mon pays des services bien longs & bien utiles. Je le sens trop, mon corps n'est plus en état de supporter le poids des armes.

*Mde. de Gerville.* Et tu m'aurois porté la mort dans le cœur ; tu aurois réduit ces innocentes créatures à l'état d'orphelin, si la Providence n'en avoit pas mieux disposé pour nous & pour toi ! Allons, tout est pardonné. Mais où retrouver le généreux Prince ? Que je voudrois le remercier, & le retenir cette nuit auprès de nous !

*Didier.* Nous allons courir sur tous les chemins.

*M. de Gerville.* Allez, allez. Que je souffre de ne pouvoir vous suivre !

*Cécile.* Il aura maintenant trois baisers pour un.

(*Les enfans se disposent à courir. Le Prince s'élance du bosquet.*)

## SCENE X.

*Le Prince, L'Officier, M. de Gerville, Mde. de Gerville, Eugénie, Cécile, Didier, Marianne, Frédéric.*

*Le Prince (saisissant Cécile).* Je te prends au mot.  
(*Il embrasse Cécile trois fois.*)

*Eugénie & Didier.* Le Prince ! le Prince !

*Cécile (un peu décontenancée).* Vous m'avez presque fait peur avec vos baisers.

*M. de Gerville.* O mon digne Prince ! comment vous exprimer ma reconnoissance !

*Mde. de Gerville.* Mes enfans & moi, comment vous remercier ! Vous me rendez un époux, & vous leur rendez un père.

*Le Prince.* Tous ces bienfaits sont de notre juste Monarque. Je n'ai fait que solliciter son choix, pour être l'instrument de ses grâces. Privé de l'espérance de profiter, sous les yeux de M. de Gerville, de ses exemples & de ses leçons, j'ai voulu du moins adoucir mes regrets, en venant porter le bonheur dans le sein de sa respectable épouse, & de ses aimables enfans. C'est une joie que je n'oublierai jamais.

(*Il tend la main à M. de Gerville, qui la serre, & la baise.*)

*M. de Gerville.* Il faut avoir la bonté de votre cœur, pour vous réjouir du bonheur d'une petite famille qui vous est si étrangère.

*Mde. de Gerville.* Vous avez fait de si riches cadeaux à mes enfans !

*Eugénie.* Je rougis d'avoir accepté cette bague. Je ne la croyois pas si précieuse.

*Le Prince.* C'est qu'elle s'est embellie dans tes mains. Je ne la reconnois plus.

*Cécile.* En ce cas-là, je ne vous parlerai pas de votre étui.

*Didier.* Pour moi, je vous rends votre chanson. Ce n'est pas apparemment celle que vous vouliez me donner ?

*Le Prince.* Excuse ma méprise ; mais puisqu'elle est faite, mon père a si généreusement fourni à mon équipage, que je puis bien me charger de celui d'un jeune Enseigne.

*Didier.* Enseigne ? Est-ce dans votre Compagnie ?

*Le Prince.* Oui, mon petit ami.

*Didier.*

*Didier.* Ah ! que je suis aise ! Je serai auprès de vous, & le nom de mon père ne se perdra pas dans le régiment.

*M. de Ger-ville.* Vous nous accablez de tant de grâces ! M'en refuseriez-vous une bien touchante pour mon cœur ?

*Le Prince.* C'est moi qui vous supplie de me l'accorder, en vous demandant cette nuit un asile pour mon compagnon de voyage & pour moi ; (*M. & Madame de Ger-ville s'inclinent d'un air respectueux*) pourvu cependant que Cécile n'en soit pas fâchée.

*Cécile.* Oh ! puisque vous n'emmenez pas notre papa, restez tant que vous voudrez.

*Eugénie.* J'espère qu'au moins à présent vous mangerez de mes fraises ?

*Cécile.* Vous nous les rendrez aussi douces, que vous avez failli nous les rendre amères.

*Didier.* Oui, mon Prince, venez en manger chez nous, en attendant que je me sois assez distingué pour mériter d'en aller manger sous votre tente.

## GEORGE ET CÉCILE.

**G** EORGE, petit orphelin étoit élevé dès ses premières années dans la maison de M. & Mde. Everard. A leurs soins généreux, & à leur vive tendresse, on les auroit pris pour ses véritables parens. Ces dignes époux n'avoient qu'une fille, nommée Cécile ; & les deux enfans, à peu près du même âge, s'aimoient de la plus douce amitié.

Dans une riante matinée de l'automne, George, Cécile, & Lucette, leur jeune voisine, alloient, se promenant à petits pas, sous les arbres du verger. Les deux petites filles, dont la moins âgée (c'étoit Cécile) comptoit à peine ses huit ans accomplis, se tenant les bras entrelacés, avec cet aimable abandon, & ces grâces ingénues de l'enfance, essayoient de chanter une jolie romance qui couroit tout nouvellement dans le pays. George, en se balançant, répétoit l'air sur son flageolet, & marchoit à reculons devant elles.

Que de jeux innocens se succédèrent dans cette heureuse matinée ! Cécile & Lucette, au milieu de leurs ébats, jetèrent un regard d'appétit sur les pommiers. On venoit d'en faire

faire la récolte. Quelques pommes cependant, de loin en loin oubliées, pendoient aux branches ; & le vermillon dont elles étoient colorées, invitoit la main à les cueillir. George s'élança, grimpe lestement au premier arbre ; &, perché sur sa cime, il jetoit tous les fruits qu'il pouvoit atteindre à ses deux petites amies, qui tendoient leur tablier pour les recevoir.

Le sort voulut que deux ou trois des plus belles pommes tombassent dans celui de Lucette ; & comme George étoit le garçon le plus beau, & sur-tout le plus poli du village, Lucette s'enorgueillit de ce partage, comme d'une préférence décidée.

Avec des yeux où brilloit une joie insultante, elle fit remarquer à Cécile la grosseur & la beauté de ses fruits, & laissa tomber sur les siens un regard dédaigneux. Cécile baissa la vue ; &, prenant un air grave, elle garda le plus morne silence pendant tout le reste de la promenade : ce fut en vain que, par mille amitiés, George essaya de lui rendre son sourire, & son charmant petit babil.

Lucette les quitta sur le bord de la terrasse ; & George, avant de rentrer à la maison, dit à Cécile : Qui te rend donc si fâchée contre moi, Cécile ? Tu n'es sûrement pas offensée de ce que j'ai jeté du fruit à Lucette ? Tu le fais bien, Cécile, je t'ai donné toujours la préférence. Tout à l'heure même je le voulois encore ; mais je ne fais par quelle méprise j'ai lâché les pommes que je te destinois dans le tablier de Lucette. Pouvois-je ensuite les lui retirer ? là, voyons. Et puis je pensois que Cécile étoit trop généreuse pour remarquer cette bagatelle. Ah ! tu verras bientôt que je ne voulois pas te fâcher.

Eh ! Monsieur George, qui vous dit que je sois fâchée ? Quand Lucette auroit eu des pommes six fois plus grosses que les miennes, que me fait cela ? Je ne suis point gourmande, Monsieur, vous savez bien que je ne le suis pas. Je n'y aurois seulement pas fait attention, sans les regards impertinens de cette petite fille. Je ne puis les supporter ; je ne le veux pas ; & si vous ne tombez sur l'heure à mes genoux, je ne vous pardonnerai jamais.

Oh ! je ne puis faire cela, répondit George, en portant doucement la moitié du corps en arrière ; car ce seroit avouer une faute que je n'ai jamais commise. Je ne suis point un diseur de mensonges ; &, j'ose le dire, c'est bien mal à vous, Mademoiselle Cécile, de ne pas m'en croire.

Bien

Bien mal à moi ! bien mal à moi ! Vous n'avez pas besoin de me dire des injures, M. George, parce que Mademoiselle Lucette est dans vos bonnes grâces ; & , le saluant d'une inclination de tête ironique, sans le regarder, Cécile entra dans le salon, où le couvert étoit déjà mis.

Ils continuèrent de se boudier l'un l'autre pendant tout le repas. Cécile ne but pas une seule fois à dîner, car il auroit fallu dire : A ta santé, George ! Et George, à son tour, étoit si pénétré de l'injustice de Cécile, qu'il voulut aussi conserver sa dignité.

Cependant Cécile étudioit, du coin de l'œil, tous ses mouvemens ; & ayant rencontré une fois ses regards qui se portoient sur elle à la dérobée, elle détourna les siens. George, croyant que c'étoit par mépris, affecta un air sérieux, & se mit à manger comme s'il avoit eu de l'appétit.

On venoit de servir le fruit au dessert, lorsque, par malheur, Cécile, un peu hors d'elle-même, répondit assez légèrement à sa mère qui l'interrogeoit pour la seconde fois. M. Everard lui ordonna de sortir aussitôt du salon. Cécile obéit, en fondant en larmes ; & se retirant d'un pas incertain & silencieux, elle alla cacher sa douleur au fond du berceau. C'est alors que le cœur gonflé de soupirs, elle se repentit de s'être brouillée avec George ; car dans ces tristes circonstances, il avoit coutume de la consoler, en pleurant avec elle.

George, resté à table, ne put se représenter Cécile désoignée, sans ressentir, comme elle, ses douleurs.

A peine lui eut-on donné deux pêches, qu'il chercha le moyen de les glisser secrètement dans sa poche pour les lui porter. Mais il craignoit toujours qu'on ne s'en aperçût. Il avançoit & reculoit sa chaise ; il avoit à tout moment quelque chose à chercher à terre. Le joli petit Lindor ! s'écria-t-il, en faisant semblant de rire, & prenant une pêche, tout prêt à la cacher : Ah papa ! ah maman ! voyez donc comme il joue avec Raton !

Ho, ho ! ils ne se mangeront ni l'un ni l'autre, répondit M. Everard, en se retournant tout à coup : & George décontenancé, avoit déjà remis sa pêche sur la table.

Cependant Mde. Everard, après avoir joui pendant quelques minutes de toutes les grâces de son embarras, fit signe des yeux à son mari de détourner un peu la tête, ce qu'il fit presque au même instant, pour cacher un léger sourire qui échappoit à sa gravité.

Mais George qui craignoit encore une surprise, en usant de ce moyen, imagina un autre stratagème. Il prit une pêche, qu'il ferra dans le creux de ses deux mains, puis il la porta & reporta plusieurs fois à sa bouche, en affectant de faire faire à ses dents autant de bruit & d'exercice que s'il la mangeoit réellement. Ensuite, tandis que d'une main il posoit adroitement celle-là dans un creux qu'il avoit fait à sa serviette entre ses genoux, de l'autre main il prit la seconde, pour laquelle il recommença la même opération, avec autant de succès.

Il y avoit déjà long-temps que M. & Mde. Everard ayant oublié George, avoient repris leur entretien ; & George ne se doutoit seulement pas qu'on parlât devant lui. Il se leva de table, transporté de joie. Il fredonna l'air de sa petite chanson. Il imitoit même tous les miaulemens d'un matou, qu'un petit berger du village lui avoit appris à contrefaire, lorsque Mde. Everard l'interrompit, un peu fâchée : Hé, mais ! George, lui dit-elle avec douceur, si ma conversation vous ennuie, ne pourriez-vous pas aller chanter dans le jardin ? George rougit, baissa les yeux, & fut si troublé de cette apostrophe imprévue, qu'il recommença par trois fois à plier sa serviette. Mais tout à coup feignant de vouloir punir Raton qui alloit mordre Lindor, il le poursuivit du côté de la porte du jardin, que Cécile, en sortant, avoit laissée entr'ouverte. Raton s'esquiva par cette ouverture, & George s'élança après lui.

George, George, où allez-vous courir encore ? George s'arrêta tout court. Ma petite maman, dit-il en élevant la voix & posant en dehors l'oreille contre la porte : C'est que je vais faire un tour de jardin. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, ma petite maman ? Et comme on tarδοit à lui répondre, il ajouta d'un ton suppliant : O ma petite maman ! je serai bien sage, bien sage. En ce cas-là, répondit Mde. Everard, je vous le permets. Allez.

Qui pourroit se représenter l'excès de sa joie ? Il en étoit si enivré, que le pied lui glissa dans sa course. Heureusement les pêches ne furent point endommagées de la chute. Il se releva en bondissant, & courut chercher Cécile dans tout le jardin.

Lorsqu'il arriva sous le berceau, l'humeur de Cécile étoit adoucie. Assise dans une attitude de tristesse & de repentir, elle se trouvoit bien malheureuse : elle avoit offensé les trois

meilleurs

meilleurs amis qu'elle eût au monde, George & ses dignes parens.

Cécile, ma chère Cécile, s'écria George, en se précipitant à ses genoux, je t'en conjure, soyons amis. Je te demanderois pardon de t'avoir offensée ce matin, si réellement j'en avois eu la pensée. Si tu le veux, Cécile, je le veux aussi. Le veux-tu, Cécile? Grâce! grâce! & soyons amis. Tiens, Cécile, voici mes pêches; je n'aurois jamais pu les manger, voyant que tu n'en avois pas.

Ah! mon cher George, répondit Cécile, en lui serrant la main, & en pleurant sur son épaule, que tu es un aimable garçon! Certes, ajouta-t-elle en sanglottant, un ami dans le malheur, est un véritable ami! Mais je ne veux pas accepter tes pêches. Je serois bien à plaindre, si tu pouvois soupçonner que je me suis fâchée ce matin à cause des pommes. Tu ne le penses pas, n'est-il pas vrai? Non, George, c'étoit le coup d'œil insolent de cette petite orgueilleuse. Mais je ne m'embarasse guère d'elle à présent, je t'assure. Me pardones-tu, continua-t-elle, en essuyant avec son mouchoir une de ses larmes qui venoit de tomber sur la main de George? Je fais bien que j'aime à te tourmenter quelquefois; mais garde tes pêches, garde-les, je n'en veux pas.

Eh bien, Cécile, tu me tourmenteras tant qu'il te plaira, interrompit George. C'est pourtant une chose que je ne permettrai jamais à une autre, entends-tu bien? Mais pour ces pêches, je ne les mangerai pas Cécile; je l'ai dit, & je n'en aurai pas menti.

Ni moi non plus, je ne les mangerai pas, reprit Cécile, en les faisant voler par-dessus la haie. Je ne puis supporter l'idée d'avoir accommodé une querelle par intérêt....Mais à présent que nous sommes amis, George, que je serois heureuse, si je pouvois obtenir de maman qu'elle me permît d'aller lui demander pardon!

Oh! j'y vole, Cécile! s'écria George déjà loin du berceau, & je lui dirai que c'est moi qui t'avois brouillé l'esprit par une tracasserie.

Il réussit au-delà de ses vœux. Eh! quelles fautes n'auroit-on pas excusées, en faveur d'une si tendre & si généreuse amitié?



L'Esprit  
de Contradiction.

V. 2. p. 145.



*Ton Père doit partir à quatre  
heures précises.... — C'est à cinq  
heures, Maman, et non à quatre.*

## COUPLET

*Chanté par Caroline, la veille de Sainte Thérèse, jour de son Anniversaire, & de la Fête de sa Maman.*

*Air : Avec les jeux dans le village.*

QUAND le sort, au jour de ta fête,  
 Me fit naître pour ton bouquet,  
 Il voulut faire un coup de tête ;  
 Maman, j'ai surpris son secret.  
 Je suis la plante fortunée,  
 Qui, pour toi, cherchant à fleurir,  
 Doit te présenter, chaque année,  
 De nouveaux boutons à cueillir.

## L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

*Madame de Cellières, Henriette sa fille.*

*Henriette.*

NON, maman, j'aimerois mieux achever cette bourse.  
*Mde. de Cellières.* Mais, ma fille, Caroline seroit certainement plus flattée de recevoir le sac à ouvrage. Tu fais combien le tien lui a paru joli ; & celui-là est sur le même modèle.

*Henriette.* Malgré cela, maman, je suis sûre que la bourse lui fera encore plus de plaisir.

*Mde. de Cellières.* A la bonne heure ; mais sera-t-elle achevée ? Il faut bien des tours encore pour la finir, au lieu qu'il n'y a plus rien à faire au sac à ouvrage, que d'y passer

ces rubans. Tu ne voudrois pas manquer de porter à ta cousine un petit présent au jour de sa fête ?

*Henriette.* Oh ! pour cela non. Mais vous verrez, maman, la bourse sera bientôt achevée.

*Mde. de Cellières.* Fais bien tes réflexions. Ton père doit partir à quatre heures précises ; & celle qui n'aura pas achevé son ouvrage, n'ira pas avec lui.

*Henriette.* C'est à cinq heures, maman, & non à quatre.

*Mde. de Cellières.* Henriette, Henriette, ne te corrigeras-tu jamais de ce vilain défaut, de vouloir toujours savoir les choses tout autrement qu'on ne te les a dites ?

*Henriette.* Mais, maman, quand je suis sûre que mon papa ne doit partir qu'à cinq heures ?

*Mde. de Cellières.* Eh bien ! nous verrons qui aura le mieux entendu. Je te conseille toujours, en amie, de te tenir prête pour l'heure que je te dis.

*Henriette.* Oh ! je le ferois même pour ce temps-là. Tenez, voyez-vous, c'est presque fini. J'avancerois encore d'un quart d'heure, si j'allois travailler là-bas sous le berceau.

*Mde. de Cellières.* Et pourquoi donc ?

*Henriette.* C'est que j'y verrois beaucoup mieux.

*Mde. de Cellières.* Mais c'est du temps que tu vas perdre à aller & à revenir.

*Henriette.* Oh ! ne craignez pas, je le regagnerai. La besogne en ira cent fois plus vite.

*Mde. de Cellières.* Comme tu voudras, ma fille ; mais souviens-toi que je t'ai avertie de ce qui peut t'arriver.

*Henriette.* Soyez tranquille, maman, je réponds de tout. Je vais courir à toutes jambes.

Elle y courut en effet, & si vite, qu'elle arriva toute essouffée. Il lui fallut près d'un demi quart d'heure pour reprendre haleine. Ses mains étoient toutes tremblantes de l'agitation de sa course ; & son aiguille enfloit une maille pour une autre. Enfin, elle acheva de se remettre ; & il faut convenir qu'elle poussa vigoureusement son travail. Cependant, malgré toute sa diligence, il sembloit s'étendre & s'allonger sous ses doigts. Sa mère, qui craignoit toujours pour elle, vint la trouver.

*Mde. de Cellières.* Eh bien, Henriette, où en sommes-nous ? As-tu achevé ?

*Henriette.* Non, pas encore, maman. Aussi n'est-il pas cinq heures.

*Mde.*

*M. de Cellières.* Tu as raison ; mais il en est quatre : L'horloge vient de sonner.

*Henriette.* Elle n'a pas sonné, maman. Je le fais bien, moi qui écoutois.

*M. de Cellières.* Je ne fais donc pourquoi je l'ai entendue, moi. Ton père va partir.

*Henriette.* Oh que non, maman : cela ne se peut pas.

*M. de Cellières.* Cependant on a mis les chevaux ; & voilà tes frères & tes sœurs qui sont tout prêts.

*Henriette.* Oh mon Dieu ! que me dites-vous ?

*Frédéric (qui s'avance).* Eh bien, Henriette, où es-tu donc ? On n'attend plus que toi.

*Henriette.* Un moment ! un moment !

*Frédéric.* Quatre heures sont déjà sonnées ; & tu fais que mon papa nous a dit à dîner qu'il partiroit à la minute précise, parce qu'à cinq heures & demie il a ici un rendez-vous.

*Mde. de Cellières.* Eh bien, ma fille, que t'avois-je dit ?

*Henriette.* Mais, maman....

(*Amédée, Victoire, Adélaïde, accourent tous à la fois en criant :*)

Henriette ! Henriette ! Henriette !

*Henriette (d'un ton d'impatience).* Doucement donc, enfans.

*Frédéric.* Comment ? est-ce que tu n'as pas achevé ta bourse ? Tiens, vois le joli petit paysage que je vais porter à ma cousine.

*Amédée.* Et moi, ce bouquet de fleurs de mon jardin.

*Victoire.* Et moi, ces nœuds de rubans.

*Adélaïde.* Et moi, ces jarretières que je lui ai tricotées. Allons, allons, voici mon papa.

*M. de Cellières.* Henriette, nous partons. Tu fais que jamais je ne me fais attendre, mais aussi que jamais je n'attends personne. Si tu es prête, suis-moi ; si tu ne l'es pas, tu n'as qu'à rester.

*Henriette.* Ma bourse n'est pas encore finie. Il ne s'en faut que de quatre ou cinq tours.

*M. de Cellières (faisant signe aux autres enfans de le suivre).* Adieu, ma fille. Je me charge de tes complimens pour Caroline.

(*Il sort avec Frédéric, Amédée, Victoire & Adélaïde.*)

*Henriette (à sa mère en pleurant).* Les voilà partis ! Il faut que je reste à me désoler à la maison, moi qui attendois une si grande joie de cette soirée ! Ma cousine va recevoir un

Castor et Pollux .

V. 2. p. 149.



*O vous, Enfans! s'il en étoit  
quelqu'un du caractère affreux  
de Pollux, voyez le sort qui vous  
menace—Ce chien envieux est mort  
de la rage. —*

la semaine dans ta courageuse résolution, nous irons dimanche prochain chez ta cousine. Nous lui porterons la bourse, & de plus, le sac à ouvrage, pour la dédommager. Elle croira que nous n'avons retardé de quelques jours, que pour lui faire un cadeau plus digne d'elle, & de notre propre générosité.

*Henriette (se jetant dans ses bras).* Ah! ma chère maman, que je vous embrasse! Vous me rendez le calme & la joie.

*Mde. de Cellières.* Je les sens aussi rentrer dans mon ame. Tu viens de fonder peut-être en ce moment le bonheur de toute ta vie.

---

## CASTOR ET POLLUX.

**M.** DE Sainval élevoit deux jeunes chiens, qu'il avoit appelés Castor & Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeroient l'un l'autre, comme les deux héros célèbres dont ils portoient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mère, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, & traités avec une égalité parfaite, ils ne tardèrent pas à manifester un caractère bien opposé.

Castor étoit doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux & querelleur.

Castor bondissoit de joie, lorsqu'on lui faisoit des caresses; mais il ne trouvoit pas mauvais qu'on caressât aussi son frère. Pollux, même quand M. de Sainval le tenoit sur ses genoux, trouvoit encore à grogner qu'il adressât un sourire à Castor, ou qu'il lui fît le signe le plus léger d'amitié.

Lorsque les amis de M. de Sainval se faisoient suivre de leur chien, en lui rendant visite, Castor alloit les joindre, & cherchoit à s'amuser avec eux. Comme il étoit d'un naturel souple & liant, & qu'il avoit les manières très-prévenantes, ses camarades se trouvoient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyoit jouer & caracoler ensemble, comme s'ils avoient été amis de Collège. Le généreux Castor sembloit chercher à faire briller leur grâce & leur légèreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, & les rendre agréables à ses yeux.

Que faisoit Pollux pendant tout ce temps ? Il se tenoit dans un coin, d'où il ne cessoit d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchoit-il de trop près, il lui montrait les dents, & souvent lui mordoit la queue ou les oreilles. S'il voyoit M. de Sainval en caresser un pour sa gentillesse, il pouffoit des cris effroyables, comme si la maison eût été au pillage.

M. de Sainval avoit remarqué dans Pollux ce caractère odieux ; & il commençoit déjà à ne plus l'aimer. Castor, en revanche, gaignoit tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il étoit à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Les deux frères étoient auprès de lui. Pollux étoit le plus avancé, parce que l'honnête Castor, pour éviter les querelles, se faisoit un plaisir de lui céder le pas. M. de Sainval donna à Pollux un morceau de viande succulent, qu'il se mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécontent, & il attendoit, sans murmure, que son tour arrivât. Son maître ne lui jeta qu'un os décharné : il le reçut d'un air satisfait ; mais à peine Pollux eut-il aperçu que son frère avoit eu aussi sa part, quoique bien inférieure à la sienne, qu'il rejeta avec indignation le morceau qu'il tenoit à la gueule, & se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa point de résistance ; & imaginant que son os flattoit peut-être davantage le goût capricieux de son frère, il se fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condescendance de la part de Castor fût un effet de sa foiblesse ou de sa puillanimité. Il avoit fait ses preuves de force & de courage dans une occasion où son frère s'étoit mis sur les bras, par ses grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avoit pris lâchement la fuite. Castor, quoique resté seul, le soutint en héros ; & il eut la gloire de faire mordre la poussière à son ennemi.

M. de Sainval savoit cette anecdote : ainsi le caractère de Castor étant déjà bien établi dans son esprit, il l'appela, lui fit prendre le morceau choisi qu'il avoit jeté à Pollux, & que celui-ci avoit négligé, & il dit : Castor, mon brave chien, il est juste que tu ayes la portion de ton frère, puisqu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardoit en grognant. M. de Sainval ajouta :  
Puisque

Puisque tu as été complaisant & généreux envers celui qui ne te montrait qu'une jalouse envie, tu feras désormais mon chien d'appartement, & ton frère ne sera que chien de basse-cour. Allons qu'on mette Pollux à la chaîne, & qu'on lui construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour; & Castor eut ses allées franches dans tous les appartemens.

Pollux eût peut-être joui insolemment de sa faveur, s'il avoit obtenu l'avantage dans le jugement de M. de Sainval; mais le bon cœur de Castor saignoit de la disgrâce de son frère; & il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnoit un morceau friand, il le prenoit proprement dans sa gueule, & le portoit à Pollux: il frétilloit de la queue, pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il alloit le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines, & réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres & si délicates, ne le recevoit qu'avec des hurlemens & des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son cœur, & dessécha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans! s'il en étoit quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace; une vie pleine d'humiliations & de chagrins, suivie d'une mort cruelle.

---

## LA PETITE FILLE

### A MOUSTACHES.

“**V**EUX-TU bien faire ce que je te dis, Placide? Mais voyez donc ce petit obstiné! Allons, Monsieur, obéissez quand je vous l'ordonne.” C'est de ce ton qu'on entendoit toute la journée l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisoit jamais rien que de travers. Tout ce qu'elle pensoit, au contraire, lui paroissoit un chef-d'œuvre de raison. Les jeux qu'il lui proposoit étoient toujours tristes & ennuyeux; puis elle les choisissoit elle-même

Le lendemain comme les plus amufans. Il falloit que fon malheureux frère, fous peine d'être vertement tancé, obéit à tous fes caprices. S'il oſoit ſe permettre la plus légère représentation, elle prenoit aufſitôt contre lui ſes grands airs, briſoit quelquefois ſes joujoux, & le pauvre Placide étoit obligé de reſter ſeul dans un coin ſans amuſement.

Les parens de Camille avoient eſſayé pluſieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa mère ſur-tout ne ceſſoit de lui représenter qu'on ne parvenoit à ſe faire chérir que par la douceur & par la complaiſance; qu'une petite fille qui prétendoit impoſer aux autres ſes volontés, étoit la plus inſupportable créature de l'univers: ces ſages leçons étoient inutiles. Déjà ſon frère, aigri par ſon arrogance, commençoit à ne plus l'aimer; toutes ſes compagnes fuyoient loin d'elle; & Camille, au lieu de ſe corriger, n'en devenoit que plus volontaire & plus exigeante.

Un Officier d'un caractère franc, & d'un eſprit très-raiſonnable, dînoit un jour chez les parens de la petite fille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitoit ſon frère, & tous les gens de la maiſon. Il garda d'abord le ſilence par politèſſe, mais enfin excédé de tant d'impertinences: Si j'avois une petite demoifelle comme la vôtre, dit-il à Mde. de Florigni, je fais bien, Madame, ce que j'en ferois.

Et quoi donc, Monsieur, lui répondit-elle?

Je lui donnerois, reprit-il, un habit d'uniforme, je lui ferois appliquer des mouſtaches, & j'en ferois un caporal, pour qu'elle pût ſatisfaire tout à ſon aife l'envie qu'elle a de commander.

Camille demeura confondue. Elle rougit; & des larmes ſe répandirent autour de ſes paupières.

Dès ce moment, elle ſentit les torts de ſon humeur impérieuſe, & réſolut de ſ'épargner les humiliations qu'ils pouvoient lui attirer. Cette réſolution, aidée par les tendres avis de ſa maman, eut bientôt le succès le plus heureux.

Ce changement fut ſans doute fort ſage de ſa part. Il ſervit cependant à ſouhaiter, pour toutes les petites filles entichées d'un ſemblable défaut, qu'elles ſe laiffaſſent corriger par les douces représentations de leur mère, plutôt que d'attendre qu'il vînt dîner chez leurs parens un homme raiſonnable pour leur dire en face, qu'elles feroient plus propres à faire un caporal rébarbatif, qu'une douce & gentille Demoifelle.

## LA CICATRICE.

**F**ERDINAND avoit reçu de la nature une ame pleine de noblesse & de générosité. Son esprit étoit vif & pénétrant, son imagination forte & sensible, son humeur franche & joyeuse ; & ses manières avoient une grâce animée qui lui concilioit tous les cœurs.

Avec tant de qualités aimables, il avoit un défaut bien incommode pour ses amis, celui de s'affecter trop vivement des moindres impressions, & de s'abandonner, en aveugle, à tous les mouvemens qu'elles excitoient dans son ame.

Lorsqu'il jouoit avec ses camarades, la plus légère contradiction irritoit ses esprits fougueux ; on voyoit le feu de la colère enflammer tout à coup son visage ; il trépignoit des pieds, pouffoit des cris, & se livroit à toutes les violences de l'emportement.

Un jour qu'il se promenoit à grands pas dans sa chambre, en rêvant aux préparatifs d'une fête que son papa lui avoit permis de donner à sa sœur, Marcellin, son ami & son confident, vint pour lui communiquer les idées qui lui étoient venues à ce sujet. Ferdinand plongé dans la rêverie, ne l'avoit pas aperçu. Marcellin, après l'avoir inutilement appelé assez haut, se mit à le tirer par le pan de son habit, pour s'en faire remarquer. Ferdinand, impatient de ces secousses, se retourna brusquement, & repoussa le pauvre Marcellin avec tant de rudesse, qu'il l'envoya tomber à la renverse à l'autre bout de la chambre.

Marcellin restoit là étendu sans aucune apparence de vie & de sentiment : & comme sa tête avoit porté contre la corniche saillante d'une armoire, le sang couloit de ses tempes à grands flots.

Dieu ! quel spectacle pour le malheureux Ferdinand, qui n'avoit certainement jamais eu dans son cœur l'intention de faire du mal à son tendre ami, pour lequel il auroit donné la moitié de sa vie !

Il se précipite à son côté, en disant avec de grands cris : Il est mort, il est mort ! J'ai tué mon cher Marcellin, mon meilleur ami ! Au lieu de songer aux moyens de lui donner des secours, il demeureroit couché auprès de lui, en pouffant les plus tristes sanglots.

Heureusement son père avoit entendu ses gémiffemens, Il accourut, prit Marcellin dans ses bras, l'emporta dans son lit, lui fit respirer des fels, & lui jeta au visage quelques gouttes d'eau fraîche, qui le firent bientôt revenir à lui-même.

Le retour de Marcellin à la vie, fit naître une vive joie dans le cœur de Ferdinand ; mais elle ne fut pas assez puissante pour calmer entièrement sa douleur.

On visita la blessure. Il s'en falloit de bien peu qu'elle ne fût dangereuse, & peut-être mortelle.

Marcellin, transporté dans la maison de son père, eut un accès de fièvre très-violent. Sa tête étoit prise ; & il commença bientôt à délirer.

Ferdinand ne s'éloigna pas un moment de son chevet. Il gardoit un morne silence ; car personne ne lui adressoit la parole. On ne cherchoit ni à le consoler, ni à l'affliger.

Marcellin l'appeloit sans cesse dans ses rêveries. Mon cher Ferdinand, s'écrioit-il, que t'ai-je donc fait pour que tu m'ayes traité si méchamment ? Ah ! tu dois être encore plus malheureux que moi, de m'avoir blessé sans sujet. Ne t'afflige pas, je te pardonne. Pardonne-moi aussi de t'avoir fait mettre en colère ; je ne voulois pas te fâcher.

Ces discours que Marcellin lui adressoit sans le voir, quoiqu'il fût devant ses yeux, & qu'il lui tint la main, redoubloient encore la tristesse de Ferdinand. Chaque trait de tendresse étoit un coup de poignard pour son cœur.

Enfin, Dieu voulut que la fièvre se calmât peu à peu, & que la plaie commençât à se guérir. Au bout de six jours Marcellin fut en état de se lever.

Qui pourroit se représenter la joie de Ferdinand ? Ah ! certainement personne, à moins qu'il n'ait senti une fois, dans sa vie, la douleur qu'il éprouva aussi long-temps qu'il fut témoin des souffrances de son ami.

Lorsqu'il fut entièrement rétabli, Ferdinand reprit un visage se ein ; et, sans qu'on eût besoin de lui faire d'autres leçons, il travailla, de toute la force de son caractère, à vaincre cette humeur emportée qui le dominoit.

Marcellin ne garda de sa chute qu'une cicatrice légère à la tempe. Ferdinand ne la regardoit jamais sans émotion, même dans un âge plus avancé. Toutes les fois qu'il rencontroit Marcellin, il le baisoit sur cette cicatrice, qui devint le sceau de la tendre intimité dont ils furent unis l'un à l'autre dans tout le cours de leur vie.

## LE FOURREAU DE SOIE.

**L**A jeune Marthonie avoit porté jusqu'à l'âge de huit ans de simples fourreaux de toile blanche. Des souliers unis de marroquin chauffoient ses pieds mignons. Sa chevelure d'ébène, abandonnée à ses caprices, flottoit en boucles naturelles sur ses épaules.

Elle se trouva un jour en société avec d'autres petites Demoiselles de son âge, qu'on avoit déjà parées comme de grandes dames ; & la richesse de leur habillement réveilla dans son cœur le premier sentiment de vanité.

Ma chère maman, dit-elle en rentrant au logis, je viens de rencontrer les trois Demoiselles de Floissac dont l'aînée est encore plus jeune que moi. Ah ! comme elles étoient joliment adonifées ! Leurs parens doivent avoir bien du plaisir de les voir si brillantes ! Vous êtes aussi riche que leur mère. Donnez-moi aussi, je vous prie, un fourreau de soie & des souliers brodés, & permettez qu'on donne un tour de frisure à mes cheveux.

*Mde. de Joncourt.* Je ne demande pas mieux, ma fille, si cela fait ton bonheur ; mais je crains bien qu'avec toute cette élégance, tu ne sois plus aussi heureuse que tu l'as été jusqu'à présent dans la simplicité de tes habits.

*Marthonie.* Et pourquoi donc, maman, je vous prie ?

*Mde. de Joncourt.* C'est qu'il te faudra vivre dans une frayeur continuelle de salir ou même de chiffonner tes ajustemens. Une parure aussi recherchée que celle que tu désires, demande la plus excessive propreté, pour faire honneur à celle qui la porte. Une seule tache en terniroit tout l'éclat. Il n'y a pas moyen d'envoyer un fourreau de soie au blanchissage, pour lui rendre son premier lustre : & quelques richesses que tu me supposes, elles ne suffiroient pas à le renouveler tous les jours.

*Marthonie.* Oh ! si ce n'est que cela, maman, soyez tranquille, j'y veillerai de tous mes yeux.

*Mde. de Joncourt.* A la bonne heure, ma fille. Mais souviens-toi que je t'ai prévenue des chagrins que peut te coûter ta vanité.

Marthonie, insensible à la sagesse de cet avis, ne perdit pas un moment à détruire tout le bonheur de son enfance,

Ses cheveux qui, jusqu'alors, avoient joui de leur aimable liberté, furent emprisonnés en d'étroites papillottes, qu'on mit encore à la presse entre deux fers brûlans ; & leur beau noir de jais, qui relevoit avec tant d'éclat la blancheur de son front, disparut sous une couche de poudre cendrée.

Deux jours après, Marthonie eut un fourreau de taffetas du plus joli verd de pomme, avec des nœuds de ruban rose tendre, & des fouliers de la même couleur, brodés en paillettes. Le goût qui régnoit dans ses habits, leur fraîcheur & leur propreté charmoient les regards ; mais tous les membres de Marthonie y paroissoient à la gêne ; ses mouvemens n'avoient plus leur aisance accoutumée ; & sa physionomie enfantine, au milieu de tout cet appareil, sembloit avoir perdu les grâces de la candeur, & de la naïveté.

La petite fille étoit cependant enchantée de cette métamorphose. Ses yeux se promenoient avec complaisance le long de toute sa petite personne, & ne s'en écartoient que pour aller chercher à la dérobee, dans l'appartement, une glace qui pût lui retracer son idole.

Elle avoit eu l'adresse de faire inviter ce jour-là, par sa maman, toutes ses jeunes amies, pour jouir de leur surprise & de leur admiration. Elle se pavanoit fièrement devant elles, comme si elle étoit parvenue à la royauté, & qu'elles fussent soumises à son empire. Hélas ! ce règne brillant eut une bien courte durée, & fut semé de bien des soucis !

On avoit proposé aux enfans une promenade hors des murs de la ville ; Marthonie se mit à leur tête, & l'on arriva bientôt dans une campagne délicieuse.

Une prairie verdoyante s'offrit la première à leurs regards. Elle étoit émaillée des plus jolies fleurs, autour desquelles voltigeoient des papillons, peints de mille couleurs bigarrées. Les petites Demoiselles allèrent à la chasse des papillons. Elles les attrapotent avec adresse, sans les blesser, & lorsqu'elles avoient admiré leurs couleurs, elles les laissoient s'envoler & suivoient des yeux leur vol inconstant. Elles cueillirent aussi des fleurs choisies, dont elles composoient les plus jolis bouquets.

Marthonie qui, par fierté, avoit d'abord dédaigné ces amusemens, voulut bientôt prendre sa part de la joie qu'ils inspiroient. Mais on lui représenta que le gazon pouvoit être humide, & qu'il gâteroit ses fouliers & son fourreau.

Elle fut donc obligée de rester toute seule & sans bouger, tandis qu'elle voyoit folâtrer ensemble ses heureuses compagnes

pagnes. Le plaisir de contempler sa robe verd de pomme étoit bien triste en comparâison !

Au bout de la prairie s'élevoit un joli bosquet. On entendoit, avant d'y arriver, le chant des oiseaux, qui sembloient inviter les voyageurs à venir y goûter la fraîcheur de son ombrage. Les enfans y entrèrent en sautant de joie. Marthonie vouloit les suivre ; mais on lui dit que sa garniture de gaze seroit déchirée par tous les buissons. Elle voyoit ses amies jouer aux quatre coins, & se poursuivre légèrement entre les arbres. Plus elle entendoit de cris de plaisir, plus elle ressentoit de dépit & d'humeur.

Sophie, la plus jeune de ses compagnes, qui la voyoit de loin se désoler, eut pitié de sa peine. Elle venoit de trouver un endroit couvert de fraises sauvages d'un goût exquis. Elle lui fit signe de la venir joindre pour en manger avec elle. Marthonie voulut l'aller trouver ; mais au premier pas qu'elle fit, un cri de douleur remplit tout le bosquet. On accourut ; & on trouva Marthonie accrochée par les rubans & la gaze de son chapeau à une branche d'aubépine, dont elle ne pouvoit se débarrasser. On se hâta de détacher les longues épingles qui retenoient le chapeau sur sa tête ; mais comme ses cheveux crépés se trouvoient aussi mêlés dans l'aventure, il lui en coûta une boucle presque entière ; & l'édifice élégant de sa coiffure fut absolument renversé.

On n'aura pas de peine à imaginer combien ses amies, qu'elle se plaisoit à humilier par le faste de sa parure, furent peu attristées de ce fâcheux événement. Au lieu des consolations qu'elle auroit dû en attendre dans son malheur, mille brocards malins furent lancés contre elle. On la quitta bientôt pour aller chercher de nouveaux plaisirs sur une colline qui se présentoit de loin à la vue.

Marthonie eut bien de la peine à y parvenir. Ses fouliers étroits gênoient sa marche, & son corset embarrassoit sa respiration. Elle auroit bien souhaité alors être déjà rentrée à la maison pour se mettre à son aise ; mais il n'étoit pas raisonnable d'exiger que toutes ses amies fussent privées, pour elle, de leurs amusemens.

Elles étoient déjà montées sur le sommet de la colline, & jouissoient de la charmante perspective qu'un vaste horizon présentoit à leurs yeux enchantés. On découvroit de toutes parts de vertes prairies, des champs couverts de riches moissons, des ruisseaux qui serpenoient dans la plaine, & dans l'éloignement une large rivière dont les bords étoient couronnés

couronnés de superbes châteaux. Ce spectacle magnifique charmoit leurs regards. Elle se récrioit de joie & d'admiration, tandis que la pauvre Marthonie, assise au pied de la colline, n'ayant devant les yeux que d'horribles rochers, étoit rongée de tristesse & d'ennui.

Elle eut le temps de faire, dans sa solitude, des réflexions bien amères. Ah! se disoit-elle en elle-même, à quoi me servent maintenant ces beaux habits? Quels doux plaisirs ils m'empêchent de goûter! & quelles douleurs ils me font souffrir!

Elle s'abandonnoit à ces affligeantes pensées, lorsqu'elle entendit ses compagnes descendre précipitamment, & lui crier de loin: Viens, Marthonie; sauvons-nous, sauvons-nous. Voilà un orage terrible qui s'élève derrière la colline. Ta robe va être abymée, si tu ne te dépêches de courir.

Marthonie sentit ses forces renaître par la crainte du malheur dont on la menaçoit. Elle oublia sa fatigue, ses meurtrissures & ses étouffemens, pour hâter sa course. Mais malgré l'aiguillon dont elle étoit pressée, elle ne pouvoit suivre que de loin ses compagnes vêtues bien plus légèrement. D'ailleurs, elle étoit à tout moment arrêtée, tantôt par son panier dans les sentiers étroits, tantôt par sa queue traînante à travers les pierres & les ronces, tantôt par l'échafaudage de sa chevelure, sur laquelle l'impétuosité du vent faisoit courber les branches des arbrustes & des buissons.

Au même instant l'orage éclata dans toute sa fureur; & il tomba une pluie mêlée d'une grêle épaisse, au moment précis où les autres enfans venoient de regagner la maison de leurs pères.

Enfin Marthonie arriva trempée jusqu'aux os. Elle avoit laissé en chemin un de ses souliers dans la fange, & la tempête avoit emporté son chapeau dans le milieu d'un bournier.

On eut toutes les peines du monde à la déshabiller, tant la sueur & la pluie avoient collé sa chemise sur son corps; & sa parure se trouva perdue sans ressources.

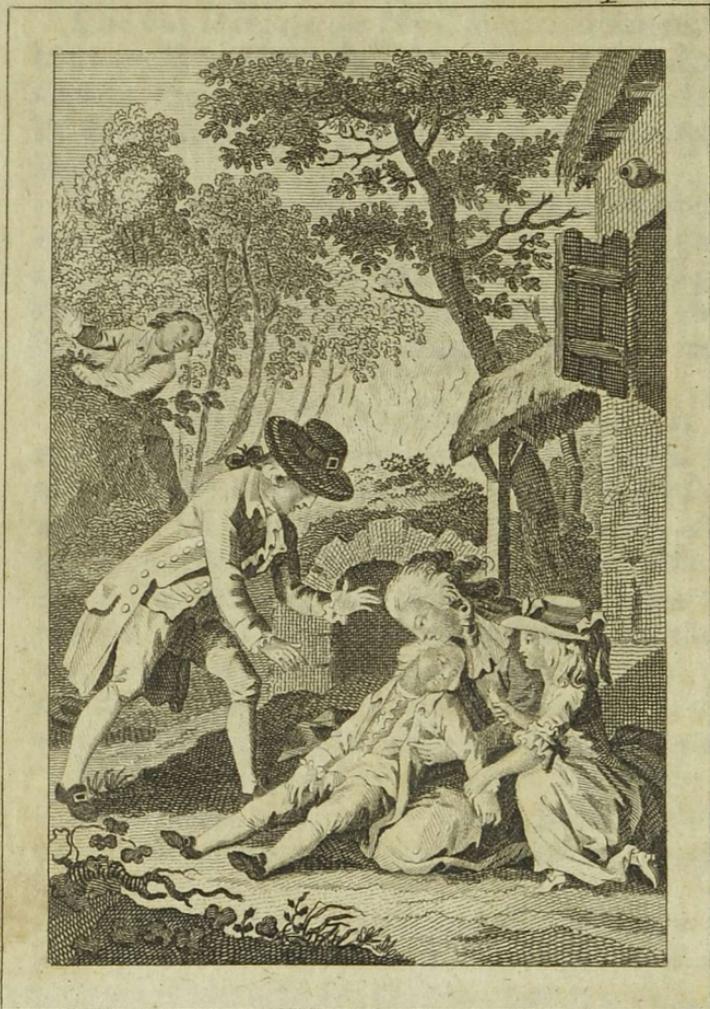
Veux-tu que je te fasse faire demain un autre fourreau de soie, lui dit froidement sa mère, en la voyant noyée dans les larmes?

Oh! non, non, maman, répondit-elle, en se jetant dans ses bras. Je sens bien maintenant qu'une élégante parure ne rend pas plus heureux. Laissez-moi reprendre mes premiers habits, & pardonnez-moi ma folie.



L' Incendie .

V. II. p. 159.



Book 10

Mon Papa, Maman, où êtes-vous?.....  
— La frayeur l'a saisi tout à coup.  
Il oublie que mon père les a sauvés.

Marthonie, avec les vêtemens de l'enfance, reprit sa modestie, ses grâces, sa liberté; & sa maman n'eut point de regret à une perte qui rendoit à sa fille le bonheur que son imprudence & sa vanité alloient peut-être lui ravir, sans cette malheureuse leçon.

---

## L'INCENDIE,

### DRAME EN UN ACTE.

#### PERSONNAGES.

M. DE CRESSAC.

MDE. DE CRESSAC.

ADRIEN, } leurs enfans.

JULIE,

THOMAS, riche Fermier.

JEANNE, sa femme.

SUZETTE, } leurs enfans.

LUBIN,

GODEFROI, Palefrenier de M. de Cressac.

*La Scène est à l'entrée d'un village. Le Théâtre représente, dans l'enfoncement, une forêt, à travers laquelle on voit s'élever par intervalles dans le lointain des tourbillons de flammes. Sur l'un des côtés du Théâtre est une ferme, & tout auprès une fontaine; de l'autre côté, est une colline, au pied de laquelle tourne le chemin du village.*

#### SCENE I.

*Adrien (arrive en courant sur la scène par le détour de la colline. Ses vêtemens & sa chevelure sont en désordre. Il jette les yeux sur le fond du théâtre que la colline masque à sa vue. L'incendie éclate en ce moment dans toute sa fureur).*

**B**ON Dieu! bon Dieu! tout brûle encore! Quels gros tourbillons de fumée & de flammes! O mon papa, ma-  
man,

man, ma petite sœur Julie, qu'êtes-vous devenus ? Ne suis-je plus qu'un malheureux orphelin ? Seigneur mon Dieu, prends pitié de moi ! Tu m'as déjà tout enlevé ; laisse-moi au moins mes parens. Ils sont pour moi plus que tout au monde. Que deviendrois-je sans eux ?

*(Accablé de fatigue & de douleur, il pose sa main contre un arbre, & appuie sa tête dessus. Au même instant la ferme s'ouvre, & il en sort un petit paysan, tenant à la main son déjeûner.)*

## SCENE II.

*Adrien, Lubin petit paysan.*

*Lubin (sans voir Adrien).* Il ne finit donc pas ce feu d'enfer ! A quoi pensoit mon père, d'aller s'enfourner là dedans avec ses chevaux ? Mais voici le jour. Il ne tardera pas à revenir. Je vais m'asseoir ici pour l'attendre.

*(Il marche vers l'arbre, & voit Adrien.)*

Eh ! mon petit joli Monsieur, que venez-vous faire de si bonne heure dans le village ?

*Adrien.* Ah ! mon ami, je ne fais ni où je suis, ni où je vais.

*Lubin.* Comment ? est-ce que vous seriez de la ville qui brûle ?

*Adrien.* Hélas ! oui. Je me suis échappé du milieu des flammes.

*Lubin.* Le feu a-t-il déjà pris à votre maison ?

*Adrien.* C'est dans notre rue qu'il a commencé. J'étois au lit, & je dormois tranquillement. Mon papa est venu m'en arracher. On m'a habillé à la hâte, & on m'a emporté à travers des charbons de feu qui pleuvoient sur nous.

*Lubin (avec un cri de frayeur).* O mon Dieu !

*(On entend une voix qui crie de l'intérieur de la ferme :)*

Lubin ! Lubin !

*(Lubin, tout troublé, n'entend pas.)*

## SCENE III.

*Jeanne, Suzette, Adrien, Lubin.*

*Jeanne (en entrant, à Suzette).* Je crains que le drôle ne m'ait

m'ait échappé pour courir au feu. N'ai-je donc pas assez de trembler pour son père ?

*Suzette.* Non, ma mère, le voici. Ha ! ha ! il parle à un petit Monsieur.

*Jeanne (à Lubin).* Pourquoi ne pas me répondre ?

*Lubin.* Je ne vous ai pas entendue. Je n'entendois que ce malheureux enfant. Ah ! ma mère, il vous auroit donné le frisson comme à moi.

*Jeanne.* Que lui est-il donc arrivé ?

*Lubin.* D'être, peu s'en faut, brûlé vif. Sa maison étoit toute en feu, lorsqu'il s'en est échappé.

*Jeanne.* Bon Dieu, comme le voilà pâle ! Vous êtes si petit ! Comment avez-vous donc fait pour vous sauver ?

*Adrien.* Notre palefrenier m'a pris sur ses épaules, & mon papa lui a dit de m'emporter dans un village où j'ai été nourri ; mais on l'a arrêté dans la rue pour le faire travailler. Je pleurois de me voir tout seul. Une bonne femme m'a pris par la main, & m'a conduit jusqu'à la porte de la ville. Elle m'a dit d'aller tout droit devant moi sur le grand chemin ; que c'étoit le premier village que je trouverois ; & m'y voici.

*Jeanne.* Et savez-vous le nom de votre père nourricier ?

*Adrien.* Ma petite sœur de lait s'appeloit Suzette.

*Suzette (avec un cri de joie).* Ah ! ma mère, si c'étoit Adrien ?

*Adrien.* Eh ! oui, c'est moi.

*Jeanne.* Vous, le fils de M. de Cressac ?

*Adrien.* O ma bonne nourrice ! je te reconnois bien à présent. Et voilà ma chère Suzette, & voilà Lubin.

*(Suzette se jette à son cou, Lubin lui prend la main.)*

*Jeanne (l'élevant dans ses bras, & l'embrassant).* O mon Dieu ! que je suis heureuse ! Je ne pensois qu'à toi dans toutes ces flammes. Mon mari a couru pour te sauver. Mais comme le voilà grandi ! L'aurois-tu reconnu, Suzette ?

*Suzette.* Non pas tout de suite, ma mère. Mais j'ai bien senti que le cœur me battoit près de lui. Nous avons été si long-temps sans le voir.

*Adrien.* C'est que j'étois au Collège ! Il y a trois jours que j'en suis sorti, pour passer les fêtes à la maison. Pourquoi y suis-je venu ? O mon papa, maman, ma petite sœur Julie !

*Jeanne.*

*Jeanne.* Tranquillise-toi, mon ami. Thomas est à la ville. Je le connois. Il les sauveroit tous, fussent-ils dans un brasier. Mais toi, tu as couru toute la nuit. Tu dois avoir faim. Veux-tu manger ?

*Lubin.* Tenez, Monsieur Adrien, voici une tartine que j'avois faite pour moi.

*Adrien.* Tu me disois tu autrefois, Lubin.

*Lubin (lui passant un bras autour du cou).* Eh bien, Adrien, prends donc mon déjeuner.

*Suzette.* Quelque chose d'un peu chaud lui vaudra mieux. Je vais lui chercher ma soupe au lait, qui chauffe sur le fourneau.

*Adrien.* Non, mes amis, je vous remercie. Je ne mangerai rien que je n'aye vu mon père, ma mère, & ma sœur. Je veux m'en retourner ; je veux les voir.

*Jeanne.* Y penses-tu ? Aller courir dans les flammes ?

*Adrien.* C'est là que je les ai laissés ? Oh ! c'est bien malgré moi. Je ne voulois pas me séparer d'eux ! Mon papa l'a voulu. Lui qui est la douceur même, il m'a menacé, il m'a repoussé. Il a bien fallu lui obéir, de peur de le mettre en colère. Mais je ne peux plus y tenir ; il faut que je retourne le chercher.

*Jeanne.* Je ne te lâche point. Viens avec nous à la maison.

*Adrien.* Vous avez une maison ! Ah ! je n'en ai plus.

*Jeanne.* La nôtre n'est-elle pas à toi ? Je t'ai nourri de mon lait : je te nourrirai bien de mon pain.

*(Elle le prend entre ses bras, & l'emporte, malgré sa résistance, dans la ferme.—A Lubin.)*

Toi, reste ici pour voir venir de plus loin ton père, & nous en avertir. Mais ne va pas au feu, je te le défends.

#### SCENE IV.

*Lubin (seul).*

Je meurs pourtant d'envie d'y courir. Quelle belle fournaise cela doit faire ! Je ne fais ; mais il me semble que je ne vois plus là-bas ce haut clocher qui grimpoit dans les nuages avec un coq doré sur sa pointe. Les pauvres gens, que

que je les plains ! Il ne faut pas cependant que cela m'empêche de déjeuner.

(Il mord dans son pain.)

## SCENE V.

*Lubin, Suzette (qui sort de la ferme, tenant à la main un verre.)*

*Lubin.* Ah, ma sœur, tu es une bien bonne enfant de m'apporter ainsi à boire !

*Suzette.* Oh ! ce n'est pas pour toi. C'est pour Adrien que je viens chercher un verre d'eau fraîche. Il ne veut prendre ni une tasse de lait, ni une goutte de vin. Mes parens, dit-il, souffrent peut-être, en ce moment, la faim & la soif ; & moi, je pourrois prendre quelque chose pour me régaler ! Non, non. Je ne veux qu'un peu d'eau pour me rafraîchir le gosier.

*Lubin.* Il faut être bien tendre au moins, pour ne vouloir pas prendre un peu de lait, parce qu'on ne fait pas où est son père !

*Suzette.* N'est-ce pas ? Oh ! je te connois. Ta sœur pourroit brûler toute vive, que tu n'en perdrais pas un coup de dent. Pour moi, je serois bien comme Adrien. Je n'aurois guère envie de manger, si notre cabane brûloit, & si je ne favois où trouver mon père & ma mère, ou toi-même, Lubin.

*Lubin.* Et moi aussi, si je n'avois pas faim.

*Suzette.* Est-ce qu'on a faim alors ? Tiens, je n'ai pas le moindre appétit, rien que de voir seulement pleurer ce petit malheureux.

*Lubin.* Ainsi donc tu ne toucheras pas à ta soupe ?

*Suzette.* Tu voudrois bien qu'elle te restât, après avoir mangé la tienne, & encore un gros chiffon de pain au beurre ?

*Lubin.* Non. C'est pour empêcher qu'elle ne se perde, si Adrien ou toi n'en voulez pas manger. Donne-moi toujours le verre, que je boive en attendant.

(*Suzette lui donne le verre ; Lubin puise de l'eau à la fontaine & boit.*)

*Suzette.*

*Suzette.* Dépêche-toi donc. Mon pauvre Adrien meurt de soif.

*Lubin.* Attends. Je vais le remplir.

*Suzette.* Que fais-tu ? Sans le rincer ?

*Lubin.* Crois-tu que j'aye du poison dans la bouche ?

*Suzette.* Vraiment ce feroit bien propre avec les miettes de pain qui sont encore sur le bord ! Je veux le rincer moi-même. Les enfans comme lui sont accoutumés à la propreté ; & je veux qu'il se trouve chez nous, comme dans sa maison.

*(Elle rince le verre, le remplit, & rentre dans la ferme.)*

## SCENE VI.

*Lubin (seul.)*

Voilà mon déjeuner fini. Si je courois à présent voir le feu ? Quelques tapes de plus ou de moins ne font pas grand'chose. Je vais toujours avancer un peu sur le chemin. Allons, allons.

*(Il se met à courir. Au détour de la colline, il rencontre son père.)*

## SCENE VII.

*Thomas, Lubin,*

*(Thomas porte une cassette sous son bras. Il marche d'un pas harassé, & paroît ne respirer qu'avec peine.)*

*Lubin.* Ah ! vous voilà, mon père ! Je courois au devant de vous.

*Thomas (avec empressement).* Adrien est-il ici ?

*Lubin.* Ouï, ouï, il vient d'arriver.

*Thomas (posant la cassette à terre, & levant ses bras vers le ciel).* Je te remercie, ô mon Dieu ! Toute cette honnête famille est donc sauvée !

*(Il s'assied sur la cassette.)*

Que je respire.

*Lubin.* Ne voulez-vous pas entrer ?

*Thomas.* Non, non ; j'ai besoin d'être en plein air pour me remettre. Va dire à ta mère que je suis ici.

*(Lubin court vers la ferme, & s'y élance.)*

SCENE

## SCENE VIII.

*Thomas (essuyant la sueur de son front, & les larmes de ses yeux).* Je ne mourrai donc point sans l'avoir obligé à mon tour!

## SCENE IX.

*Thomas, Jeanne, Adrienne, Suzette, Lubin.*

*(Jeanne accourt de la ferme, portant un petit enfant dans ses bras. Adrien, Suzette & Lubin la suivent.)*

*Jeanne (se jetant au cou de Thomas).* Ah mon cher ami, quelle joie de te revoir!

*Thomas (l'embrassant tendrement).* Ma chère femme!

*(Il prend l'enfant qu'elle tient sur son sein, & qui lui tend les bras. Il le serre dans les siens, l'embrasse, & le rend à sa mère.)*

Mais Adrien, où est-il? Que je le voie!

*Adrien (courant à lui).* Me voici, mon père nourricier, me voici.

*(Il regarde de tous côtés.)*

Vous êtes seul? Mon papa, maman, ma petite sœur Julie, où sont-ils?

*Thomas (avec transport).* En fureté, mon fils. Embrasse-moi.

*Adrien (se jetant dans ses bras).* Oh! quelle joie!

*Jeanne.* Nous étions bien en peine! Tous les autres gens du village sont déjà de retour.

*Thomas.* Ils n'avoient pas leur bienfaicteur à sauver!

*Jeanne.* Mais au moins tout est-il éteint à présent?

*Thomas.* Eteint, ma femme? Oh! ce n'est plus une maison, une rue; c'est la ville tout entière embrasée! Si tu voyois cette désolation! les femmes courant échevelées, & vous demandant à grands cris leurs maris & leurs enfans! le son des cloches, le bruit des chariots & des pompes, le fracas épouvantable des maisons qui s'écroulent! les chevaux furieux & les flots d'un peuple effrayé qui vous renversent! les flammes qui vous poursuivent & se croisent devant

devant vous ! les poutres brûlantes qui tombent sur la foule & l'écrasent.... Je ne fais comment j'en suis revenu.

*Jeanne.* Tu me glaces le sang dans les veines.

*Suzette.* Ah ! ma mère, voyez, ses sourcils, ses cheveux tout brûlés !

*Thomas.* Et mon bras encore ! Mais qu'est-ce que tout cela ? Trop heureux d'en sortir la vie sauve ! Je ne l'aurois pas marchandée.

*Jeanne.* Que me dis-tu, mon ami ?

*Thomas.* Quoi, ma femme, pour notre bienfaiteur ! N'est-ce pas lui qui a fait notre mariage ? N'est-ce pas à lui que nous devons cette ferme & tout ce que nous possédons ? N'as-tu pas nourri son enfant ? (*Adrien passe ses bras autour du corps de sa nourrice.*) Ah ! j'aurois eu mille vies que je les aurois toutes risquées.

*Jeanne (avec attendrissement).* Tu l'as donc pu secourir ?

*Thomas.* Oui, j'ai eu ce bonheur. Lui, sa femme & sa fille étoient à peine sortis de leur maison toute en flammes, lorsqu'une charpente embrasée est tombée à leurs pieds. Heureusement je n'étois encore qu'à vingt pas. Tout le monde les croyoit écrasés, & fuyoit. J'ai entendu leurs cris ; je me suis précipité au milieu des ruines brûlantes, & je les en ai retirés. J'avois déjà sauvé la cassette que voici ; & mon chariot est chargé de leurs effets les plus précieux.

*Adrien (se jetant dans ses bras).* O mon père nourricier ! sois sûr d'en être bien récompensé.

*Thomas.* Je le suis déjà, mon ami. Ton père ne comptoit peut-être pas sur moi, & je l'ai secouru ; me voilà mieux payé qu'il n'est en son pouvoir de le faire. Mais ce n'est pas tout. Il ne tardera pas sans doute à venir avec sa famille & ses gens....

*Adrien.* Oh ! je vais donc les revoir !

*Thomas.* Cours, ma femme ; va tirer de notre excellent vin vieux ; fais traire nos vaches ; prépare nos meilleures provisions ; qu'on mette des draps blancs au grand lit, nous irons coucher dans l'étable.

*Jeanne.* Oui, j'y vole, mon ami.

## SCENE X.

*Thomas, Adrien, Suzette, Lubin.*

*Thomas.* Et moi, je vais ranger le foin dans la grange, pour faire place aux malheureux qui viendront me demander un asile. Hélas! toute la plaine en est couverte. Je crois les voir encore : les uns muets & insensibles de douleur, s'arrêter comme des bornes dans les grands chemins, en regardant brûler leurs maisons, ou tomber évanouis de frayeur, de fatigue & d'épuisement : les autres courant çà & là comme des forcenés, tordant leurs bras, s'arrachant les cheveux, & voulant rentrer avec des cris horribles dans la ville enflammée, à travers les piques des soldats qui les repoussent. J'aurai toute ma vie cette peinture devant les yeux.

*Suzette.* Ah! mon pauvre Adrien! si tu t'étois trouvé là, on t'auroit foulé sous les pieds.

*Thomas.* Aussitôt que mes chevaux sont revenus, j'irai; je veux ramasser tout ce que je pourrai d'enfans, de femmes & de vieillards, pour les conduire ici. J'étois le plus pauvre du village; j'en suis devenu le plus riche : c'est à moi qu'appartiennent tous les malheureux.

*(Il se baisse pour prendre la cassette.)*

*Lubin.* Mon père, que je vous aide à la porter. Vous êtes si las!

*Thomas.* Non, non; prends garde; elle est trop lourde pour toi. Elle te casserait les jambes, si elle échappoit de mes mains. Va plutôt dire à la vieille Michelle de venir chauffer notre four, & fourbir nos marmites des vendanges : puis, tu courras chez le meunier pour qu'il nous apporte de la farine. Que ces pauvres incendiés trouvent au moins de quoi satisfaire leurs besoins les plus pressans. Je ne suis pas, grâces à Dieu, dans l'aisance, pour qu'on meure de faim autour de moi. Je donnerois jusqu'à mon dernier morceau de pain.

*(Il sort avec Lubin.)*

## SCENE XI.

*Suzette, Adrien.*

*Suzette.* Oh ! je partagerai aussi toujours avec toi. Mon pauvre Adrien, qui m'auroit dit que je te verrois un jour si à plaindre !

*Adrien.* Ah ! ma chère Suzette ! c'est bien cruel aussi de tout perdre en une nuit !

*Suzette.* Console-toi, mon ami. Ne te souviens-tu pas combien nous avons été heureux ici, quand nous étions encore plus petits que nous ne le sommes, tiens, pas plus hauts que ce buisson là-bas ? Eh bien, nous le ferons encore. Crains-tu que rien te manque, tant que j'en aurai ?

*Adrien (lui prenant la main).* Non, je ne le crains pas. Mais c'étoit moi qui devois un jour te mettre à ton aise, te marier lorsque tu serois grande, & prendre soin de tes enfans comme des miens.

*Suzette.* Eh bien ! ce sera mon affaire, au lieu d'être la tienne : quand on s'aime, c'est toujours la même chose. Je te donnerai les plus belles fleurs de notre jardin. Tous les plus beaux fruits que je pourrai cueillir, je te les apporterai. Je te donnerai aussi mon lit, & je dormirai à terre auprès de toi.

*Adrien (se jetant à son cou).* Mon Dieu ! mon Dieu ! ma chère Suzette ! combien je dois t'aimer !

*Suzette.* Tu verras aussi comme j'aurai soin de ta petite Julie ! Je serai toujours entre vous deux. Quand on s'est nourri du même lait, n'est-ce pas comme si l'on étoit frère & sœur ?

*Adrien.* Oui, tu seras toujours la mienne ; & je ne fais laquelle j'aimerai le plus, de Julie ou de toi. Je te présenterai à mon papa & à maman, pour que tu sois aussi leur fille. Mais, mon Dieu, quand reviendront-ils ?

*Suzette.* Pourquoi t'inquiéter ? Tu fais bien que mon père les a mis hors de danger ?

*Adrien.* C'est que mon papa est comme le tien. Il aura aussi voulu sauver à son tour ses amis. Il se fera peut-être rejeté au milieu des flammes. Je tremblerai toujours pour lui jusqu'à ce que je le revoie. J'entends du bruit derrière la colline. Oh ! si c'étoit lui !

SCENE

## SCENE XII.

*Godefroi, Adrien, Suzette.*

*Adrien (courant à Godefroi d'un air joyeux).* Ah! Godefroi!

*Godefroi.* Vous voilà, M. Adrien?

*Adrien.* C'est bien de moi qu'il s'agit. Où est mon papa? où est maman? où est ma sœur Julie? sont-ils ici?

*Godefroi (d'un air hébété).* Ici! Où donc?

*Adrien.* Derrière toi?

*Godefroi.* Derrière moi? (*Il se retourne.*) Je ne les vois pas.

*Adrien.* Tu ne les as donc pas accompagnés?

*Godefroi.* Ils ne sont donc pas ici?

*Adrien (d'un ton d'impatience).* C'est ici que tu viens les chercher?

*Godefroi (d'un air troublé).* Vous me faites frissonner de la tête aux pieds. (*Adrien pâlit.*) Ne vous effrayez donc pas. (*Avec consternation:*) Ils ne sont pas ici?

*Suzette.* Il n'est venu personne que mon frère Adrien.

*Adrien.* Pourquoi y fuis-je venu?

*Godefroi.* Écoutez, écoutez-moi. Une heure après qu'on vous eut arraché de mes bras pour me faire travailler, je trouvai le moyen de m'esquiver dans la foule. Tranquillisez-vous; mais j'ai couru de tous côtés pour chercher vos parens; je ne les ai pas trouvés. J'ai demandé de leurs nouvelles à tout le monde; personne ne les avoit vus, personne n'en avoit entendu parler.

*Adrien (d'un ton plaintif).* O Dieu! ayez pitié de moi. Mon papa, maman, où êtes-vous?

*Godefroi.* Ce n'est pas tout. Écoutez. Ne vous effrayez pas seulement. Voici le pire de l'histoire.

*Adrien.* Hélas! mon Dieu, qu'est-ce donc?

*Godefroi.* Comment voulez-vous que je vous le dise, si vous allez prendre l'épouvante?

*Adrien.* Eh! dis, dis toujours. Tu me fais mourir.

*Godefroi.* Eh bien donc, le bruit court qu'un homme, une femme & une petite fille ont été écrasés dans notre rue, par une charpente qui est tombée toute en feu.

(*Adrien tombe évanoui.*)

*Suzette.* Bon Dieu ! bon Dieu ! à notre secours ! Adrien qui se meurt !

*(Elle se précipite sur lui).*

*Godefroi.* Mais qu'a-t-il donc ? Il n'en est rien peut-être. Ce n'est qu'un oui-dire ; & on ne fait pas qui c'est.

*Suzette.* La frayeur l'a faisi tout à coup. Il oublie que mon père les a sauvés.

*Godefroi (tâtant le front d'Adrien).* O mon doux Sauveur ! il est froid comme un glaçon !

*Suzette (se relevant à demi).* Que veniez-vous faire ici ? C'est vous, c'est vous qui l'avez tué.

*Godefroi.* Je lui avois pourtant bien dit de se tranquilliser. *(Il le soulève)* M. Adrien ! *(Il le laisse retomber.)*

*Suzette.* Laissez-le donc. Vous allez l'achever, s'il n'est pas encore mort. O mon cher Adrien ! mon frère ! Où trouver à présent mon père & ma mère pour lui envoyer du secours ?

*(Elle va vers plusieurs endroits du théâtre, incertaine de quel côté elle doit sortir. Elle sort enfin par une coulisse au-dessus de la ferme).*

### SCENE XIII.

*Adrien (toujours évanoui), Godefroi (appliquant son oreille au nez d'Adrien).*

*Godefroi.* Non, non, il n'est pas encore mort ; il renifle. Oh ! s'il étoit mort, j'irois me jeter dans le premier puits.

*(Il lui crie dans l'oreille :)*

Adrien ! M. Adrien !.... Si je favois comment le faire revenir ?

*(Il lui souffle sur le visage.)*

Bah ! j'y perdrois mes poumons.... C'étoit bien bête aussi de ma part ; mais c'est encore plus bête de la sienne. Je lui disois de ne pas s'effrayer. Tous ces enfans de grands Seigneurs font comme des boules de savon qui crèvent de rien.... Adrien ! M. Adrien ! Il ne m'entend pas.... Ma femme est morte, & j'en ai eu bien du regret ; mais mourir parce qu'un autre est mort, il n'y a pas de raison à cela. *(Il tourne la vue de tous côtés).*

Ah bon ! voici une fontaine ! je vais y puiser de l'eau dans

dans mon chapeau. Je lui ferai une aspersion qui le fera bien revenir.

(Il court à la fontaine. En même temps arrive d'un autre côté M. de Cressac, donnant le bras à sa femme, & tenant Julie par la main. Godefroi l'aperçoit ; & de frayeur, laisse tomber son chapeau plein d'eau. Il s'arrête un moment, confus & stupéfait ; puis il court à toutes jambes vers l'autre côté de la colline, en s'écriant :)

Ah ! Dieu me pardonne ! s'il va trouver son fils mort, me voilà à tous les diables.

## SCENE XIV.

M. de Cressac. Mde. de Cressac, Julie, Adrien (toujours évanoui).

M. de Cressac. Mais c'est Godefroi, je pense ? (Il l'appelle.) Godefroi, où vas-tu donc ? où est Adrien ?

Mde. de Cressac. Il fuit ! Qu'a-t-il fait de mon fils ?

Julie (voyant un corps étendu à terre). Que vois-je ? Qui est couché là ?

(Elle se baisse pour le considérer ; elle reconnoît Adrien & se jette sur lui.)

Dieu ! mon frère ! Il est mort !

Mde. de Cressac. Que dis-tu ?

(Elle s'arrache du bras du M. de Cressac, & se précipite à corps perdu de l'autre côté.)

Mon fils ! Adrien !

M. de Cressac. Il manquoit encore quelque chose à notre malheur !

(Il tombe à genoux auprès d'Adrien & le soulève. Adrien fait un léger mouvement.)

Dieu soit loué ! Il respire. Ma femme, ton fils a besoin de toi. Garde tes forces pour le secourir. Affieds-toi.

Mde. de Cressac (avec un cri douloureux). Mon fils ! mon fils !

(Elle tombe presque évanouie.)

Julie. Ah mon pauvre frère ! que les flammes eussent plutôt tout dévoré ! Réveille-toi, réveille-toi.

(Pendant ces paroles de Julie, M. de Cressac relève Mde. de Cressac sur son séant, & remet Adrien dans ses bras, en

*sorte que la tête de l'enfant porte sur le sein de sa mère, qui la couvre de baisers).*

*M. de Cressac.* Ne perdons pas un moment. As-tu des sels sur toi ?

*Mde. de Cressac.* Je ne fais ; je suis toute troublée. Après tant de frayeurs, une encore qui les surpasse toutes ! Je donnerois tout ce qui nous reste pour quelques gouttes d'eau.

*(M. de Cressac regarde autour de lui, aperçoit la fontaine, y vole.)*

*Julie* (fouillant dans le tablier de sa mère) : Maman, voici votre éther.

*(Elle ouvre le flacon. Mde. de Cressac le saisit avec transport, & le fait respirer à son fils).*

*Julie.* Mon frère, reviens à toi, si tu ne veux pas que je meure à ton côté. Adrien ! Mon cher Adrien !

*(Adrien paroît un peu se ranimer.)*

*Julie.* Ciel ! il respire, il m'entend !

*(Elle court à son père.)*

Venez, venez, mon papa.

*(M. de Cressac revient, portant de l'eau dans le creux de sa main. Il y trempe le bout de son mouchoir, bassine le front & les tempes d'Adrien, puis lui jette, du bout de ses doigts, quelques gouttes d'eau sur le visage.)*

*Adrien* (les yeux encore fermés, agite un peu ses bras, & pousse des soupirs à demi étouffés). Hélas ! hélas ! mon papa.

*Mde. de Cressac.* Mon cher Adrien !

*Adrien* (comme dans un songe). Il est donc mort !

*M. de Cressac.* Il me croit mort ! C'est cet imbecille de Godefroi qui l'aura effrayé.

*Julie* (avec transport). Ciel ! il entr'ouvre les yeux.

*Mde. de Cressac.* Mon fils ! Ne nous reconnois-tu pas ?

*M. de Cressac.* Adrien ! Adrien !

*Julie.* Mon frère ! C'est moi.

*Adrien* (comme s'il se réveille d'un profond sommeil, regarde en silence autour de lui). Suis-je vivant ? Où suis-je ?

*(Il se relève tout à coup, & se jette au cou de sa mère.)*

Maman !

*M. de Cressac.* Mon fils ! tu vis encore ?

*Adrien* (se retourne, & se jette dans les bras de son père). Et vous aussi, mon papa ?

*Julie* (l'embrasse suspendu comme il l'est au cou de son père). Mon Adrien, mon frère, je crois revivre comme toi.

*Adrien.*

*Adrien.* O quelle joie, ma sœur, de te revoir ! (*Il se tourne vers sa mère.*) Ah maman ! c'est votre douce voix qui m'a rendu la vie.

*M. de Cressac.* Je déplorais mon malheur ! Je vois maintenant que je pouvois perdre bien plus encore que je n'ai perdu.

*Mde. de Cressac.* N'y pensons plus, mon ami.

*M. de Cressac.* Je n'y pense que pour me réjouir. Je vous vois tous sauvés. Je ne regrette rien.

*Julie.* Mais que t'est-il donc arrivé, mon frère ?

*Adrien.* C'est cet étourdi de Godefroi....

*M. de Cressac.* Ne l'ai-je pas dit ?

*Adrien.* Il me disoit que vous étiez ensevelis sous les flammes.

*Julie (montrant la colline).* Ah le voilà là-haut !

(*Tous le regardent ; Godefroi retire sa tête qu'il avançoit entre les arbres.*)

## SCENE XV.

*M. de Cressac, Mde. de Cressac, Adrien, Julie, Godefroi.*

*M. de Cressac.* Godefroi ! Godefroi ! Cet imbecille ! il craint sans doute.... Appelle-le toi-même, Adrien.

*Adrien.* Godefroi, viens donc. Ne crains rien, je suis encore vivant.

*Godefroi (du haut de la colline).* Est-ce bien vrai au moins ?

*Adrien.* As-tu jamais entendu parler les morts ?

*Godefroi (accourant à toutes jambes, puis s'arrêtant tout à coup).* Vous n'allez pas me renvoyer, Monsieur ? sans quoi ce ne seroit pas la peine de m'avancer.

*M. de Cressac.* Vois, malheureux, l'effet de ta bêtise.

*Mde. de Cressac.* Tu as failli me tuer mon fils.

*Adrien.* Pardonnez-lui, je vous prie. Ce n'est pas sa faute.

*Godefroi.* Surement. Je lui disois de ne pas s'effrayer. (*Adrien lui tend la main.*) Je suis bien aise que vous ne m'en veuillez pas de mal. Oh ! je ne dirai plus une autre fois que les gens sont morts, à moins de les avoir vus à dix pieds sous terre.

## SCÈNE XVI.

*M. de Cressac, Mde. de Cressac, Julie, Adrien, Thomas, Jeanne, Suzette, Lubin.*

*Thomas (courant).* Ah! le malheureux! Où est-il, où est-il?

*Suzette (montrant Godefroi).* Tenez, mon père, le voilà.

*(Godefroi, épouvanté, se retire derrière M. de Cressac.)*

*Thomas.* Que vois-je?

*(Suzette & Lubin courent vers Adrien, qui les présente à Julie. Jeanne se précipite sur la main de Mde. de Cressac, & la baise. Thomas se jette aux genoux de M. de Cressac, & les tient embrassés.)*

*M. de Cressac (relevant Thomas).* Que fais-tu, mon ami? A mes pieds? Toi, mon sauveur, le sauveur de toute ma famille!

*Thomas.* Oui, Monsieur, c'est une nouvelle grâce que vous me faites après tant d'autres. J'ai pu vous prouver combien je suis reconnoissant de tous vos bienfaits.

*Mde. de Cressac.* Tu as fait pour moi plus que je n'ai fait, plus que je ne pourrai faire de toute ma vie.

*Thomas.* Que dites-vous? C'est un service d'un moment. Et moi, il y a plus de huit ans que je vis heureux par vos bontés. Voyez ces champs, cette ferme, c'est de vous que je les tiens. Vous avez tout perdu, souffrez que je vous les rende. Je vivrai assez heureux du souvenir de n'avoir pas été ingrat envers mon bienfaiteur.

*M. de Cressac.* Eh bien, mon ami, je les reprends; mais pour te donner des champs dix fois plus vastes & plus fertiles. La cassette que tu m'as sauvée contient la meilleure partie de ma fortune, & je te la dois. N'ayant plus de logement à la ville, je vais habiter mes terres, tu m'y suivras. Nous y vivrons tous ensemble. Tes enfans feront les miens.

*Adrien.* Ah mon papa! j'allois vous en prier. Voici ma sœur de lait Suzette, voilà Lubin. Si vous saviez toutes les amitiés qu'ils m'ont faites! Je serois peut-être mort aussi sans leurs secours.

*Mde. de Cressac (serrant la main de Jeanne).* Eh bien, nous ne ferons tous qu'une famille heureuse de s'aimer.

*Jeanne.* Venez en attendant prendre quelque repos. Excusez-

cusez-

cusez-nous, si nous ne vous recevons pas comme nous l'aurions désiré.

*Thomas (regardant du côté de la colline).* Voici le chariot qui arrive, & des malheureux qui le suivent. Permettez-vous que j'aille leur offrir quelques secours ?

*M. de Cressac.* Ah ! Je vais avec toi les consoler. Je suis trop intéressé dans l'événement cruel qui cause leurs peines. O jour que je croyois si malheureux ! tu me rends bien plus que tu ne me fais perdre. Pour quelques biens que tu m'enlèves, tu me donnes une nouvelle famille, & des amis dignes de mon cœur.

---

## LE GRAND JARDIN.

**M.** SAGE n'avoit reçu de ses pères qu'une fortune bornée, mais à laquelle il avoit su toujours conformer ses goûts & ses désirs ; & quoiqu'il fût obligé de se priver de bien des choses dont il voyoit les autres jouir en abondance, jamais un sentiment jaloux n'avoit troublé l'égalité de son humeur, & la paix de son ame.

Le seul regret qu'il eût éprouvé dans le cours de sa vie, étoit celui d'une épouse vertueuse, que la mort avoit frappée dans ses bras. Un fils, tout jeune encore, restoit seul pour le consoler ; & le bonheur de cet enfant devint l'objet de tous ses soins.

Philippe tenoit de la nature une imagination très-sensible, par laquelle son père avoit trouvé le secret de former, de bonne heure, sa raison. C'étoit en lui montrant tous les objets sous leur vrai point de vue, qu'il lui en avoit donné les premières idées. Par une suite d'images fortes, présentées avec ordre, & dans un moment choisi pour leur effet, il avoit déjà fait prendre à ses réflexions un caractère de justesse & de profondeur.

Satisfait de son sort, ce père tendre voulut sur-tout inspirer à son fils les principes auxquels il devoit le calme de sa vie, & la sérénité de son cœur. Oui, se disoit-il à lui-même, si je puis l'accoutumer à être content de ce qu'il possède, & à ne pas attacher un grand prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai travaillé plus utilement pour sa félicité, que si je lui laissois un immense trésor.

Occupé sans cesse de cette importante leçon, il mena un jour son fils, pour la première fois, dans un magnifique jardin, ouvert au public. Philippe, dès l'entrée, fut saisi d'un sentiment de surprise & d'admiration. L'éclat & le parfum des fleurs, la profusion des statues, la largeur imposante des allées, l'affluence d'hommes & de femmes qui se promenoient, superbement vêtus, sous des voûtes de verdure, les mouvemens confus de cette foule empressée, le murmure de leurs discours, le bruit des jets d'eau & des cascades, tout plongeait ses esprits dans une rêverie profonde. Il promenoit ses yeux d'un air égaré, & frappoit dans ses mains. Son père, le voyant bien pénétré de toutes ces impressions, l'emmena dans un bosquet plus solitaire, pour rendre un peu de repos à ses sens trop vivement émus. Il lui proposa ensuite de prendre quelques rafraîchissemens. Philippe y consentit avec joie ; & lorsqu'il eut satisfait son appétit, mon papa, dit-il, comme on est bien ici ! Ah ! si nous avions un aussi beau jardin ! Avez-vous fait attention au nombre de voitures qu'il y avoit à la porte ? Et tous ces gens qui se promènent là-bas, comme ils sont richement habillés ! Je voudrois bien savoir pourquoi nous sommes obligés de vivre avec tant d'épargne, lorsque les autres ne se refusent rien ? Je commence à voir que nous sommes pauvres. Mais pourquoi les autres sont-ils riches ? Ils ne sont certainement pas plus honnêtes gens que nous deux.

Tu parles comme un enfant, lui répondit son père ; je suis très-riche, moi.

*Philippe.* Où sont donc vos richesses ?

*M. Sage.* J'ai un jardin beaucoup plus grand que celui-ci.

*Philippe.* Vous, mon papa ? Oh ! je voudrois bien le voir.

*M. Sage.* Suis-moi, je vais te le montrer.

Il prit son fils par la main, & le conduisit dans la campagne. Ils montèrent sur une colline, du haut de laquelle s'étendoit une perspective admirable. A droite, on découvroit une vaste forêt, dont les extrémités se perdoient dans l'horizon. A gauche, on voyoit s'entrecouper, dans un agréable mélange, de rians jardins, de vertes prairies, & des champs couverts de moissons dorées. Au pied de la colline, serpençoit un vallon, arrosé, dans toute sa longueur, par mille petits ruisseaux. Tout ce paysage étoit animé. Dans son immense étendue, on distinguoit des pêcheurs qui jetoient leurs filets, des chasseurs qui poursuivoient des cerfs fugitifs, avec leurs meutes aboyantes, des jardiniers qui remplissoient leurs

leurs corbeilles d'herbages & de fruits, des bergers qui conduisoient leurs troupeaux au son des musettes, des moissonneurs qui chargeoient des chariots de leurs dernières gerbes, & les précédoient, en dansant autour de leurs bœufs. Ce tableau délicieux captiva long-temps, dans une extase muette, les regards de M. Sage & de son fils. Celui-ci rompant enfin le silence, dit à son père.

Mon papa, arriverons-nous bientôt à notre jardin ?

*M. Sage.* Nous y sommes, mon ami.

*Philippe.* Mais ceci n'est pas un jardin, mon papa : c'est une colline.

*M. Sage.* Regarde aussi loin que tu pourras voir autour de toi, voilà mon jardin. Cette forêt, ces champs, ces prairies, tout cela m'appartient.

*Philippe.* A vous ? c'est vous moquer de moi.

*M. Sage.* Je ne me moque point. Je vais te faire voir tout à l'heure que j'en dispose en maître.

*Philippe.* Je serois charmé d'en être bien sûr.

*M. Sage.* Si tu avois tout ce pays, dis-moi, qu'en ferois-tu ?

*Philippe.* Ce que l'on fait d'un bien qui est à soi.

*M. Sage.* Mais quoi encore ?

*Philippe.* Je serois abattre des arbres dans la forêt pour me chauffer cet hiver, j'irois à la chasse du chevreuil, je pêcherois du poisson, j'élèverois des troupeaux de bœufs & de brebis, & je recueillerois les riches moissons qui couvrent ces campagnes.

*M. Sage.* Voilà un plan qui me paroît bien entendu ; & je me félicite de ce que nous nous rencontrons dans nos idées. Tout ce que tu voudrois faire, je le fais déjà, moi.

*Philippe.* Comment cela donc ?

*M. Sage.* D'abord j'envoie couper dans cette forêt tout le bois dont j'ai besoin.

*Philippe.* Je ne vous ai jamais vu donner vos ordres.

*M. Sage.* C'est qu'on a l'avifement de les prévenir. Tu fais qu'il y a du feu toute l'année dans notre cuisine, & tout l'hiver dans nos appartemens. Eh bien ! c'est du bois que j'en tire.

*Philippe.* Cela peut être ; mais il faut le payer ?

*M. Sage.* Si j'étois celui que tu crois le véritable propriétaire de cette forêt, ne serois-je pas obligé de le payer tout de même ?

*Philippe.* Non, sans doute. On vous l'a porteroit, sans que vous eussiez rien à déboursfer.

*M. Sage.* Tu crois cela? Je pense, au contraire, qu'il me reviendrait peut-être plus cher. Car, alors n'aurois-je pas à payer des gardes pour veiller à ma forêt, des maçons pour l'enclorre de murs, des bucherons pour y exploiter les arbres?

*Philippe.* Passe pour cela; mais vous ne pouvez pas y aller chasser?

*M. Sage.* Et pourquoi veux-tu que j'y chasse?

*Philippe.* Pour avoir votre provision de gibier.

*M. Sage.* Est-ce que nous pourrions manger un cerf ou un chevreuil à nous deux?

*Philippe.* Il faudroit être de bon appétit.

*M. Sage.* Ne pouvant aller moi-même à la chasse, j'y envoie des chasseurs pour moi. Je leur donne rendez-vous à la halle, où ils m'apportent tout ce qui m'est nécessaire.

*Philippe.* Pour votre argent?

*M. Sage.* D'accord; mais c'est encore pour moi une bonne affaire, car je n'ai point de gages à leur payer; je n'ai besoin de leur fournir ni poudre, ni plomb, ni fusil. Tous ces furets, ces braques, ces chiens courans, Dieu merci, ce n'est pas mon pain qu'ils dévorent.

*Philippe.* Sont-elles aussi à vous ces vaches & ces brebis qui paissent là-bas dans la prairie?

*M. Sage.* Vraiment oui; ne manges-tu pas tous les jours du beurre & du fromage? C'est elles qui me le fournissent.

*Philippe.* Mais, mon papa, si tous ces troupeaux, si toutes ces petites rivières sont à vous, pourquoi n'avons-nous pas à notre table de grands plats de viandes & de poissons, comme les gens riches?

*M. Sage.* Est-ce qu'ils mangent tout ce qu'on leur sert?

*Philippe.* Non, mais ils peuvent choisir sur la table.

*M. Sage.* Et moi, je fais mon choix avant de m'y mettre. Tout le nécessaire m'appartient. Le superflu, il est vrai, n'est pas à moi. Mais qu'en ferois-je, s'il m'appartenoit? Il me faudroit aussi un estomac superflu.

*Philippe.* Les gens riches sont bonne chère; c'est ce que vous faites pas.

*M. Sage.* Je fais bien meilleure chère. J'ai une saussie qui leur manque presque toujours dans leurs grands festins, c'est le bon appétit.

*Philippe.*

*Philippe.* Et de l'argent pour satisfaire mille petites fantaisies, en avez-vous autant qu'eux ?

*M. Sage.* Bien davantage, car je n'ai pas de fantaisies.

*Philippe.* Il y a pourtant du plaisir à les contenter.

*M. Sage.* Cent fois plus encore à être content ; & je le suis.

*Philippe.* Mais enfin le bon Dieu les aime plus que vous, puisqu'il leur a donné de grands trésors d'or & d'argent ?

*M. Sage.* Philippe, te souviens-tu de cette bouteille de vin muscat que nous bûmes l'autre jour que nous avions prié ton oncle à dîner ?

*Philippe.* Oûi, mon papa, vous eûtes la bonté de m'en donner un petit verre presque tout plein.

*M. Sage.* Tu vins m'en demander une seconde fois. J'aurois bien pu t'en donner, puisqu'il en restoit encore. Pourquoi ne t'en donnai-je pas ?

*Philippe.* C'est que vous aviez peur que cela ne me fit mal.

*M. Sage.* Je me souviens de te l'avoir dit. Penses-tu que j'eusse raison ?

*Philippe.* Oûi, mon papa ; je fais que vous m'aimez, & que vous ne cherchez que mon bonheur. Ainsi, vous ne m'aurez pas refusé un peu de vin muscat, si vous aviez pensé que cela pût me faire du plaisir, sans m'incommoder.

*M. Sage.* Et crois-tu que le bon Dieu ait moins de tendresse pour toi que moi-même ?

*Philippe.* Non, mon papa, je ne puis le croire ; vous m'avez raconté tant de merveilles de sa bonté !

*M. Sage.* D'un autre côté, crois-tu qu'il lui fût difficile de te donner de grandes richesses ?

*Philippe.* Oh ! non ; pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de sable.

*M. Sage.* Eh bien ! si pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, & que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus ?

*Philippe.* Que les richesses que je lui demande pourroient m'être dangereuses.

*M. Sage.* Cela te paroît-il assez clair ?

*Philippe.* Oûi, mon papa, je n'y vois rien à dire : cependant....

*M. Sage.* Pourquoi secoues-tu la tête ? Tu as certainement encore quelque poids sur le cœur, dis-le-moi.

*Philippe.* Je pense que, malgré vos raisons, il n'est pas à vous tout ce pays-là.

*M. Sage.* Et pourquoi le penses-tu ?

*Philippe.* Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous voulez.

*M. Sage.* Connois-tu Monsieur Richard ?

*Philippe.* Si je le connois ? Oh Dame ! c'est lui qui a de beaux jardins !

*M. Sage.* Et peut-il en jouir comme il veut ?

*Philippe.* Ah ! le pauvre homme ! il ne le peut guère ; il n'ose pas manger seulement une grappe de chasselas.

*M. Sage.* Il en a cependant dans son jardin des treilles superbes.

*Philippe.* Ouï, vraiment ; mais cela l'incommode :

*M. Sage.* Tu vois donc qu'on peut posséder beaucoup de choses, & cependant n'oser en jouir comme on veut. Je n'ose jouir de mon jardin comme je le voudrois, parce que ma fortune ne me le permet pas : & M. Richard n'ose jouir à son gré du sien, parce que sa santé le lui défend. Je suis encore le plus heureux.

*Philippe.* Mon papa, vous aimez à monter à cheval, n'est-il pas vrai ?

*M. Sage.* Ouï, cet exercice me fait beaucoup de bien, lorsque j'ai le temps de le prendre.

*Philippe.* Eh bien ! si cette prairie est à vous, pourquoi n'en récoltez-vous pas le foin pour en nourrir un cheval ?

*M. Sage.* C'est ce que je fais. Cette meule de foin que tu vois là-bas, est peut-être pour celui que je monte.

*Philippe.* Nous n'en avez pourtant pas dans votre écurie ?

*M. Sage.* Dieu me préserve de cet embarras !

*Philippe.* Ouï, mais aussi vous ne le montez pas lorsque vous voulez ?

*M. Sage.* Tu te trompes ; car je suis assez sage pour ne le vouloir que lorsque j'en ai besoin ; & alors je me le procure pour un écu. Dieu merci, je peux en faire la dépense.

*Philippe.* Croyez-vous qu'il ne vous seroit pas bien plus commode d'avoir deux beaux chevaux gris-pommelés pour vous traîner dans un bon carrosse ?

*M. Sage.* Cela seroit assez doux. Mais quand je pense à tous les inconveniens d'une voiture, au besoin que l'on a sans cesse du sellier, du charron & du maréchal, à la dépendance où l'on vit de la santé de ses chevaux, & de l'exactitude de son

son cocher, aux risques infinis dont on est menacé à chaque pas, aux suites funestes de la mollesse, dont on prend le goût, en vérité je n'ai pas de regret de ne faire usage que de mes jambes. Elles m'en dureront plus long-temps. Mais voilà le soleil qui se couche : il est temps de nous retirer. Allons, mon ami. N'es-tu pas content d'avoir vu mon domaine ?

*Philippe.* Ah ! mon papa, je le serois bien davantage, si tout cela étoit réellement à vous.

M. Sage sourit à son fils ; & le prenant par la main, il descendit avec lui de la colline. Ils passoient auprès d'une prairie, qu'ils avoient prise d'en haut pour un étang, parce qu'elle étoit couverte d'eau. Ah ! mon Dieu ! s'écria M. Sage ; vois-tu ce pré qui ne fait plus qu'une marre ? Il faut que le ruisseau voisin se soit débordé avant la fenaïson. Toute la récolte de foin est perdue pour cette année.

*Philippe.* Celui à qui appartient cette prairie, fera, je crois, bien triste, quand il verra tout son foin gâté.

*M. Sage.* Encore s'il en étoit quitte pour cela ! Mais il faudra faire des réparations aux digues du ruisseau, construire peut-être une nouvelle écluse. Il sera bien heureux, s'il n'y dépense pas le produit de dix années de sa prairie.

*Philippe.* Quel bonheur que celui-là !

*M. Sage.* Il me semble qu'il y avoit ici près un moulin.

*Philippe.* Il y est aussi toujours, mon papa. Tenez, le voyez-vous ?

*M. Sage.* Tu as raison, je le vois à présent. C'est que je ne l'entendois pas aller. O mon Dieu ! Je parie que l'inondation en a emporté les rouages. Voyons. Justement. Le voilà tout délabré ; que deviendra le malheureux propriétaire ? Il faut qu'il soit bien riche pour résister à toutes ces pertes.

*Philippe.* Je le plains de tout mon cœur. Mais, mon papa, la journée des ouvriers est finie ; pourquoi les maçons demeurent-ils encore à l'ouvrage ?

*M. Sage.* Je n'en fais rien. Il n'y a qu'à leur demander. Mon ami, voudriez-vous bien nous dire pourquoi vous restez si tard au travail ?

*Le Maçon.* Monsieur, nous y passerons encore toute la nuit. Hier, dans l'obscurité, des voleurs vinrent abattre ce pan de muraille pour entrer dans le parc, & voler les meubles d'un pavillon qu'on venoit de faire construire. On ne s'en est aperçu que ce matin ; & il est fort heureux qu'on ne les ait pas pris sur le fait.

*M. Sage.*

*M. Sage.* Et comment donc cela ?

*Le Maçon.* C'est qu'on a trouvé dans le parc des mèches qu'ils y avoient répandues, apparemment pour mettre le feu à la forêt, si on étoit venu les surprendre, afin de se sauver à la faveur du tumulte & de la confusion de l'incendie. Le propriétaire de cette terre est encore, comme vous voyez, fort heureux dans son malheur, car il auroit pu perdre toute sa forêt ; au lieu qu'il ne lui en coûtera que les réparations de sa muraille, la dépense d'un garde de plus pour veiller la nuit, & la perte des meubles de son pavillon, qui, à la vérité, étoient fort précieux.

Mon fils, dit *M. Sage* à *Philippe*, après avoir fait quelques pas en silence, que dis-tu de tous ces malheurs ? Te causent-ils beaucoup de chagrin ?

*Philippe.* Pourquoi m'en chagriner mon papa ? Je ne souffre en rien de ces pertes.

*M. Sage.* Mais si cette terre t'appartenoit de la même manière que les jardins de *M. Richard* lui appartiennent, & qu'en te promenant aujourd'hui tu eusses vu tes prairies inondées, ton moulin emporté, un pan de la muraille de ton parc démoli, & ton pavillon mis au pillage, t'en retournerois-tu à la maison aussi tranquille que tu me parois l'être ?

*Philippe.* Mon Dieu, non ! Je ferois, au contraire, bien triste d'essuyer de si grandes disgrâces en un jour.

*M. Sage.* Et si tu avois tous les jours de semblables disgrâces à souffrir ou à craindre, ferois-tu alors plus heureux que tu l'es à présent ?

*Philippe.* Je ferois mille fois plus malheureux.

*M. Sage.* Eh bien, mon ami, tel est le sort de presque tous ceux qui possèdent de grands biens. Sans parler des soucis qui les agitent, & des besoins sans nombre qui les tourmentent, l'éclat de leur fortune devient souvent lui-même l'origine de leur décadence. Il suffit d'une seule année stérile, ou d'une seule méprise dans leurs avides projets, pour en entraîner le bouleversement. Comme ils craindroient de perdre de leur considération imaginaire, s'ils imposaient quelques sacrifices à l'orgueil de leur luxe, plus leurs revers sont frappans, plus ils croient devoir étaler de faste & de somptuosité pour soutenir l'opinion de leur opulence, & rétablir un crédit imposteur. Quel est donc l'effet de cette misérable vanité ? Leurs domestiques, frustrés du prix de leurs services, introduisent un brigandage effréné dans toute la maison. La culture de leurs biens étant négligée, ainsi que l'éducation de leur famille,

leurs

Leurs terres tombent en friche, & ne produisent plus que des moissons avortées ; leurs enfans, abandonnés à tous les vices, commettent des actions déshonorantes, qu'ils sont forcés d'étouffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes possessions, saisies par d'inexorables créanciers, achèvent de dépérir sous une administration de rapine. Le gouffre des procédures en engloutit les derniers débris. Et ces favoris de la Fortune, si fiers de leurs trésors, de leurs honneurs, & des jouissances de leur mollesse, tombent tout à la fois dans l'indigence, l'opprobre & le désespoir.

*Philippe.* Ah ! mon papa, quel tableau venez-vous de m'offrir !

*M. Sage.* Celui qui se présente à tout moment dans la société ; & n'imagine pas qu'il y ait rien d'exagéré dans cette peinture. Je te ferai voir chaque jour dans les papiers publics, l'histoire du renversement de quelque grande maison ; leçon frappante, que la Providence expose sans cesse aux regards des riches, pour les avertir du sort qui menace leur folie & leur orgueil ! Nous irons demain devant ces superbes hôtels qui excitent ton envie, je t'y ferai lire la ruine des hôtels voisins, affichée sur toutes leurs colonnes, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes enveloppées du décret de leur propre ruine. Eh ! que ne puis-je épargner à tes oreilles sensibles les cris de mille familles désolées, qui n'attestent que trop, par leur désespoir, ces effrayantes révolutions !

*Philippe.* Eh quoi ! me faudroit-il donc regarder la médiocrité de notre fortune comme un bienfait du Ciel ?

*M. Sage.* Oui, mon fils, si tu es économe & laborieux, si tu sens en toi le courage de vaincre l'ambition & la cupidité, d'enchaîner tes desirs & tes espérances aux bornes de l'état que tu dois remplir. Vois s'il manque quelque chose à mon bonheur ; & voudrois-tu donc être plus heureux que ton père ? Regarde l'univers entier comme ton domaine, puisqu'il te fournit, pour prix de ton travail, une subsistance honnête, & les premières douceurs de la vie. Le Ciel a placé ton habitation terrestre sur le doux penchant d'une montagne dont le sommet est escarpé, & au pied de laquelle s'étendent des marais impurs, entrecoupés de mille précipices. Elève quelquefois tes yeux vers les riches & les grands, non pour envier la hauteur de leur poste, mais pour observer les orages qui grondent autour d'eux. Abaisse aussi tes regards vers le pauvre qui rampe au-dessous de toi, non pour insulter à sa misère, mais pour lui tendre la main. Si Dieu te donne

un jour des enfans, répète-leur sans cesse la leçon que tu viens de recevoir, & sur-tout donne-leur-en l'exemple que je t'ai donné moi-même.

Ils se trouvèrent à ces mots à l'entrée de leur maison. M. Sage se hâta de monter dans son appartement; & s'étant précipité à genoux, il rendit grâces au Ciel, & lui offrit sa vie. Que lui restoit-il à faire sur la terre? Ses jours avoient été pleins de justice & d'honneur; & en inspirant la modération à son fils, il venoit de lui transmettre un riche héritage.

---

## COLIN-MAILLARD.

### DRAMA EN UN ACTE.

#### PERSONNAGES.

M. DE JULIERS.

FRÉDÉRIC, *son fils.*

LÉONORE, } *ses filles.*

JULIE, }

DOROTHÉE,

ADÉLAÏDE, }

LOUISE, *un peu boîteuse,* }

DUVERNEY l'aîné,

DUVERNEY le cadet, *bègue,* }

ROBERT, *leur voisin.*

LE PALEFRENIER de M. de Juliers.

*La Scène se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers, & dans le fond un autre, qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche on voit une grande table couverte de livres & de papiers, avec des flambeaux & un porte-voix.*

Colin -maillard.

V. II. p. 184.



Book 10

En voulant faire du mal aux autres,  
on le fait le plus souvent retomber  
sur soi-même. —



## SCENE I.

*Frédéric.*

(*Il avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parloit encore à son père tandis qu'il descend.*)

OUI, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, & je les porterai tout de suite dans votre cabinet. (*Il revient en sautant & en fredonnant tra le ra le ra.*) Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

## SCENE II.

*Frédéric, Julie.*

*Frédéric.* Eh bien, ma sœur, maman est-elle partie? Notre petite société est-elle arrivée?

*Julie.* Mes amies sont déjà ici; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

*Frédéric.* Oh! je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

*Julie.* Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le salon? Notre chambre là haut est si petite, si petite, qu'on ne fait où se fourrer.

*Frédéric.* Est-ce qu'il avoit quelque chose à refuser, dès que je me mélois de la négociation? Ah ça, petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

*Julie.* Garde cet avis-là pour toi & pour tes petits vauriens.

*Frédéric (avec un air d'importance).* C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

*Julie.*

*Julie.* Vraiment mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons, voyons, que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises & les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

*Frédéric.* Avise-toi d'y toucher. Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras.

(*Il joint les mains en-dessous devant lui. Julie y pose un livre, puis un autre, tant qu'il en jusqu'au menton.*)

*Julie.* Mais tu en as trop ?

*Frédéric (reculant la tête, & se penchant en arrière).* Encore un. Bon ; en voilà assez pour un voyage. (*Il fait quelques pas, & laisse tomber toute la charge au milieu de la chambre.*)

*Julie (poussant un grand éclat de rire).* Ha, ha, ha, ha ! voilà tout le bataclan par terre ! Ces beaux livres que mon papa ne vouloit pas nous laisser toucher, même du bout du doigt ! Il aura, je crois, bien du plaisir de les voir si joliment accommodés.

*Frédéric.* Tu ne fais pas, toi ? c'est que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon Précepteur. C'est bien savant, au moins ? (*Il se met à ramasser les livres ; & tandis qu'il en prend un, il en laisse retomber un autre.*) Diantre ! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

*Julie (approchant de lui).* Tu ne finirois jamais sans moi. Tiens, arrange-les dans mon tablier.

*Frédéric.* Ah ! c'est bien dit.

(*Frédéric se jette à genoux ; d'une main il s'appuie contre terre, & de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.*)

*Julie.* Doucement donc, pour qu'ils ne se froissent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet, & les placer sur la cheminée. (*Elle sort.*)

*Frédéric (se relevant tout essouffé).* Ouf ! Je ne vaudrois rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes, comme des singes.

(*Il s'évente avec son chapeau.*)

*Julie (en rentrant).* Si tu voyois comme c'est rangé ! Dépêche-toi de me donner le reste.

(*Frédéric assemble les papiers & le reste des livres, & les donne à Julie, qui dit en les recevant :*)

Il faut convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

*Frédéric.* Oh, oui ! toi sur-tout. Ta sœur est occupée du matin au soir à remettre tes chiffons à leur place.

*Julie.*

*Julie.* Et toi donc ! si ton Précepteur n'y veilloit sans cesse, tu ne saurois jamais où trouver tes thèmes & tes versions. (*Elle regarde autour d'elle*). Mais voilà tout, je pense ?

*Frédéric.* Oûi, je ne vois plus rien, va.

(*Julie sort.*)

*Frédéric* (*range la table, les fauteuils & les chaises*). Bon ! Nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner ! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi, j'ai cela de bon, que je ne me fais guère attendre aux rendez-vous de plaisir.

*Julie* (*en rentrant, regarde de tous côtés*). Ah ! voilà qui est bien ! Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'aperçoivent, ils vont se mettre à corner, jusqu'à nous rompre les oreilles.

*Frédéric.* Attends, je vais le mettre derrière la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites Demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui criera le plus fort.

*Julie.* Bah ! Nous n'aurions qu'à nous réunir, nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

*Frédéric.* Oûidà ? Si vous avez du babil, Mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. (*En grossissant sa voix.*) M'entends-tu ?

*Julie* (*haussant les épaules*). Oh mon Dieu, je te respecte si fort, que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur & mes amies.

*Frédéric.* Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

*Julie* (*en sortant*). Oûi, oûi.

### SCENE III.

*Frédéric* (*maniant le porte-voix*). Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner : Frédéric, Frédéric ?... Ces Messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue, voyons s'ils ont l'oreille fine. (*Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, & crie :*)

Courez, volez, troupe joyeuse,

Le jeu va bientôt commencer.

(*Il se retire de la fenêtre, & va vers la porte.*)

Eh bien, cela n'est-il pas merveilleux ? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur

sur l'escalier. (*Il prête l'oreille.*) Mais oui, ce sont les petits Duverney. (*Il cache le porte-voix derrière la porte.*) Allons, je vais sauter sur la table, & faire comme si j'étois assis sur mon trône.

(*Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table, & se dispose à grimper. Les petits Duverney se présentent à la porte.*)

## SCENE VI.

*Frédéric, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.*

*Frédéric.* Ne pouviez-vous pas attendre un moment que je fusse monté sur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur ?

*Duverney l'aîné.* Bon ! tu n'as pas besoin de cela pour avoir un air tout-à-fait royal. Et puis, si alerte que tu sois, le trône pourroit bien dégringoler avec sa Majesté.

*Frédéric.* En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples, dans mon histoire ancienne.

*Duverney l'aîné.* C'est à peu près ce qui vient d'arriver à mon frère, quoiqu'il ne soit pas un grand Prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

*Duverney le cadet* (*d'un ton pleureur, & en bégayant*). Hé-é-las ! ou-ou-i. Il me fait en-en-core un peu-eu mal. Ce mon-on-sieur Ro-o-bert est un ga-ar-çon bien mal éle-e-vé.

*Frédéric.* Est-ce qu'il est avec vous ?

*Duverney l'aîné.* Dieu nous en préserve ! Si nous avions su qu'il vint ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

*Duverney le cadet.* Il ne son-on-ge qu'à-à-mal.

*Frédéric.* Qu'est-ce donc qu'il a fait ?

*Duverney l'aîné.* J'étois resté pour prendre un mouchoir. Mon frère descendoit tout seul. Robert l'a entendu ; il s'est caché, puis il a sauté tout à coup sur lui, en poussant un grand cri. Mon frère a eu tant de peur, qu'il est tombé ; & en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

*Frédéric.* Oh ! j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père a tant prié mon papa de le mettre de ma société !

*Duverney.*

*Duverney l'ainé.* Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

*Frédéric.* Mon papa vous croyoit fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison; & il a pensé que ce seroit vous faire plaisir de l'inviter en même temps que vous.

*Duverney l'ainé.* Ah! du plaisir? Nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre; & il vouloit faire croire que c'étoit nous.

*Frédéric.* Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son père?

*Duverney l'ainé.* Oh! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paye le dommage, & puis il n'y pense plus.

*Frédéric.* A la place de votre papa, je ne voudrois pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

*Duverney l'ainé.* Que veux-tu? Nous étions embarrassés d'un appartement considérable qui se trouvoit vide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvoit plus y entrer que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien aise de trouver à le louer.

*Frédéric.* Et il en est peut-être fâché à présent?

*Duverney l'ainé.* Oh! je t'en réponds. Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement! Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapins, ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques!

*Frédéric.* Que veux-tu dire?

*Duverney l'ainé.* Oûi, il les prend à l'hameçon, comme des carpes. Lorsqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon, & avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enlève la perruque; puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, & qu'il chasse par une autre porte de la maison. En sorte que la malheureuse perruque a traîné un quart d'heure dans la crotte, avant que le pauvre homme ait pu la rattraper.

*Frédéric.* Mais voilà qui passe le badinage.

*Duverney.*

*Duverney l'ainé.* Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlois de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirois pas. Il n'y a pas long-temps qu'un des amis de son père se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avoit semé, par malice, des pois secs. Pour les domestiques, je suis sûr qu'il n'en resteroit pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison, sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

*Frédéric.* Je t'avoue que je ne serois pas fâché de le voir. J'aime les enfans un peu gais.

*Duverney l'ainé.* A la bonne heure. Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaieté est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiègle, toi ! Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrois pas faire de mal exprès à qui que ce fût ; au lieu que le méchant ne demande que plaies & bosses.

*Frédéric.* Oh ! cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le morigéner.

*Duverney l'ainé.* S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frère se retire. Il lui joueroit quelque vilain tour.

*Duverney le cadet.* Ou-ou-ï. Je m'en i-irai.

*Frédéric.* Non, non, nous sommes d'anciens amis, nous. Je ne veux pas que ce nouveau venu vienne nous séparer. Je saurai bien lui tenir tête, tu verras. Mais j'entends du bruit. Est-ce lui ? Non, c'est ma sœur avec ses amies.

## SCENE V.

*Frédéric, Duverney l'ainé, Duverney le cadet, Léonore, Julie, Dorothee, Adélaïde, Louise.*

(*Les petits Messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes Demoiselles.*)

*Léonore.* Je suis bien votre servante, Messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout ? Il me semble, mon frère, que tu aurois pu faire asséoir ces Messieurs depuis qu'ils sont ici ?

*Frédéric.* Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les Dames ?

*Léonore.* Je suis charmée que tu connoisses ton devoir.

Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici ? (*à Duverney l'aîné*).  
Je croyois qu'il seroit venu avec vous.

*Duverney l'aîné*. Il y a long-temps que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci.

*Frédéric*. Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face-à-face avec lui. Ah mon petit coquin ? Nous nous verrons.

*Dorothée*. Est-ce qu'il pourroit être encore plus espiègle que M. Frédéric ?

*Louise (d'un air malin)*. C'est beaucoup dire.

*Adélaïde*. M. Frédéric ? C'est un agneau en comparaison. Nous le connoissons depuis long-temps, ma sœur & moi, ce M. Robert. N'est-il pas vrai, Louise.

*Louise*. Oh sûrement ! il m'a déjà bien fait endêver.

*Adélaïde*. Il étoit autrefois de la société de mon frère, qui, heureusement, s'en est dépêtré. C'est bien le plus méchant Lutin.

*Léonore*. Oh ! pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres Messieurs.

*Dorothée*. Ouï ; mais faire le mal pour le plaisir de le faire ?

*Julie*. C'est cela qui est vilain ! Non, non, mon frère vaut mieux.

*Frédéric (d'un ton ironique)*. Crois-tu ? Je te remercie.

*Dorothée*. Ah ça, ma chère Léonore, nous nous mettons sous ta sauve-garde. Tu es la plus grande ; & puis tu es aujourd'hui maîtresse de maison, tu pourras lui en imposer.

*Léonore*. Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence. Je saurai le tenir en respect.

*Frédéric (d'un air important)*. Ouï, ouï, tu défendras ces Demoiselles ; & vous, mes amis, je vous prends sous ma protection.

*Duverney l'aîné*. Il ne s'avisera pas de se jouer à moi, je t'assure, il me connoît. Je ne crains que pour mon frère.

*Duverney le cadet*. Il se mo-o-que tou-ou-jours de moi.

*Louise*. Le voilà bien ! Les plus petits sont les plus exposés à ses malices. C'étoit moi qu'il attaquoit toujours.

*Léonore*. Je le crois : presque tous les méchans sont des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se sauve. Si le chat se retourne, & lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête, & se sauve à son tour.

*Julie*. Et bien, tu lui feras le chat, toi.

*Louise*. Ouï, tu lui montreras les moustaches.

*Léonore*. Il me semble que nous ferions bien de nous aller  
soir.

feoir. Nous n'avons pas besoin, pour cela, d'attendre Monsieur le songe-malice.

*Frédéric.* Ah! le voici.

## SCENE VI.

*Frédéric, Duverney l'aîné, Duverney le cadet, Léonore, Julie, Dorothee, Adelaïde, Louise, Robert.*

*Robert (à Frédéric, Léonore & Julie, en leur faisant un salut respectueux).* Monsieur votre père a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

*Léonore.* Il nous a fait espérer beaucoup d'avantages de l'honneur de votre connoissance, particulièrement pour mon frère.

*Julie.* Oh! il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

*Frédéric.* Eh quoi! mes sœurs, voudriez-vous laisser croire que les vôtres ne me fussent pas?

*Léonore.* Je crois, Monsieur, devoir, avant tout, vous faire connoître notre petite société. Voici Mademoiselle Dorothee de Louvreuil.

*Robert (d'un son de voix moqueur).* Vraiment, j'en suis ravi.

*Léonore.* Voilà Mesdemoiselles de....

*Robert.* Oh! j'ai bien l'honneur de les connoître. Celle-ci (*montrant Adelaïde*), c'est Mde. de Pimbêche, qui chicane les gens à tort & à travers. Celle-là (*en montrant Louise, & boitant tout autour de la chambre*), hi han, hi han, hi han, c'est la petite jument boiteuse, qui s'est cassé la jambe, en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour Monsieur (*en montrant Duverney l'aîné*), c'est un grave Professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis (*en montrant Duverney le cadet, & faisant tomber son chapeau à terre*), c'est le chevalier de la B-r-r-r-e-douille, à qui sa maman a oublié de délier la langue, lorsqu'il est venu au monde.

(*Toutes les jeunes Demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise*).

*Frédéric.* Et moi, Monsieur Robert, qui suis-je donc? car je m'aperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

*Robert.* Il faut que je vous connoisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

*Léonore.*

*Léonore.* Pour vous, Monsieur, vous vous faites connoître au premier coup d'œil ; & je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand'chose. Je n'aurois jamais imaginé que des personnes polies & bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étoient pas aussi sincèrement, ils auroient des reproches à me faire de les avoir exposés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devois pas m'y attendre.

*Robert.* M. Frédéric, savez-vous bien que vous avez là une sœur fort éloquente ? C'est apparemment le Frère Prêchreur de la maison.

*Frédéric.* Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

*Robert.* Mais je n'y réussis pas mal, comme vous voyez. Aussi vous allez m'aimer à la folie.

(*Fléchissant un genou devant Léonore.*)

Je vous demande pardon, Mademoiselle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez si bien !

*Léonore.* Vos excuses & votre génuflexion font une ironie insolente que je méprise. Mais fussent-elles sincères, à peine suffiroient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés : & si je n'avois pris tout cela pour un badinage, fort grossier à la vérité, je fais bien ce que j'aurois déjà fait. Je vous prie très-instamment, Monsieur, de ne plus vous permettre des plaisanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble, & nous amuser pendant la soirée.

*Robert (un peu confondu).* Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois ? Allons, soyons bons amis.

(*Il lui tend la main.*)

*Léonore (lui donne la sienne).* Très-volontiers, M. Robert ; mais à condition...

*Robert (lui tournant le dos, & allant vers le petit Duverney).* Tu es aussi un bon petit garçon, mon voisin : allons, tope là.

(*Le petit Duverney hésite à lui donner la main. Robert la saisit, & lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier.*)

*Duverney l'aîné (courant au secours de son frère).* Monsieur Robert !

*Frédéric (l'arrête, & se met entre eux).* Je vous prie, Monsieur, de laisser cet enfant tranquille ; autrement...

*Robert.* Eh bien ! que feriez-vous, petit marmouset ?

*Frédéric (d'un ton fier).* Je suis petit ; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

*Robert.* En ce cas-là, je veux en être. J'aurois cependant envie de faire auparavant un petit assaut.

*(Il saute tout à coup sur lui, le prend par la queue, & lui donne un croc en jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme, & le repousse. Robert chancelle, & tombe. Frédéric lui met un genou sur la poitrine, & lui saisit les mains. On veut les séparer.)*

*Frédéric (avec sang froid).* Un moment, s'il vous plaît, Mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Eh bien, M. Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise ?

*Robert (en se débattant).* Aïe, aïe ! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

*Frédéric.* Je ne me lèverai point que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

*Robert (furieux).* Pardon ?

*Frédéric.* Surement, puisque vous nous avez tous offensés.

*Robert.* Eh bien ! oui, grâce, grâce.

*Frédéric.* S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jusqu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer ; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous.

*(Frédéric se lève, lui tend la main pour le ramasser ; & quand il est debout :)*

Ne m'en veuillez pas de mal, Monsieur, ce n'est pas moi qui ai commencé le combat.

*(Robert paroît honteux. Il garde un moment le silence.)*

*Dorothée (bas à Julie).* Je n'aurois pas cru ton frère si brave.

*Julie.* Oh ! il est hardi comme un lion, sans être pourtant querelleur. C'est le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis si long-temps ? Nous devrions bien nous asseoir, & chercher à vous amuser par quelque jeu.

*Frédéric.* Vraiment oui, nous ne sommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous ? A quelque jeu un peu drôle, n'est-ce pas, Duverney ?

*Duverney l'aîné.* Il faut laisser le choix à ces Demoiselles.

*(Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en apercevoir.)*

*Léonore.* Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrois retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au lotto,

ou

ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous à la fois.

*Louise.* Moi, j'aimerois mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avois un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter ! N'est-il pas vrai, mon ami ?

*Duverney le cadet.* Oh ! ou-ou-ï.

*Léonore.* De tout mon cœur, mes enfans ; je vais vous installer là-haut dans notre chambre. Vous ne manquerez point d'images, ni de joujoux.

*(Louise & le petit Duverney se prennent par la main, & sautent de joie.)*

*Léonore.* Voulez-vous monter un instant avec moi, mes chères amies ? J'ai un bonnet charmant à vous montrer.

*(Toutes ensemble.)*

Où, mon cœur, allons, allons.

*Duverney l'aîné.* Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement ?

*Léonore.* Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces Demoiselles.

*(Duverney présente la main à Dorothee qui se trouve le plus près de lui.)*

*Robert (d'un ton hargneux).* Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici ?

*Frédéric.* Non, Monsieur ; ces Demoiselles voudront bien m'excuser, & je resterai avec vous.

## SCENE VII.

*Frédéric, Robert.*

*Robert.* Bon ! nous voilà seuls : nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

*Frédéric.* Je ne demande pas mieux. Voyons.

*Robert.* Il y auroit un tour à jouer aux petits Duverney.

*Frédéric.* Non, non, je n'entends pas raillerie là-dessus. Point de malice à mes amis.

*Robert.* On m'avoit dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiègeries !

*Frédéric.* Si je les aime ? Eh je ne vis que de cela ; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé ?

*Robert.* Tenez, voyez-vous ? Voici deux grosses aiguilles. Je vais les enfoncer par-dessous deux chaises, & faire passer la

la pointe seulement d'un demi pouce. Vous présenterez les sièges à vos amis, car peut-être se défieroient-ils de moi. Et puis lorsqu'ils voudront s'asseoir : Aïe ! aïe ! Figurez-vous leurs grimaces. Ha, ha, ha, ha ! Cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces Demoiselles qui font tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaisir.

*Frédéric.* Et si je vous en faisois autant à vous, comment prendriez-vous la chose ?

*Robert.* Oh moi ! C'est bien différent. Mais ces petits idiots ?

*Frédéric.* Vous les croyez idiots parce qu'ils ne font pas de méchancetés ?

*Robert.* Vous êtes bien difficile au moins ? Eh bien, en voulez-vous d'un autre ?

*Frédéric.* A la bonne heure.

*Robert.* J'ai du gros fil dans ma poche, je vais enfiler une de ces aiguilles. Les Demoiselles ne tarderont guère à descendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardises, bien des révérences, & l'autre caché par derrière, coudra leurs robes ensemble. Il faudra danser, nous les prendrons, & crac ! crac ! Entendez-vous ? Ha, ha, ha, ha !

*Frédéric.* Oui, pour déchirer leurs habits, & les faire gronder par leurs mamans ?

*Robert.* Eh tant mieux ! C'est le plaisir !

*Frédéric.* N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal ?

*Robert.* Mais cela ne m'en fait pas à moi.

*Frédéric.* Ah ! je comprends. Vous ne voyez que vous seul dans l'univers. Vous comptez tous les autres pour rien.

*Robert.* Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Ecoutez, si nous faisons peur à la petite Louise, & au petit Duverney ?

*Frédéric.* Mais c'est vilain encore ! On n'auroit qu'à vous faire peur aussi à vous.

*Robert (d'un air fanfaron).* Oh ! je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

*Frédéric (à part, en se mordant le bout du doigt).* Ouïdà ? nous le verrons. (*Haut à Robert*) Passe pour cela.

*Robert.* Eh bien, j'ai à la maison un masque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfans tout seuls ; & vous verrez ! Je suis à vous dans un moment.

*Frédéric.*

*Frédéric.* Bon ! bon !

*(Robert fait quelques pas pour sortir.)*

*Frédéric (à part).* C'est toi qui y seras pris, va.  
*(Il court après lui.)*

M. Robert ! M. Robert !

*Robert (revenant sur ses pas).* Qu'est-ce donc ?

*Frédéric.* Il vaut mieux attendre qu'ils soient tout seuls là-haut. Car lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce salon, il y revient quelquefois un esprit ; & nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

*Robert.* Que voulez-vous dire avec vos esprits ?

*Frédéric.* Oui, D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paroît toute en feu. *(Il se recule, en affectant de la frayeur.)* Tenez, il me semble que je le vois.

*Robert (un peu effrayé).* Eh mon Dieu, que me dites-vous ? Et d'où cela vient-il donc ?

*Frédéric (à voix basse, en le tirant à part).* C'est qu'il logeoit ici autrefois un avare à qui on voia son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, & son ombre revient de temps en temps pour chercher son trésor.

*Robert (tremblant).* Oh je ne reste plus avec vous, tant qu'il n'y aura pas de monde.

*Frédéric,* Vous faisiez tant le brave tout à l'heure.

*Robert.* Ce n'est pas que j'aye peur....mais....mais....c'est que je cours chercher mon épouvantail.

*Frédéric.* Oui, allez, allez. Je vais tout disposer, moi. Oh quel plaisir !

*Robert (avec un sourire méchant).* Sentez-vous comme ce fera plaisant !

*Frédéric.* On aura une belle frayeur, je vous en répons.

*Robert.* Eh tant mieux, tant mieux ! Je ne ferai qu'un faut pour aller & revenir. *(Il sort.)*

## SCENE VIII.

*Frédéric.*

Ah ! tu veux effrayer les autres, & tu n'as pas de peur ?  
Je vais t'épouvanter, moi.

## SCENE IX.

*Frédéric, Léonore, Julie, Dorothee, Adélaïde, Duverney l'aîné.*

*Léonore.* Nous venons de voir sortir M. Robert en courant. Il a passé devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore chamaillés ensemble ?

*Frédéric.* Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendoit faire aux enfans qui sont là-haut. Mais il s'en mordra les doigts, je t'assure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

*Léonore.* Quel est donc ton projet ?

*Frédéric.* Je te le dirai tout à l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, Mesdemoiselles, que je sorte un instant ?

*Dorothee.* Oûi, Monsieur Frédéric, mais revenez bien vite. Il nous tarde de savoir votre manœuvre.

*Frédéric.* Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

## SCENE X.

*Léonore, Julie, Dorothee, Adélaïde, Duverney l'aîné.*

*Léonore.* Voilà deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

*Duverney l'aîné.* Ah, Mademoiselle, de grâce ne faites pas cette injure à votre frère & à mon ami, de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

*Adélaïde.* M. Duverney a raison. L'un n'a que des gentilleses, l'autre ne fait que des noirceurs.

*Julie.* Tout confu qu'il est de méchanceté, je suis sûre que mon frère l'attraperoit mille & mille fois.

*Dorothee.* Quel service il nous rendroit de nous délivrer de ce mauvais garnement ! Nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble s'il étoit de notre société.

*Léonore.* Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin ! Il se croira peut-être tout permis envers lui.

*Duverney*

*Duverney l'aîné.* Il n'en sauroit jamais faire assez. Ces ames noires & basses ont besoin d'être frappées à grands coups. C'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre ; & je suis persuadé que son père nous en saura un gré infini. Hélas ! il donneroit la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

*Dorothée.* Ah ça, Léonore, ne va pas au moins contrarier ton frère dans ses desseins.

*Léonore.* Mais, ma chère amie, ma position est fort délicate. Je tiens ici la place de maman, & je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

*Adélaïde.* Laisse-le faire. Nous prenons tout sur nous.

*Julie.* Oui, ma sœur. Guerre, guerre aux méchants !

## SCENE XI.

*Frédéric, Léonore, Julie, Dorothée, Adélaïde, Duverney l'aîné.*

*Frédéric (accourant joyeux).* Voilà mes batteries toutes dressées. Il peut venir à présent. Nous le recevrons.

*Léonore.* Mais enfin peut-on apprendre ?....

*Dorothée.* Oui, oui, nous voulons être du complot, & nous vous aiderons de toutes nos forces.

*Frédéric.* Il n'est pas nécessaire, Mesdemoiselles. Il est brutal, & je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi mot, & il me secondera à merveille.

*Léonore.* Au moins faut-il que nous sachions....

*Frédéric.* Voici tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à Colin-maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorsqu'il reviendra. Après quelques tours je me ferai prendre. Vous me laisserez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumières, & vous me laisserez seul avec lui. Je vous appellerai lorsqu'il en fera temps.

*Duverney l'aîné.* Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête ?

*Frédéric.* Bon ! tu as vu comme je l'ai terrassé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout à l'heure combien il est poltron. Mais avant tout il faut faire descendre les

petits, car il pourroit monter là-haut tout de suite, & leur faire quelque frayeur. Julie, va les chercher & amène les ici.

*Julie.* Oui, oui, j'y cours.

## SCENE XII.

*Frédéric, Léonore, Dorothee, Adélaïde, Duverney l'aîné.*

*Léonore.* Mais, Frédéric, je ne fais pas trop si je dois permettre....

*Adélaïde.* Eh mon Dieu ! laisse-le donc faire.

*Frédéric.* Oui, ma sœur, repose-t'en sur moi. Tu fais que je ne suis pas méchant. Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en fera quitte pour la peur.

*Léonore.* A la bonne heure, sur ta parole.

*Frédéric.* Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée.

*(On range la table & les chaises. Dans cet intervalle, Julie revient avec Louise & le petit Duverney.)*

## SCENE XIII.

*Frédéric, Léonore, Julie, Dorothee, Adélaïde, Louise, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.*

*Frédéric (allant à leur rencontre).* Venez, mes petits amis, passez dans le cabinet de mon papa, & prenez bien garde de faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

*Julie.* Je vais les y conduire. Il y a un livre d'estampes, je resterai avec eux pour les amuser.

*Louise.* J'ai cru qu'on venoit nous chercher pour le goûter. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre ?

*Frédéric.* J'irai vous chercher lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours. Robert voudroit vous faire du mal, & je ne le veux pas.

*Duverney le cadet.* O-oh ! a-al-lons-nous-ous-en.

*(Julie prend un flambeau sur la table, & les conduit dans le cabinet.)*

## SCENE XIV.

*Frédéric, Léonore, Dorothee, Adélaïde, Duverney l'aîné.*

*Frédéric.* Tout est bien convenu entre nous ? Mes yeux mal bandés, & , à mon signal, emportez les lumières & passez dans le cabinet. Du silence sur-tout.

*Dorothee.* Ouï, ouï, foyez tranquille.

*Frédéric,* J'entends du bruit, je crois. Chut.

*(Il court à la porte qui donne sur l'escalier, & prête l'oreille.)*

C'est lui, c'est lui. Vîte que l'une de vous se fasse bander les yeux.

*Dorothee.* Tiens, Adélaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir.

*(Adélaïde bande les yeux à Dorothee, & le jeu commence.)*

*Frédéric, Duverney l'aîné, Léonore & Adélaïde, passent & repassent autour de Dorothee, qui les poursuit sans les attraper.)*

## SCENE XV.

*Frédéric, Léonore, Dorothee, Adélaïde, Duverney l'aîné, Robert.*

*(Robert en entrant va pincer un doigt à Dorothee, lorsqu'elle étend ses mains en avant. Dorothee le saisit & s'écrie :)*

C'est Monsieur Robert. Je le reconnois à sa malice.

*Frédéric.* Il est vrai, c'est lui, mais il n'étoit pas d'abord du jeu. C'est à recommencer.

*Robert.* Surement. M. Frédéric a raison.

*Dorothee.* A la bonne heure. Mais si je vous attrape à présent, ce fera tout de bon, je vous en préviens.

*Robert.* Ouï, ouï.

*(Il prend Frédéric à l'écart, tire à demi son masque de la poche, & le lui montre.)*

Voyez-vous cela !

*Frédéric (reculant comme s'il avoit peur).* Oh comme il est affreux ! Il m'effraieroit moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes, & nous nous esquiverons.

*Robert.*

Robert (*bas à Frédéric*). C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces Demoiselles.

Frédéric (*bas à Robert*). Je vais faire le premier une malice à Dorothee. Si elle me prend, elle croira que c'est vous, & rien de fait.

Robert (*bas à Frédéric*). Bon, bon! Je veux lui faire la mienne aussi.

Adelaide. Eh bien, Messieurs, finirez-vous vos secrets? Vous faites languir tout notre jeu.

Robert. Nous voilà, nous voilà!

(*Frédéric rode autour de Dorothee avec l'air de vouloir la tirailler par sa robe, & voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il dit tout bas à Dorothee :*)

Je vais me faire prendre.

(*Robert revient avec une chaise, & la couche sur le chemin de Dorothee. Frédéric ôte la chaise, & se met en place à quatre pattes. Dorothee le rencontre du pied, se baisse & le saisit. Frédéric rentre sa tête dans ses épaules, comme s'il avoit peur qu'on ne le reconnût.*)

Dorothee. (*après l'avoir tâtonné long-temps, & fait semblant d'hésiter, s'écrie :*) C'est Monsieur Frédéric!

Frédéric (*affectant un air déconcerté*). Ah diantre, me voilà pris!

Dorothee (*ôtant son mouchoir*). Vous vous avisez donc aussi de faire des malices? Je croyois que cela n'appartenoit qu'à M. Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche.

(*Elle bande les yeux à Frédéric, de manière qu'il puisse y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours & demi, & levant ses deux mains en l'air :*)

Combien de doigts?

Frédéric. Six.

Dorothee (*le poussant*). Pauvre aveugle, passe ton chemin. (*Frédéric erre long-temps & se laisse bouspiller par tout le monde. Dorothee sur-tout l'agace & le chatouille. Il feint de la poursuivre, & tombe tout à coup sur Robert.*)

Frédéric. Ha, ha! j'en tiens un. C'est un garçon. M.

Robert! (*Il baisse le mouchoir.*) Effectivement, je ne me suis pas trompé.

Robert (*bas à Frédéric*). Pourquoi me prendre?

Frédéric (*bas à Robert*). Laissez faire, je vais vous pousser Duverney dans les mains.

(*Avec un air mystérieux*). Motus!

Robert.

Robert (à part). Ah! c'est bon! Quand je le faisirai, je veux le pincer jusqu'au sang.

(Frédéric se met à bander les yeux à Robert. Aussitôt Duverney & les Demoiselles emportent les bougies, & se retirent sur la pointe du pied dans le cabinet, en disant l'un après l'autre avant d'y entrer :)

Eh bien, c'est-il fait?—Dépêchez-vous donc.—Il vous faut bien du temps.—Que comptez-vous là tous deux?

(Au même instant le palefrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant une torche allumée d'une main, & de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert, & lui fait faire quelques pas.)

Allons, les trois tours. Les bras étendus. (Robert tourne.)

Un. Paix donc, Mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et Trois. Allez. (Il le pousse.) Va, pauvre aveugle, cherche ton chemin.

(Il court aussitôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache de la ceinture du palefrenier de grosses chaînes, qui tombent autour de lui, puis il s'écrie :)

Que vois-je? Le Revenant! sauvons-nous, sauvons-nous!

(Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu Fantôme, & crie avec son porte-voix :)

C'est donc toi qui viens voler mon trésor.

Robert. (tout tremblant, & sans avoir le courage de se débander les yeux.) Qu'entends-je? Au feu! Au secours! Frédéric! Duverney!

Le Porte-voix. Il ne viendra personne. Je les ai tous fait disparaître. Ote ton bandeau, & regarde-moi.

(Il va se poster au côté droit du salon. Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé, en entendant le bruit des chaînes que traîne le Fantôme.)

Le Porte-voix. Je le veux.

(Robert baisse en tremblant le mouchoir qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu à peu; & considérant le Fantôme, il pousse un grand cri, & demeure immobile, la bouche béante.)

Le Porte-voix. Je te reconnois! T'us Robert!

(Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés, pour se sau-

*ver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui, & détourne la tête.)*

*Le Porte-voix.* Crois-tu donc m'échapper ?

*Robert (d'une voix entrecoupée).* Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

*Le Porte-voix.* Tu ne m'as pas volé ? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les passans ? Qui leur accroche au derrière des queues de lapin ? Qui pêche leurs perruques à l'haméçon ? Qui estropie les chiens, & coupe la queue à tous les chats ? Qui vouloit tout à l'heure piquer les fesses à ses amis ? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfans ?

*Robert.* Ah ! c'est moi, c'est moi. Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon, je ne ferai plus rien à l'avenir.

*Le Porte-voix.* Et tout ce que tu as fait ? Tu ne feras plus rien ? Qui m'en répondra ?

*Robert.* Moi, moi !

*Le Porte-voix.* Me le promets-tu ?

*Robert.* Oui, je vous le jure.

*Le Porte-voix.* Eh bien, je te fais grâce. Il ne tiendrait pourtant qu'à moi de te foudroyer.

*(Le Fantôme agite sa torche qui répand un grand éclat de lumière & s'éteint. Robert tombe étendu de tout son long, le visage contre terre.)*

## SCENE XVI.

*M. de Juliers, Frédéric, Robert, Le Fantôme.*

*(M. de Juliers entre dans le salon, tenant à la main un flambeau.)*

*M. de Juliers.* Qu'est-ce que tout ce tapage que j'entends ?

*Robert (sans lever la tête).* Mais est-ce que je fais du bruit donc ? Mon Dieu ! mon Dieu ! Ah ! ne m'approchez pas.

*M. de Juliers (l'apercevant).* Qui est là ?

*Robert.* Eh vous savez bien qui je suis. Vous m'aviez fait grâce.

*M. de Juliers.* Moi, je vous ai fait grâce ?

*Robert.*

*Robert.* Je ne vous ai pas volé. Je ne ferai plus méchant, je ne le ferai plus.

*M. de Juliers.* Mais n'est-ce pas Robert ?

*Robert.* Eh ouï, je suis Robert. Grâce ! Grâce !

*M. de Juliers.* Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture ?

*(Il pose la lumière à terre, va à lui & le relève.)*

*Robert (se débattant d'abord, & le reconnoissant ensuite).* M. de Juliers ! c'est vous ? *(son visage s'éclaircit.)* Ah ! il est parti. *(Il tourne la vue de tous côtés ; il aperçoit le Fantôme, & se détourne avec effroi.)* Le voilà encore ! Le voyez-vous ! *(Frédéric va ouvrir la porte du cabinet.)*

## SCENE XVII.

*Léonore, Julie, Dorothee, Adélaïde, Louise, Duverney l'aîné, Duverney le cadet (sortant du cabinet avec des flambeaux.)*

*(Louise & Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du Fantôme. Les autres poussent de grands éclats de rire.)*

*M. de Juliers.* Que signifie tout ceci ?

*Frédéric (s'avançant).* Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand Fantôme, c'est votre Palefrenier, avec votre perruque & votre robe de palais.

*Le Palefrenier (jette à terre son déguisement, & paroît en souquenille).* Ouï, Monsieur, c'est moi.

*M. de Juliers.* Voilà un fort vilain badinage, mon fils ?

*Frédéric.* Mon papa, demandez à la compagnie, si M. Robert ne l'a pas mérité. Il vouloit faire peur à ces petits *(en montrant Louise & Duverney le cadet).* Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

*M. de Juliers (à Robert).* Cela est-il vrai ?

*Robert (lui donnant le masque).* Hélas ! ouï, Monsieur, le voilà.

*M. de Juliers.* Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité.

*Dorothee.* C'est nous qui avons engagé Léonore à permettre que M. Frédéric lui donnât cette leçon.

*Adélaïde.*

*Adélaïde.* Si vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites !

*M. de Juliers.* Quoi, Monsieur, est-ce donc ainsi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez ? Vous m'avez manqué dans mes enfans, qui se faisoient une fête de vous recevoir. Vous avez manqué à ces Demoiselles, que vous deviez respecter. Retournez chez M. votre père. En vous voyant chasser d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfans. Allez, Monsieur, & ne reparaissez plus ici.

(*Robert confondu se retire.*)

### SCENE XVIII.

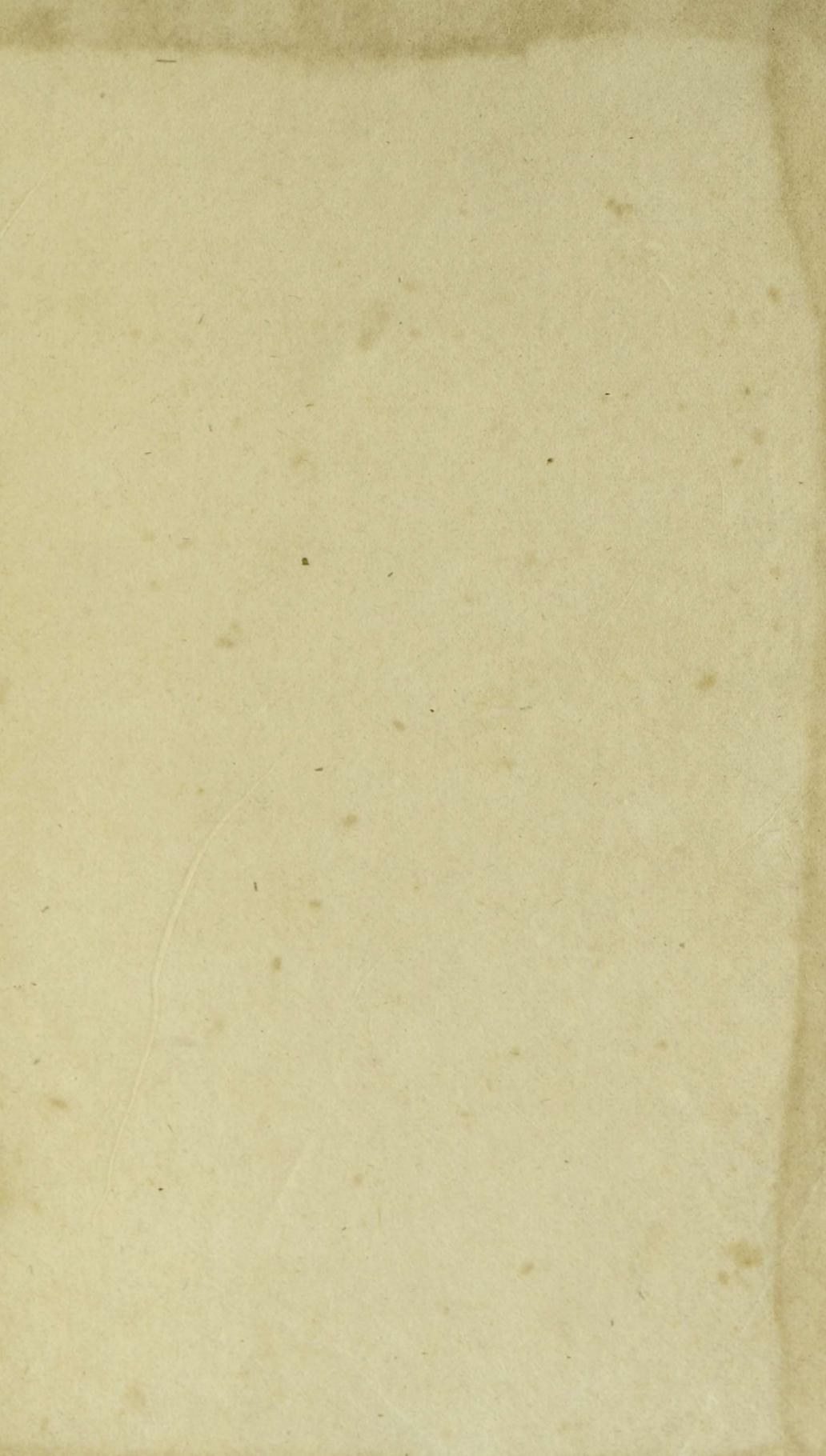
*M. de Juliers, Frédéric, Léonore, Julie, Dorothee, Adélaïde, Louise, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.*

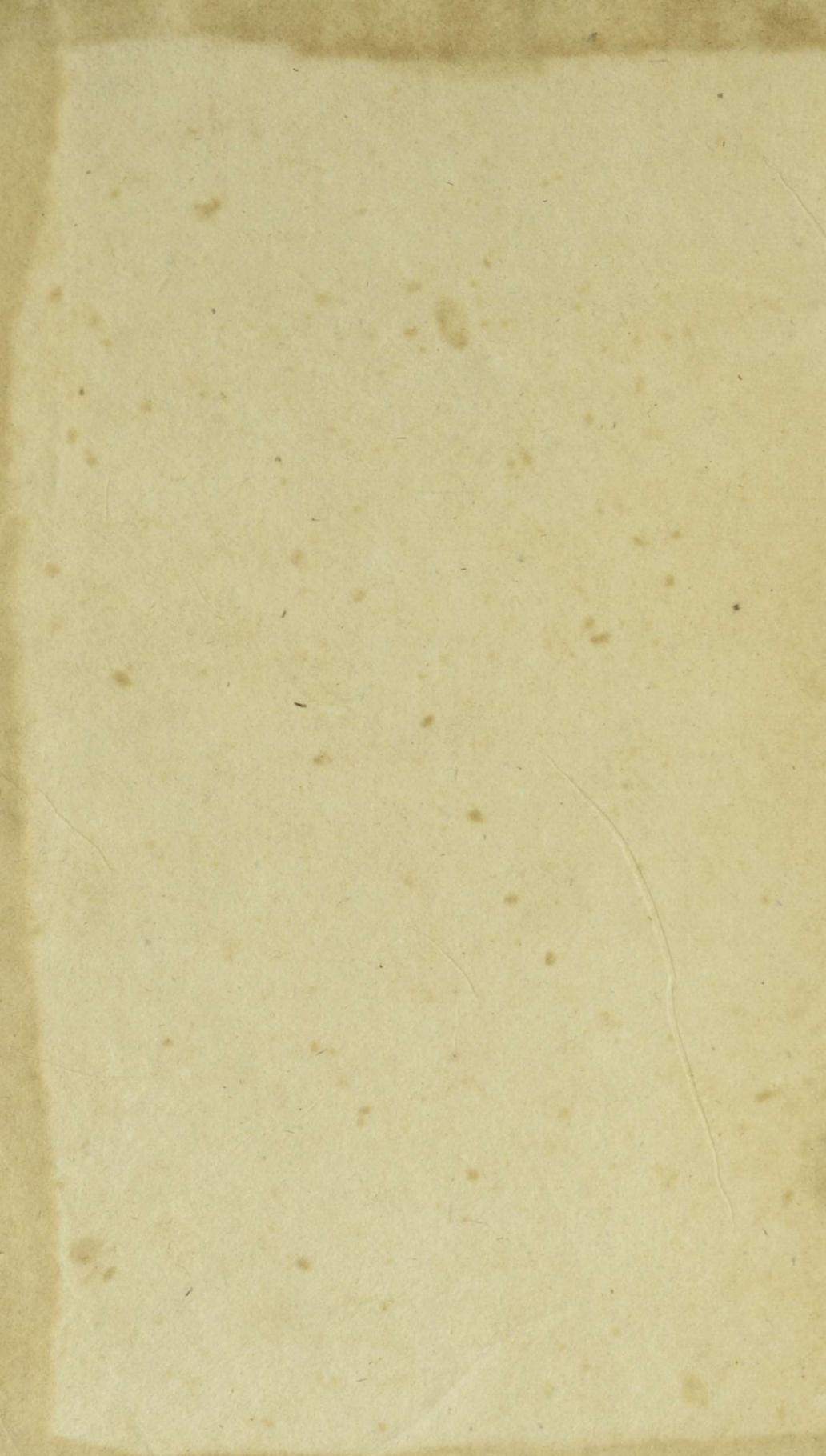
*M. de Juliers.* Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus de ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre, peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchans qu'en vous montrant meilleurs ; & souvenez-vous, d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus souvent retomber sur soi-même.

FIN DU TOME SECOND.









4

